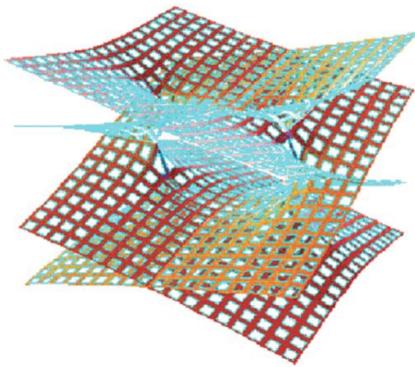


WUNSCH 14

**BULLETIN INTERNATIONAL DE
L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE DES FORUMS DU CHAMP LACANIEN**

décembre 2014



WUNSCH

Numéro 14, décembre 2014

IV JOURNEE

INTERNATIONALE DE L'EPFCL

Paris, 2014.

Bulletin international de
l'École de Psychanalyse des Forums du Champ lacanien

Éditorial

Avec ce numéro 14 de *Wunsch*, le CAOÉ et le CIG 2012-2014 dont il émane, adressent à notre communauté le témoignage du travail qui se poursuit dans notre École autour de son expérience.

Cette expérience est celle d'une École de psychanalyse. Et nous savons que celle-ci est loin d'être triviale dans l'histoire de la psychanalyse qui, dans sa grande majorité, a plutôt fait le choix de l'institution et du groupe contre l'École justement.

Cette expérience d'École est par ailleurs centrée elle-même sur cette expérience originale et radicale, initiée par Lacan, celle de la passe. Expérience qui conjoint et articule les deux inventions institutionnelles de Lacan : le cartel et la procédure de la passe.

Il se trouve que ces inventions, ce legs de Lacan, nous le partageons avec d'autres. Mais en avons-nous, la même lecture, la même expérience et le même usage ? C'est pour répondre, entre autres, à ces questions, que notre IV^{ème} Rencontre internationale d'École du 25 juillet 2014, qui s'est tenue à Paris la veille du VIII^{ème} Rendez-vous international de l'IF-EPFCL, s'est donné comme thème : « Notre expérience d'École ».

La première partie de ce numéro est consacrée aux textes présentés, à l'occasion de cette journée, par des collègues qui, à un titre ou à un autre, ont fait vivre cette expérience : AE, passeurs, membres des cartels de la passe de différents CIG. On lira notamment avec intérêt les textes de deux des AE nommés au cours du mandat du CIG 2012-2014, Nadine Naïtali-Cordova et Jorge Ivan Escobar, ceux de deux passeurs, Anastasia Tzavidopoulou, ainsi que les contributions de Jacques Adam, de Florencia Farias et de Colette Soler.

Mais ce numéro porte aussi le témoignage du travail qui s'est accompli de 2012 à 2014 au sein de notre École autour de l'expérience de la passe. Ces travaux regroupent ceux des Cartels eux-mêmes, des textes rédigés individuellement par des membres des cartels – que ce soit sous la forme de témoignages (Lydie Grandet, Ramon Miralpeix, Cora Aguerre, etc.), de réflexions (Bernard Nominé, Silvia Migdalek, Beatriz Zuluaga), ou de textes doctrinaux (David Bernard, Michel Bousseyroux) – mais également ceux d'AE – ici, en l'occurrence la

contribution de Pedro Pablo Aravelo – et de passeurs (Monica Palacio, Alejandra Noguera, Natacha Vellut, Cibebe Barbará).

Puissent ces textes en appeler d'autres, sous la forme de répliques et de nouvelles élaborations afin que la passe continue à assurer, au sein de notre communauté, sa fonction de cause du désir d'École.

Sidi Askofaré
(pour le CAOÉ 2010-2012)

Notre expérience d'École

Sidi ASKOFARÉ (France)

Overture

Permettez-moi, chers collègues, de réserver mes premières pensées à celle dont je ne suis ce matin que le porte-voix, notre amie Maïto, Maria Vitoria Bittencourt, secrétaire du CIG pour l'AL, retenue à Rio pour des raisons familiales.

Maïto se faisait une joie d'ouvrir cette Journée, et tenait tout d'abord à vous remercier tous de votre présence et de votre participation, et en particulier ceux qui sont venus de loin, qui ont traversé mers et océans pour participer à cette Journée et à la manifestation à laquelle elle s'adosse : le Rendez-vous international de l'Internationale des Forums du Champ Lacanien.

Avant ce Rendez-vous international dont les travaux débiteront demain, nous consacrerons cette Journée d'École justement à... Notre expérience d'École.

Vous l'aurez remarqué, chaque mot compte.

Il va s'agir de parler, d'échanger et de travailler autour de l'expérience, i.e pas des sentiments, des intuitions, des opinions, de la doctrine voire de la théorie.

Mais il ne s'agit pas de n'importe quelle expérience. Il ne s'agit pas de l'expérience d'un seul ou de celle confinée dans le colloque singulier, le lien social qui unit un analysant et un analyste.

Il s'agit de l'expérience de l'École. Mais là aussi, pas de n'importe quelle École, de la nôtre, de celle qu'ensemble nous avons construite dans le souci de rester fidèle et de donner une suite qui vaille à ce que Lacan a conçu, élaboré et offert à son École, celle dans laquelle il enseignait et formait des analystes.

Ce terme d'expérience, bien sûr, peut s'entendre en plus d'un sens.

Ce n'est sans doute pas au sens péjoratif et moqué par Lacan – notamment dans sa « Conférence à Genève sur le symptôme » qui met l'accent le nombre d'années, la « bouteille », celui dont se prévalent les « anciens » pour ne pas avoir à s'expliquer et à dire le pourquoi de ce qu'ils font ou disent. Difficile d'ailleurs pour nous parce que malgré notre âge moyen, nous restons néanmoins une jeune École !

Ce n'est bien sûr pas non plus, est-il besoin de le dire, au sens d'une expérimentation.

Je ne poursuivrai pas plus avant. Je dirais juste que ce terme d'expérience, appliquée à une École, et avec lui celui de garantie, était là dès le départ, dès les premiers mots de la première version de la « Proposition du 9 octobre 1967 ». Je ne peux résister au plaisir de vous les rappeler :

« Il s'agit de fonder dans un statut assez durable pour être soumis à l'expérience, les garanties dont notre École pourra autoriser de sa formation un psychanalyste – et dès lors en répondre.

Pour introduire mes propositions, il y a déjà mon acte de fondation et le préambule de l'annuaire. L'autonomie de l'initiative du psychanalyste y est posée en un principe qui ne saurait souffrir chez nous de retour.

L'École peut témoigner que le psychanalyste en cette initiative apporte une garantie de formation suffisante.

Elle peut aussi constituer le milieu d'expérience et de critique qui établit voire soutient les conditions des garanties les meilleures.

Elle le peut et donc elle le doit, puisqu'École, elle ne l'est pas seulement au sens où elle distribue un enseignement, mais où elle instaure entre ses membres une communauté d'expérience, dont le cœur est donné par l'expérience des praticiens.

À vrai dire, son enseignement même n'a de fin que d'apporter à cette expérience la correction, à cette communauté la discipline d'où se promeut la question théorique par exemple, de situer la psychanalyse au regard de la science ».¹

Cette expérience au carré, si je puis dire, Lacan n'a pas seulement conçu sa logique, sa procédure et les conditions de son effectuation ; il y a également participé, l'a suivi, accompagné et ce jusqu'à son fameux verdict sur son échec dans son École.

Puis il y eut la relève par ceux qui l'« aiment encore » avec la contre-expérience à laquelle une partie de cette assemblée, donc de notre École, a participé.

Enfin, pour ce qui nous intéresse ici aujourd'hui, il y a eu la passe dans notre École, l'École de psychanalyse des Forums du Champ Lacanien.

Il va s'agir donc, au cours de cette Journée, de faire le point sur cette expérience nôtre. Même si elle n'est pas très ancienne, on peut dire qu'elle ne date pas d'hier. Cette relative jeunesse fait que nous pouvons bénéficier des contributions de la plupart de ceux qui y ont participé : des membres du premier CIG à des passeurs encore en fonction et aux AE récemment nommés. La passe est partie intégrante d'une expérience collective qui est celle de l'École. Expérience dont Lacan disait en 1964 qu'« aucun appareil doctrinal, et notamment le nôtre, si propice qu'il puisse être à la direction du travail, ne peut préjuger des conclusions qui en seront le reste ».²

Il convient dès lors que l'École, à travers tous ceux qu'elle a investis de fonctions dans la procédure, se saisisse de l'expérience pour la penser et pour témoigner des incidences de cette expérience – qui ne se résume pas à des nominations – sur notre manière de pratiquer la psychanalyse : de l'entrée à la sortie.

D'où l'organisation de cette journée en 3 grandes séquences.

La première séquence s'intitule : « Qu'avons-nous appris de notre expérience d'École ? »

Il y sera question de la passe et de ses fonctions, bien sûr, mais aussi de l'École, des cartels – qu'en est-il du cartel aujourd'hui ? -, des effets d'École et de l'acte psychanalytique.

La deuxième séquence portera sur « Notre expérience de la passe ». Où il sera essentiellement question de témoignages et d'enseignements tirés de cette expérience par des passeurs et par les 2 A.E. nommés en décembre dernier. En effet, il nous a semblé que les cartels de la passe doivent s'effacer, sur l'inédit de la clinique, devant les AE qu'ils ont fait le pari de nommer à cette fonction.

Enfin, la troisième séquence renoue avec les fondements qui ont conduit Lacan à formuler ce qui s'infère de son enseignement, à savoir : « l'autonomie de l'initiative du psychanalyste ».

Nous sommes en 2014 : voilà donc 50 ans que Lacan signait – le 21 juin 1964 – l'Acte de fondation de son École, texte dans lequel il énonçait ce qui annonçait la formule qui allait faire florès : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même », et qui ne date quant à elle que de la seconde version de la « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École ».³

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967. Première version », *Analytica*, vol. 8, avril 1978, p. 5

² J. Lacan, « Acte de fondation ». In : *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 236.

³ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 ». In : *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 243.

Que peut-on dire et surtout, quel appui pouvons-nous prendre sur cet énoncé pour penser la question du psychanalyste de notre École. Comme vous le voyez, la journée sera riche de questions et, j'ose espérer, d'apports, de contributions. Je vous remercie et j'appelle à la tribune les collègues en charge de l'animation de la première séquence de cette matinée. J'ai nommé : Silvia Migdalek, Bernard Nominé et Carmen Gallano, ainsi que les intervenants : Sandra Berta, Ana Martinez, Beatriz Zuluaga et Sol Aparicio.

PREMIERE SEQUENCE

Qu'avons nous appris de notre expérience d'École ?

Sandra BERTA (Brésil)

Effet d'École, assumer le risque par l'acte psychanalytique Réflexion sur la fonction du Secrétariat de la passe

*Es el viaje a la semilla, al límite de todos los idiomas.
(C'est le voyage à la semence, à la limite de toutes les langues).
Antonio Lucas, Tiempo de fondo (Temps de fond).*

Si l'École est le lieu où chaque analyste peut disposer de son rapport avec l'acte analytique et où il est amené à réfléchir sur la spécificité de la clinique psychanalytique, ce que j'appelle ici l'effet d'École est précisément un questionnement permanent sur cette disposition. L'effet d'École focalise la question de la soutenance du « pouvoir disposé de ». Ceci ne va pas sans risque, si nous considérons ce mot « risque » (risco) dans le double sens qu'il a en Portugais : encourir, prendre un risque et tracer (tracer en coupant, en tranchant, en divisant).

En mettant en perspective le risque de l'acte, le moment électif, par lequel Lacan désigne le passage du psychanalysant au psychanalyste, le réel en jeu dans l'acte, ainsi que ses effets sont au centre du débat de l'École (celle que Lacan a fondée et la *nôtre*). Moment/Temps électif à être authentifié (vérifié). Et je considère que cela ne se réfère pas seulement à la passe, sinon à celle que nous assumons, chaque fois, quand nous *faisons* École, mais aussi lorsque nous construisons et soutenons une communauté d'expérience et de travail critique, en psychanalyse.

Le désir de l'analyste, dont l'acte psychanalytique est le fidèle témoin, ratifie le réel de l'expérience. C'est pour cette raison que, dans ses élaborations autour de l'acte, Lacan se demande: « Quelle est l'essence de ce qui du psychanalyste en tant qu'opérant est acte ? Quelle est sa part dans le jeu⁴ ». Cette question implique une réponse allusive par le paradoxe de l'acte psychanalytique⁵. Ce paradoxe démontre que, si l'analyste est ce qui se produit dans ce passage de psychanalysant à psychanalyste, le désir de l'analyste est ce qui a permis cette production. Le désir de l'analyste produit ce « *Il y a du* » psychanalyste. La question qui se pose, dans la passe, est de savoir comment témoigner de ce « *du* », dimension de l'acte, soulevée par Lacan dans les termes suivants : « (...) où au terme de l'analyse, vient le psychanalyste, par l'opération du psychanalysant, opération qu'il a autorisée en quelque sorte sachant quel est son terme, et opération dont il s'institue lui-même, vous ai-je dit, être l'aboutissant, malgré, si l'on peut dire,

⁴ J. Lacan (1967-1968), *Le Séminaire, livre XV: L'acte psychanalytique*. Leçon du 22 novembre 1967.

⁵ J. Lacan (1968-1969), *Le Séminaire livre XVI: D'un Autre à l'autre*. Paris: Seuil, 2006, p. 341-354.

le savoir qu'il a de ce qu'il en est de ce terme. Ici l'ouverture reste si l'on peut dire béante, de comment peut s'opérer ce saut, ou encore comme je l'ai fait dans un texte qui était un texte de proposition, d'explorer ce qu'il en est de ce saut que j'ai appelé la passe »⁶.

Comment pourrions-nous nous accoutumer à l'acte sans y promouvoir sa propre négation ? Cette question se pose également pour la Passe ! Le désir de l'analyste, l'acte et la passe sont – à chaque fois – inédits, c'est pour cela qu'ils exigent un travail de transmission. Lors de la Conférence dans le Massachusetts (1975), Lacan insiste sur cette question: « *comment quelqu'un, après une expérience analytique, pouvait-il se mettre en situation d'être analyste ?* »⁷.

Bien, nous avons la passe comme un dispositif pour recueillir pas tant la dimension de l'acte mais surtout de ce dont elle est témoin: le désir de l'analyste, par définition non prédicable. C'est la raison pour laquelle, depuis la Proposition de l'École, Lacan avertissait que l'acte ne se mesure que par ses conséquences (6 décembre 1967, Lacan). Colette Soler nous le rappelle en 2009, lors de la Première Rencontre Internationale de l'École, à Buenos Aires⁸.

Il n'y a pas comment entrer dans la routine sans entrer dans l'imposture. C'est pourquoi, depuis longtemps, je me pose cette question: dans l'École, en ce qui concerne le témoignage du passant via le passeur, le fait de reconnaître les conséquences de l'acte, revient-il seul au Cartel de la Passe? Oui, dans un sens stricte. Toutefois pour recueillir ces conséquences, chaque pièce du dispositif de la Passe, et le passeur en particulier, est remise en question.

« Il n y a rien d'utopique en cela. Il y a une École qui existera ou pas... C'est un pari... »⁹

J'ai été tentée de poser la question: sommes – nous à la hauteur de ce pari? Au fur et à mesure que j'écrivais, je me disais: le problème n'est pas *d'être à la hauteur* du pari mais de le *soutenir*. Notre École nous rend cela selon ses principes, orientés comme ils le sont par l'éthique de la psychanalyse. Une éthique – sans étiquette – par laquelle on pourrait attester l'acte psychanalytique – prenant en considération les paradoxes de la logique présents dans la transmission : pouvoir, en le disant, attester de l'impossible à dire.

Je comprends que, avec les passes et les impasses, dans notre École, ceci ne cesse d'être en débat, c'est pourquoi nous pouvons distinguer un effet symptomatique de la question sur la passe. Ainsi, si la cause de l'École est réelle, la question sur l'École est de l'ordre du nécessaire, elle nous fait symptôme. Et il est bon qu'il en soit ainsi car cela montre que notre objectif n'est pas d'entrer en accord, mais bien de débattre, à partir de notre expérience. Quand je partage avec des collègues des questions sur la passe, je prends ces questions avec moi. Souvent, je me surprends à recueillir des petits bouts de nos débats quand je reçois mes patients.

Cela me mène à penser que les principes qui soutiennent notre pari de l'École s'orientent par la cause de ce qu'opère en elle du désir de l'analyste, de l'acte analytique et de sa possibilité de transmission. C'est parce que nous sommes concernés par ces questions que nous pouvons contribuer à l'École. Je ne vois pas comment nous le ferions autrement. Disposer de l'acte analytique est ce qui agence le « *faire École* », en maintenant la structure moebienne entre l'intention et l'extension.

⁶ J. Lacan. (1967-1968). Le Séminaire, *livre XV: L'acte psychanalytique*. Leçon du 21 février 1968.

⁷ J. Lacan. *Conférences dans les universités nord-américaines* : le 2 Décembre 1975 au Massachusetts Institute of Technology, parue dans Scilicet, 1975, n° 6-7, pp. 53-63.

⁸ C. Soler. « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître ? » In : *Wunsch n°8*, Mars 2010, p. 20-23.

⁹ J. Lacan (1967). *Um procédure pour la passe* 09/10/1967. Ornicar?, n° 37, avril-juin 1986, p.7-12.

Et chaque fois, l'expérience de l'École (Cartel et Passe) est inédite, *pas-toute*, non universalisable, donc, elle nous rappelle ce que Lacan a dit, en 1980, du *mal-entendu* : si nous croyons qu'il est possible d'en révéler tout, nous nous retrouverons face à l'impossible. Nous sommes donc avertis que les effets d'École, effets de Réel, se nouent avec ceux de l'Imaginaire et du Symbolique. Bon, parfois les uns ou les autres sont prépondérants. En temps d'inflation imaginaire – et des narcissismes des petites différences – nous pouvons dire, en référence au nouage RSI, que l'Imaginaire *enveloppe* le Réel et le Symbolique. Je pense qu'il existe toujours la possibilité que le Réel sabote cette *enveloppement* – à condition de compter sur l'opération symbolique de la coupure (risquer et couper), de sorte que nous pouvons ne pas répondre par la voie des manifestations de l'acte (*acting out* et passage à l'acte), mais par la perspective de l'acte psychanalytique en question, c'est-à-dire, par sa disposition. Sabotage du réel dont on sait la condition d'en être *la dupe*. Il y a lieu de rappeler que quand Lacan se réfère à être *la dupe*, c'est l'inconscient comme ensemble ouvert et Réel qui est évoqué.

Dans notre École, nous nous sommes confrontés à de nombreux débats sur le Cartel et sur la Passe. Nous avons réfléchi, débattu, nous avons écrit sur les différents recoins de ces dispositifs. Il est maintenant possible que j'apporte ici quelques réflexions et élaborations causées comme je le suis par mon expérience du Secrétariat de la Passe. J'ai participé à la CLEAG de l'EPFCL-Brésil (Commission Locale Épistémique et de Garantie) dans les années 2013-2014. Je voudrais dire que ce que j'écris ici est le fruit du travail intense que j'ai effectué avec mes collègues de la CLEAG et de la CIG (Commission International de la Garantie). Toutefois j'assume personnellement la considération de ce que je vais débattre, considération issue de mon expérience dans les entretiens du Secrétariat qui accueille les demandes de la Passe. Ces demandes sont celles émises pour entrer dans le dispositif de la Passe.

En écoutant mes collègues, je me suis posé une question. Il me semble qu'il s'agit d'une question qui a contenu de brefs commentaires dans ses réponses. Commentaires précis d'ailleurs, que j'ai extraits des lectures de Wunsch et d'en avoir entendu lors des différentes Journées et Rencontres de la EPFCL. Mais comme il s'agit de questions qui retournent, avec l'expérience, j'assume le risque et je demande: qu'attendons-nous de recueillir à l'entrée du dispositif, considéré par certains comme « lieu le plus sensible »?

Quelqu'un qui se sait affecté par la destitution subjective peut vouloir transmettre ce qu'il a appris de la traversée de son analyse au terme de laquelle la fiction a touché à sa propre limite, en montrant, à partir d'un mouvement par l'envers, une partie de ce qu'a été l'astuce de son montage, et transmettre ce qu'a été pour lui le fait de se heurter à l'insu, en particulier au trou dans le savoir, en l'ayant déduit logiquement ou par pur effet poétique, et adresser sa demande de passe à l'École.

En plus de localiser les points cruciaux de cette demande d'entrée et d'entendre les arguments de la demande, le secrétaire de la Passe devra faire preuve de délicatesse et ouvrir la porte du dispositif pour qu'il y ait une possibilité de «laisser passer». Ceci ne peut se faire sans conditions. Le secrétaire est là pour que celui qui argumente sur les raisons de sa demande puisse entrevoir une différence entre argumentation et témoignage. C'est pour cette raison qu'il incombe au secrétaire de demander au candidat le pourquoi de sa demande de Passe à l'École mais cette demande doit se faire en prenant certaines précautions lors de son énoncer. A qui se dirige cette demande? Pourquoi quelqu'un voudrait-il témoigner de son analyse dans une École si ce n'est pas pour *faire École* aussi par son témoignage? Témoignage qui hystorise sa traversée analytique qui a parfois produit le *x* du désir inédit. Ce qui se présente comme une demande mais qui est un indice de décision apporte ses complications. Ce qui se demande et ce qui veut se donner se confondent. La Passe, se demande-t-elle à l'École ou se donne-t-elle à l'École? Je pense que le fait que quelqu'un prenne la décision de vouloir témoigner de son expérience nous situe dans la deuxième option de cette dernière question.

Ainsi, la délicatesse d'accueillir celui qui est dans ce moment de hâte, affecté par l'acte, poussé par sa décision, exige que l'on ait un certain *art*, comme celui des enfants qui essayent de maintenir des bulles de savon en l'air sans les casser... et on rit, bien sûr, lorsqu'on réussit à ce qu'elles ne cessent pas d'être des bulles de savon dans l'air !

Accueillir, créditer, prêter l'oreille, héberger une demande en à peine une rencontre. Accueillir par critères. Nous sommes donc avertis qu'il est possible que celui qui demande, porte la décision de dire à l'École ce qu'une analyse a produit avec le plus intime, familier et étrange à lui, et, comme en s'en séparant radicalement, il sait qu'il ne sera jamais sans ça, là, mais sans la souffrance avec laquelle il avait hébergée jusque là son *extimité*.

Et oui, à peine une rencontre, maximum deux. Alors comment accueillir cette demande par une écoute discrète et précise ? Ceci semble être un défi de l'accueil de cette demande au Secrétariat de la Passe pour que cet accueil n'ait rien d'administratif. Au fil des ans, nous avons réfléchi, mes collègues de la CLEAG et moi, et nous soutenons cette orientation dans la fonction du secrétariat, nos contacts et nos conversations avec les membres de CIG et avec les AME, et au moment de prendre soin de la liste des passeurs aussi.

Nous savons qu'il incombe au passeur de recueillir le témoignage, Lacan a insisté sur ce point. Il est curieux que le mot cueillir (*colligere*) a la même racine qu'accueillir (*acolligere*). Accueillir, du latin *acolligere* vient de *colligere* (recueillir, réunir et prendre en considération) qui lui-même est un dérivé de *legere* (lire, obtenir) et aussi du grec *legein* (parler, dire, relater). C'est dérivés linguistiques font certainement référence à la fonction de ce lui qui est la Passe: le passeur.

Mais comment penser à la porte d'entrée, lieu sensible, sinon à partir de l'accueil ? Voilà en quoi consiste la fonction du secrétariat, à mon avis.

Dans ce cas, je vous propose une expression que m'a orientée dans les entretiens : «*accueil discret* » ...pour ouvrir la porte au dispositif.

La racine de discrétion est *discretio* (séparation, discrémiation), *discretus* (séparer, mettre à part), *discernere* (voir, distinguer) *cernere* (séparer). Ce qui a peut-être attiré mon attention dans cette brève recherche étymologique du mot description est sa racine indo-européenne *Krei* d'où vient le mot *cribrum* (tamis) d'où vient le mot ridlle (énigme, mystère) mais aussi sieve (passoire). Oui, le passeur mérite ce discernement, dans le sens de cette dérivation linguistique, et celle-ci est déjà installée à l'entrée du dispositif.

Accueil discret. Il incombe au secrétariat d'accueillir et de discerner l'argument de la demande, en tamisant argument du témoignage. Il se doit d'avoir l'intention de ne pas cueillir le témoignage mais bien l'argument de la demande ! Il serait très facile de déraper si il n'y avait pas ce discernement. Il est possible que cette séparation obtienne un résultat : que l'argument se sépare du témoignage. Il est bon de rappeler que pour Walter Benjamin, le témoignage a besoin de l'expérience. J'insiste : *accueil discret* pour séparer argument et témoignage. Ceci pour que l'argument sur la demande de Passe du candidat – demande postérieure à l'offre de la Passe de l'École – soit ce qui se recueille dans le secrétariat et que le témoignage soit ce qu'il advienne du travail avec les passeurs, et de ceux-ci avec le Cartel de la Passe. Lacan est précis : le passeur a pour tâche de recueillir le témoignage, le Cartel, celle de la nomination.

Il y a quelque chose qui résonne dans le travail ponctuel de l'entretien du secrétariat pour qui s'adresse à l'École pour faire la Passe. « Je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça », et nous savons que ce « ce n'est pas ça » peut être compris comme le lieu de la parole dans les énoncés des névrosés, mais ça peut être aussi un lieu dans lequel et à partir duquel il faut inventer. Être scient de ceci dans ce travail de secrétariat à l'entrée crée une disposition qui n'est pas administrative, j'insiste. Cette rencontre devrait d'ailleurs être

fugace, ...presque imperceptible. Je crois que cerner la fonction spécifique du secrétariat de la Passe peut nous aider à ne pas octroyer à cette fonction une extension qui ne lui revient pas.

S'il en est ainsi, si le secrétaire peut opérer dans ce lieu où il distingue la demande et sépare l'argument du témoignage, l'accueil discret aura abouti et il pourra ouvrir la porte et inviter à passer. Ainsi, si les conditions sont données, le secrétariat pourra dire – si c'est possible – : « c'est à votre tour ! ». En espagnol et en français on dit : « passez! ».

Bon, dans le *dispositif*, il n'y a personne qui ne soit pas affecté par la transmission.

Les principes qui nous orientent signalent cela. Et ceci vaut pour quiconque se propose à faire *ex-sister* l'École. Disposer de l'acte psychanalytique pour que l'*opérance*¹⁰ du psychanalyste – à être compris comme fonction, $f(x)$ – soit l'agent du travail d'École.

Ceci a été essentiel pour soutenir les différentes positions : face à l'accueil des indications des AME, les demandes de la Passe, le secrétariat de la liste des passeurs, le travail sur les cartels et certainement se responsabiliser pour le débat actuel de *notre* expérience d'École.

Pour que nous ayons en présence l'expérience analytique et l'expérience d'École, je pense que la seule boussole dont disposons est d'assumer le *ris(que)co*¹¹ de l'acte psychanalytique, pour en disposer. C'est par l'écriture que ce risque [ris(c)o] pourra faire allusion à la jouissance du *rire* (*riso*).

Façon d'évoquer le pari pour l'École... ... *voyage à la semence*¹², à la limite de toutes les langues.¹³

Traduction de Sonia Alberti, Vicky Estevez et Jean-Pierre Pirson

Ana MARTINEZ WESTERHAUSEN (Espagne)

Cette fois le problème n'est pas la passe...

Comme je dispose d'un temps limité pour mon intervention, je vais passer directement au titre de la réflexion que je vous présente et que je désire partager et débattre avec vous. Comme le titre indique j'ai choisi parler de ce que je détecte comme une problématique actuelle dans notre École, car je crois que nous ne ferions que la nuire et nous nuire si nous regarderions de côté et n'affronterions pas les points difficiles, que aujourd'hui se présentent et dont les conséquences pourraient être graves demain.

¹⁰ “[...] l'acte qu'il opère psychanalytiquement, ce que le psychanalyste dirige de son action dans l'opérance psychanalytique” / *Séminaire XV*, L'acte psychanalytique, 1967-1968, 22/09/1967. Ce néologisme de Lacan a attiré mon attention il y a quelques années. En fait le mot *opérance* ne se trouve pas dans les dictionnaires français, portugais, espagnol. Il s'agit d'un néologisme que Lacan a produit pour articuler l'antéposition latine *opus, eris, travail* (dans le sens concret), oeuvre, en y ajoutant le suffixe « ance ». Comme tous les néologismes il s'ouvre à différents signifiés. Un de ceux-ci se réfère au mot « opérant » : 1. Qui opère, réalise, travaille. 2. Qui sert à opérer, qui produit un effet. L'étymologie latine “*opérans*” nous permet un traitement sémantique à partir du verbe “opérer” (travailler, s'occuper de, exécuter, oeuvrer, faire). Ce néologisme « opérance » signifie aussi bien ce qui opère dans la psychanalyse que la production d'effets, c'est à dire l'efficacité de l'expérience d'une analyse.

¹¹ Note du traducteur. Dans ce paragraphe, le jeu de mots s'accompagne du Portugais : *risco – riso* / risque (prendre un risque/tracer en coupant) – rire.

¹² Cf. « *Viaje a la semilla* », nouvelle d'Alejo Carpentier (1994). *Guerra del tiempo*. México: Alianza Editorial. <http://caratuta.blogspot.com.br/2012/10/analisis-del-cuento-viaje-la-semilla.html>

¹³ *Voyage à la semence, à la limite de toutes les langues* (N.T.).

Ce qui fait problème actuellement dans notre École

Qu'est-ce que à mon avis cause de l'inquiétude actuellement dans notre École ? Je veux répondre dès le double niveau local et international :

– A niveau local, dès la Fédération F8 de l'Espagne, je considère que le problème n'est pas la passe même, en dépit de sa faible vitalité dans notre pays, car dans ces deux dernières années il n'a pas eu des demandes de passe et des passeurs n'ont pas été désignés non plus. Il me semble que le problème est plus de base et général, si je peux le dire ainsi, et de fait il devient plural. D'une part nous nous trouvons avec un problème de désaffection d'un grand nombre de membres par rapport à l'École. Par exemple à Barcelone, presque la moitié des membres de École non seulement ne participent pas et n'assistent pas à ses activités, mais encore ils ne votent pas. En même temps, il y a peu d'activité des cartels. Dans quelques cas l'absence dans la vie de l'École est due à que la libido reste séquestré par le Collège Clinique, mais il y a des autres cas où les membres ne participent pas ni dans l'École ni dans le Collège Clinique et dans le Forum non plus. Alors, la question s'impose : pourquoi et pour quelle raison continuent-ils à être inscrits et payer leur cotisation ? Au-delà des plusieurs réponses qu'on peut donner à cette question ce qui est sûr est que cette position ne convient pas du tout à l'École. Ce point reste donc à l'attente d'une analyse.

Le deuxième problème est le parcours des analyses, puisque comme des autres personnes ont déjà remarqué, beaucoup de cas ce sont des analyses naissantes ou d'un parcours limité, dans lesquels le désir de l'analyste n'est pas arrivé à avoir ses opportunités.

Cependant il reste toujours, heureusement, beaucoup de membres actifs et décidés qui mettent leur désir et leur travail au service de l'École. Je souligne aussi comme une donnée positive qu'un significatif relais générationnel s'est produit au niveau du collectif de membres compromis qui redonne de l'espoir. Une preuve de cela est le débat produit très récemment dans notre communauté locale à la suite de la célébration des deux assemblées annuelles, de l'associative de la Fédération et l'assemblée d'École en mars 2014.

– Au niveau international nous avons eu des nouvelles du débat naissant qu'il a eu lieu en France pendant l'année 2013, un débat dans deux étapes : une pré-réunion en mars 2013 et une première journée de débat en juin 2013 convoquée dans la rubrique de : Passe et École (voir le résumé rédigé par le président de l'EPFCL-France). Dans le dit résumé nous lisons le suivant : « Les instances de l'École, CO, CIG, et CAG ont lancé ce premier débat qu'on peut penser et désirer que ce soit le premier d'une série qui fonctionne non par automaton mais en fonction des nécessités politiques de notre École ». Bien, donc, nous sommes à l'attente de ce que cette série, désirable et nécessaire, poursuit.

Le dit débat a été introduit par quatre textes auxquels il faut ajouter à posteriori le résumé auquel nous nous sommes rapportés. Je dois confesser que ma première réaction après avoir lu l'appel pour ce débat a été d'une surprise, accompagnée d'un sentiment de dérèglement. Je me disais : "cette fois, il ne s'agit pas de cela (de la passe), pas cette fois.

Et pourquoi penser « pas cette fois » ? Parce que nous connaissons toute une série d'occasions antérieures où les avatars de la passe ont été occasion ou cause de crise de l'École et cela depuis le premier temps, depuis que Lacan a lancé La proposition en 1967. Il ne s'agit pas maintenant de détailler la série de crises attribuée à l'articulation Passe-École, mais il vaut la peine rappeler que dans la crise qui est à l'origine de notre communauté 1996-1998, avait surgi aussi un problème au niveau de la passe, le célèbre cas B. Et cependant nous savons (consulter le volume Histoire d'une crise singulière) que la crise qu'avait éclatée, alors, dans le Collège de la Passe avait plus des autres causes imputable à la procédure de la même passe.

Des points extraits des quatre textes qui ont poussé le débat en France

Je voudrais juste dire quelque chose sur quelques points des textes que j'ai nommés, dans le but de soutenir les arguments qui donnent la raison du titre de mon intervention.

1^{er}) Sur la fragilité de l'École

Je suis d'accord avec l'affirmation de que la telle fragilité existe, mais je crois que l'histoire de l'École de Lacan nous enseigne que elle ne pourrait être d'une autre manière, car l'École n'est seulement une structure collective à contre-courant et inconfortable, mais qu'elle se soutient d'un désir, celui de l'analyste qui a révèlé qu'il est aussi humain que les autres, à savoir fluctuant et parfois défaillant. Lacan lui-même ne parle de fragilité mais de précarité de l'École. Je cite du Discours à l'EFPP, 1967 : « Je veux mettre des non-analystes au contrôle de l'acte analytique...Disons que j'y mets un non analyste en espérance, celui qu'on peut saisir avant qu'à se précipiter dans l'expérience, il éprouve...une amnésie de son acte. Est-il concevable autrement qu'il me faille faire émerger la passe (dont personne ne me discute l'existence) ?...C'est de ce précaire que j'attends que se sustente mon analyste de l'École ».

Mais Lacan ne souligne uniquement la précarité/fragilité nécessaire de l'École, mais il se réfère aussi aux problèmes de l'École.

Dans la Lettre de dissolution de l'EFPP, de 5-1-1980, il dit le suivant : « Il y a un problème de l'École. Ce n'est pas une énigme... Ce problème se démontre, d'avoir une solution : c'est la dis-la dissolution ».

On déduit de l'expérience et l'enseignement de Lacan qu'il n'y a pas d'École sans fragilité/précarité et sans des problèmes, et que l'École ne peut pas éviter les turbulences, le débat et les changements qui résultent de tout cela, plutôt vit d'eux, de cette critique permanente et de ce tourbillon rénovateur, comme il était évoqué dans l'un de quatre textes cités.

Alors: quel est le problème ou les problèmes actuels de l'École des Forums ?

À mon avis et comme j'ai déjà dit précédemment, le plus grand problème je ne considéré pas qu'il soit dans cette occasion par rapport à la passe et son application dans notre École. J'ouvre ici une parenthèse pour avertir que j'exclus de cette réflexion la période du CIG 2012-2014, parce que nous n'avons pas de nouvelles de son travail au-delà de la nomination des A.E. et de l'accréditation des A.M.E.

Je localise le problème fondamental à niveau du lien des membres avec l'École et des membres entre eux. Désaffection, atonie, découragement, éloignement, désenchantement, et surtout : silence. Rien de nouveau, par ailleurs, dans l'histoire des institutions analytiques, mais quelque chose qu'évoque une réaction de la part de ceux qui veulent toujours lutter pour le présent et l'avenir de notre École.

2^{ème}) Sur les insuffisantes nominations et l'hystérie analysant

Dans les textes du débat à Paris on parle aussi du manque de nominations d'A.E., qui se pose comme un symptôme à interpréter. Rappelons que ce sont quatorze les AE nommés dans l'École des Forums depuis que son dispositif de la passe fonctionne. Mais : est-ce une constatation permanente depuis le commencement de la pratique du dispositif de la passe, déjà avec Lacan, que par rapport au nombre de passants qui se présentent sont très peu nombreux ceux qui sortent nommés ? Et si cette donnée se répète: ne sera-t-il par une raison de structure ? Ne sera-t-il parce qu'il est vraiment rare que ces trois conditions s'accomplissent : 1^{er} que une cure atteint le point de la passe clinique, 2^{ème} que la transmission du passant et des passeurs réussisse à le passer et 3^{ème} que les membres du Cartel puissent le reconnaître.

En lisant à Lacan j'entends que la prémisse incontournable dans la pratique du dispositif de la passe est la localisation de signes ou d'effets dans la cure du passant qu'il a

atteint le moment de la passe clinique. Je cite : « La passe, soit ce dont personne ne me dispute l'existence, ... la passe est ce point où d'être venu à bout de sa psychanalyse, la place que le psychanalyste a tenue dans son parcours, quelqu'un fait ce pas de la prendre. Entendez bien : pour y opérer comme qui l'occupe, alors que de cette opération il ne sait rien, sinon à quoi dans son expérience elle a réduit l'occupant.

Que révèle... on ne s'en oppose pas moins à la disposition la plus proche à en tirer : soit qu'on offre à qui le voudrait d'en pouvoir témoigner, au prix de lui remettre le soin de l'éclairer par la suite ? » (Discours à la EFP).

Par conséquent, je comprends : d'abord l'expérience de la passe, une expérience « sans savoir », et après son élucidation.

Une expérience, de la passe clinique, qui ne se produit pas sans passer pour l'expérience de « savoir être un rebut », une expérience solidaire de la rencontre avec la « horreur de savoir ». Dans la Note aux Italiens nous lisons : « Dès lors, il sait être un rebut. C'est ce que l'analyste a dû lui faire au moins sentir. S'il n'en est pas porté à l'enthousiasme, il peut bien y avoir en analyse, mais d'analyste aucune chance. C'est ce que ma « passe » de fraîche date, illustre souvent : assez pour que les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine, faute de quoi le cas tombe sous le coup d'une déclinaison polie de sa candidature ». « Il n'y a d'analyste qu'à ce que le désir lui vienne » (Le désir d'un savoir que n'ignore l'horreur de savoir).

Je m'appuie donc sur Lacan pour soutenir mon opinion : je pense que l'hystérie analysant ne suffirait pas pour procéder à une nomination d'A.E. Je répète qu'il me semble que, pour procéder à la dite nomination, il est indispensable de trouver des index, des indices, que la cure a atteint dans sa trajectoire le point de la passe clinique. Autrement dit : je crois qu'il peut avoir de l'hystérie analysant sans une passe clinique. J'en conclus que si on constate qu'il existe de l'hystérie analysant dans un témoignage de la passe peut être nécessaire pour procéder à une nomination mais non suffisant, il faudrait trouver des traces, des effets, de la passe clinique. Dans aucun cas l'une peut substituer l'autre.

Au contraire, la notion d'hystérie analysant me semble très bienvenue pour l'appliquer à l'heure d'accréditer à l'A.M.E de notre École, celui qui sans la nécessité de se présenter à la passe, car « rien n'oblige à le faire », il est supposé être compromis avec la pratique et la transmission de l'analyse, et parce qu'il est aussi compromis avec la passe dans la mesure qu'il a la fonction de nommer des passeurs, il ne peut pas être dispensé de penser la psychanalyse, l'École et son psychanalyste. De fait dans l'un des textes du débat il était considéré que le vrai talon d'Achille de notre École était l'A.M.E.

Alors : qu'est-ce que nous apprenons de l'expérience de notre École ? Un regard rétrospectif nous permettra d'ébaucher rapidement un profil diachronique de notre expérience. Nous pouvons différencier un premier tronçon, 1998-2001, que nous pouvons nommer le temps préliminaire de notre École. Un temps pendant lequel nous avons pratiqué d'une forme collective et illusionnée une critique aiguë et consciencieuse de l'institution dont nous provenions, alors qu'au même temps nous définissions comment nous voulions notre École. Il y a un deuxième temps, 2001-2008, qui comprend la fondation et la mise en place de l'École des Forums. Nous avons choisi de constituer une École internationale avec des membres et avec la pratique de la passe. En plus nous optons pour une École sans des instances directives, puisque la direction restait déposée dans les Principes que la constituent.

Mais évidemment avec une orientation et un fonctionnement soutenu par une instance corporative et permutable, le Collège International de la Garantie, et une Assemblée qui prend les décisions nécessaires chaque deux années après un débat préalable.

Ce deuxième temps se ferme avec l'émergence du débat préparatoire à la VI Rencontre de l'IF-EPFCL, de Sao Paulo 2008, convoquée après dix ans d'existence du Champ Lacanien

et ses institutions. Ce débat a été nommé de refonte, mais aussi d'une refondation. Il est certain que c'était un débat ample et participatif, avec des propositions de grande profondeur, qui suggéraient la possibilité des changements substantiels à un niveau de notre architecture institutionnelle. Finalement, il n'y a pas eu des modifications qui touchaient de l'essentiel que nous avons établi, mais il y a eu deux effets importants : 1er une différenciation plus claire et nette entre l'École et l'IF, et 2^{ème} une poussée substantielle au fonctionnement d'École par la substitution du CIOE, le Collège International de l'Option Epistémique, par le CAOÉ, le Collège d'Animation et Orientation de l'École, et l'implantation d'un Symposium de la passe chaque quatre années.

Cette mobilisation a pris corps immédiatement pendant la célébration de la I Journée internationale d'École célébrée à Buenos Aires, à la fin d'août 2009. Je souligne la qualité des expositions qui ont été écoutées là et le climat de coparticipation, de joie et du renouvellement qu'on a respiré. J'ai eu le clair sentiment d'une reprise de l'École. Là nous écoutons dire qu'un Enseignement d'École – celui qui se limite à l'enseignement obtenu de la Passe et du Cartelne se confond pas avec la variété de l'autre enseignement qui est dispensé dans l'École. Par ailleurs, on m'a révélé d'une forme très réelle et inespérée le grand nombre de membres d'École qui travaillaient dans l'expérience du dispositif de la passe, quelque chose que donnait raison à l'expression que quelqu'un a utilisé: « démocratisation de la passe ». Cette constatation avec ma propre expérience dans le dispositif constitue la base sur celle qui m'est appuyé pour affirmer que la passe n'est pas le problème dans notre École. Au contraire, la passe constitue un pôle de travail effectif de l'École, que cause nécessairement un transfert de travail, de l'hystérie analysant. N'oublions pas, par ailleurs, que la passe est habitée par un travail des cartels avec un grand engagement.

Mais l'esprit de Buenos Aires semble avoir disparu, et ce qui apparaît dans son lieu c'est une laxité inquiétante et un silence. Que peut-on faire ? Selon mon avis, il ne reste qu'une voie, dans une première instance, celle de nous mettre à parler. Je suis personnellement désireuse de contraster avec vous si ce que j'ai transmis est quelque chose que les autres partagent.

Une fois cela rendu clair, et s'il y a de consensus à reconnaître que des problèmes importants existent dans notre expérience d'École, il faudrait passer un temps à les localiser et à les débattre pour trouver les voies de renouvellement qui donnent une nouvelle impulsion à notre École.

Traduction de Matilde Pellegrini

Beatriz ZULUAGA (Colombie)

L'École, encore

Même si le titre de mon travail a déjà été évoqué à de nombreuses reprises, je le reprends de nouveau en tant que premier enseignement de l'École : son importance *encore*. Freud tenait compte du réel qui fonde toutes les Sociétés existantes, c'est même davantage, il les a voulues ainsi comme nous le dit Lacan dans sa proposition de 67, c'est à dire qu'il voyait en elles "le seul abri possible pour éviter l'extinction de l'expérience".¹⁴ Aujourd'hui, nous tenons compte du réel qui habite l'École et pour cela, nous devons être attentifs et toujours

¹⁴ J. Lacan, "Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École" In : *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, collection du Champ freudien, p. 244.

nous interroger. Sommes-nous restés fidèles au Champ que Lacan a creusé pour la psychanalyse ? Quel a été l'enseignement laissé par l'École jusqu'à aujourd'hui ?

Il s'est passé plus d'un siècle depuis que la société d'une époque fut surprise par la plume freudienne ; le rêve du monde est réveillé par un cauchemar qui complète le tryptique qui secoue le narcissisme des êtres parlants. Ni centres de l'univers, ni ancêtres divins, ni maîtres dans notre propre maison termine Freud. Pourtant, les offenses commencent à peine : l'enfant est un pervers polymorphe, il jouit de son corps, c'est un petit sexué. Ces vérités incommodes suscitent face à la psychanalyse soupçon, critique, solitude. La psychanalyse s'est ainsi assurée jusqu'à aujourd'hui un peu plus de *cent ans de solitude*. Depuis son origine, les bouches d'or freudiennes tracèrent une route à la découverte freudienne qui ne lui promettait pas d'être bienvenue dans les discours du monde. Ils étaient encore sur le point de connaître d'autres vérités incommodes; il y a un au-delà du principe de plaisir ajoute Freud et il rajoute que l'objet qui nous entraîne vers une quête éternelle est perdu pour toujours. Ces prémisses ne sont-elles pas suffisamment intolérables pour vouloir être écoutées par les maîtres du monde ? La psychanalyse, de par les échos des temps, a été l'émissaire de nouvelles subversives et incompréhensibles, elle a été inconvenante à l'époque freudienne, exclue et excommuniée à l'époque de Lacan et aujourd'hui, avec le boom des offres thérapeutiques, c'est un hôte chaque fois moins agréable dans les espaces institutionnels. Cela n'est-il pas suffisant pour penser que pour la psychanalyse *Encore*, il faut s'attendre à cent autres années de solitude ?

La pratique jour après jour nous rend témoins de la solitude qui accompagne les moments cruciaux de la cure et bien entendu de l'acte analytique. C'est une voie étroite celle de la psychanalyse mais ce qui s'en extrait sera toujours plus vital que l'errance névrotique. De là, l'importance de l'École c'est à dire d'elle dépend non seulement que la psychanalyse soit « *une expérience originale* », ¹⁵ mais aussi que se protège la dite expérience « *pour l'isoler de la thérapeutique qui ne distord pas la psychanalyse seulement de relâcher sa rigueur* ». ¹⁶ La voix de l'École ne peut être autre ; elle ne peut être autre afin de veiller à extraire un enseignement de cette expérience unique que peut être, pour un sujet, la rencontre avec la Psychanalyse. Rencontre qui, à travers le dispositif de la passe, permet de formaliser que *ça* s'est transformé, que *ça* a muté dans ce sujet qui, un jour, s'est engagé dans la conquête de son désir. Pour rendre transmissible cette expérience singulière et unique, il est nécessaire que les petites perles extraites des témoignages apportées aux Cartels de la Passe, ne filent pas dans la voie de l'oubli. L'École avec Lacan nous a enseigné qu'elle se soutient de tous ses dispositifs mais l'acte de s'autoriser de soi-même et celui de nommer quelqu'un Analyste de l'École sont les points nodulaires que Lacan a institué pour formuler la question de « La Préface à l'Édition anglaise du *Séminaire XI* » : *comment nous est-il arrivé de prendre le relais?... Qu'est ce qui nous amène à être analystes?* Il y a donc des fonctions que l'École ne peut éluder, c'est sa grande responsabilité. En ce sens, elle peut être le refuge à un exil, en y ôtant toute connotation tragique, puisque l'histoire de l'humanité et la clinique jour après jour nous ont enseigné que tout exil n'est pas fatal, que tout transhumant ne succombe pas à son destin. La clinique depuis Freud nous a montré que même sur un territoire plus inculte, que même là, peut résister le désir d'un sujet. Dans les témoignages de certaines passes, on a pu repérer des effets qui ont permis à un sujet de tisser quelque chose sur le réel inhospitalier, pas seulement pour supporter la vie, mais pour l'apprécier et pour en faire autre chose qu'un simple refrain aux caprices de l'Autre. Cela, l'École nous l'a enseigné ainsi qu'à compter avec nos petites jouissances intraitables puisque nous savons que de nos sociétés et de nos familles, nous ne sommes pas *le meilleur de la récolte*.

¹⁵ *Ibid.*, p. 246.

¹⁶ *Ibid.*, p. 246.

L'Ecole nous enseigne *encore* que la psychanalyse n'est pas « sociable », elle n'est pas du genre à avoir beaucoup d'amis, à se mêler à la foule, à avoir de grands amours et encore moins à se plier à la Morale Sexuelle puisque en ne faisant aucune promesse, elle n'a de "rapport" avec aucun autre modèle thérapeutique. La psychanalyse ne possède pas beaucoup de ports d'attache, elle n'a d'Autre refuge que l'Ecole, elle dépend du réel mais nous oublions quelque fois le fondamental : elle est entre les mains des psychanalystes.

Mais notre expérience d'Ecole nous a également enseigné que, malgré les différences et les sinthomes intraitables ou peu analysés de chacun, malgré les jouissances et les narcissismes des petites différences, les transferts aux textes et aux autres collègues réussissent parfois à établir des liens de travail. Comme résultat, l'Ecole propose, provoque le travail en cartels, des journées, des publications, des Rencontres Internationales, etc. *Dans cet organisme se réalise un travail*, telle était l'idée de Lacan, pour essayer de faire face à la solitude de l'acte analytique, en faisant lien, extension, transmission. Comme conséquence, lors de chaque rencontre d'un analyste avec un patient, dans chaque acte analytique, dans chaque relation singulière à l'Ecole se joue la survie de la psychanalyse. Nous faisons avec le *réel* intraitable de notre condition d'êtres parlants, de notre singulière condition humaine puisque nous n'en avons pas d'autre et avec cela, nous causons déjà assez de problèmes, notamment à la psychanalyse elle-même et pour sa survie. Au-delà de tout cela, nous avons confiance en l'expérience analysante et nous sommes solidaires avec Freud et Lacan dans l'efficacité du langage sur le réel et la jouissance.

Dans le texte de 1958 « La direction de la cure », Lacan met l'analyste sur le banc des accusés, quelque fois il nous conviendrait de faire la même chose si, en tant qu'Ecole, nous nous pensons responsables de la *rigueur* exigée au regard de notre pratique et si nous ne voulons pas finir par être installés dans le risque, très commode, d'être sûrs de notre action. S'il est vrai que l'annotation faite par Lacan dans le texte cité s'inscrit dans le contexte clinique, il me paraît que cette dite rigueur doit toujours s'exiger en quelque lieu que ce soit, comme Analyste pratiquant, ou A.M.E., passeur, A.E., ou Membre des Cartels de la Passe, par exemple. Etre sûrs d'une action est un risque, un risque grave, pour toute expérience où s'engage l'inconscient et surtout le réel. Etre sûrs de son action « est avoir une idée de comment faire » et cela bouche les oreilles et ferme les portes au distinct, à la surprise et peut gâcher l'expérience en la conduisant vers des fins supposément correctes ou établies. Quoi de plus éloigné de ce qui constitue tout acte qui s'appelle analytique? Est-ce que ce ne serait pas là les chemins des voies vulgaires du bien ? Dans l'acte, on n'y pense pas, c'est un fait clinique. Dans cette nouvelle expérience, où j'ai participé, des Cartels de la Passe, on exclut -pour le moins, c'est ce qui est attendu-tout *savoir structuré qui pourrait "découvrir"* le désir, que nous savons innommable.

L'Ecole nous enseigne qu'elle se constitue d'un faire toujours en *manque*. La logique du Pas-tout permet un peu de laisser de côté les lamentations de ne pas avoir l'Ecole idéale qui serait exempte d'imaginaires ou de mauvaises rencontres. Sans plainte alors, mais cela n'exclut pas d'être attentifs, pour ne pas être surpris un jour, comme cela arriva à Lacan, et que ce soit la psychanalyse elle-même qui soit exclue de son Ecole à cause du réel même qui la constitue. En retournant au texte de la *Direction de la cure*, vous savez que là Lacan indique comment quelques analystes postfreudiens se chargèrent de partialiser et dévier quelques-unes des avancées freudiennes. Eh bien, tout comme le refoulé fait toujours retour ; les déviations et les dégradations, que nous pouvons faire au Champ que Freud tout autant que Lacan ouvrirent pour la psychanalyse, peuvent être *encore* en vigueur dans l'Ecole. Nous construisons les sinthomes pour nous souvenir de ce que « nous oublions » et *Cent ans de solitude*, déjà vécus ou à vivre, ne requièrent pas exactement l'oubli comme invité. Les habitants de Macondo, nous disait notre Nobel García Márquez, étaient « *disposés à lutter contre l'oubli* ». Ils connaissaient les possibilités infinies de l'oubli et pour l'éviter, ils attendaient l'arrivée des gitans, cette hétérité

qui arrivait avec ses merveilleuses inventions : la loupe, la boussole, la glace. L'inédit rompait la monotonie et la répétition incessante qui peut s'infiltrer dans toute Communauté. Pour cela à Macondo, dans ce village de fous, la Solitude ne fut pas fatale ; au contraire même, elle fit leur singularité, leur trait particulier tandis qu'*ils tenaient compte du réel* de ce trou nodulaire écrit dans les Parchemins de Melquiades. En résistant à l'oubli, toute Ecole, malgré ses petites guerres, doit essayer de se maintenir comme abri, comme le port qui accueille l'enseignement, les liens de travail, l'expérience singulière, *le désir avec tous ses paradoxes*. En tant que membres de l'Ecole, en tant que membre du CIG, la question ne peut pas être autre. Avons-nous agi en conformité avec notre désir ? Lacan nous a dit que « *céder sur son désir s'accompagne toujours dans la destinée du sujet- notez en la dimension- de quelque trahison* ». ¹⁷ A la question de savoir si nous avons agi en conformité avec notre désir, chacun, à partir de sa fonction dans cette Communauté, répondra en accord avec sa conception de l'Ecole et de sa responsabilité envers elle. Il me reste seulement à dire que si nous sommes moins rigoureux, si nous succombons à l'oubli de ce qui est fondamental, peut être que nous n'augurerons pas à la psychanalyse la petite queue de cochon qui s'est infiltrée dans la ville de Macondo, mais les effets du réel qui, en s'imposant, aplanit *la lettre*, les parchemins, l'expérience vive avec tout son poids et toute sa valeur. La ville de *Cent ans de Solitude* était condamnée à perdre sa « *réalité... retenue captive par les mots* » alors elle aurait à « *leur échapper sans retour dès qu'ils oublieraient le sens même de l'écriture* ». ¹⁸ Cela signa sa fin, de ne pas tenir compte des conséquences de l'oubli et de ne pas protéger la valeur de la *lettre écrite*, cela se termina en démolissant le travail capturé par les mots. N'est-ce pas de cela qu'une Ecole de psychanalyse doit être prévenue ? Prévenue du risque de ne pas être en prise avec l'efficacité du langage sur le réel et la jouissance, c'est à dire de ne pas saisir *l'expérience originale* en tant que source d'enseignements, il nous convient, en tant qu'Ecole, d'écouter ces enseignements *à la lettre*. La découverte qui nous a fondé a déjà plus de 100 ans mais ce ne sont pas ces 100 ans ou bien le temps les problèmes de la Psychanalyse puisque, comme nous l'indique la clinique, il ne s'agit pas du chronologique, ni des faits qui se produisirent durant l'histoire d'un sujet ou d'une Communauté ; il s'agit *de ce que l'on a fait de tout cela*. Nous avons encore du travail d'Ecole et comme le rappelle Lacan dans son texte *La Psychanalyse raison d'un échec*, « pour revenir à nos moutons, la tâche, c'est la psychanalyse ». ¹⁹ Une tâche qui n'a rien de commode mais qui peut tisser des liens avec les autres, avec la vie, des liens pour le désir. Cela me rappelle les paroles d'un autre des habitants de Macondo: « *le secret d'une bonne vieillesse n'est rien d'autre qu'un pacte honorable avec la solitude* ». ²⁰ Le pacte de résister à l'oubli, de savoir-faire avec le réel impliqué. N'est-ce pas l'unique façon de préserver l'expérience ? En sommes-nous à la hauteur?

Traduction d'Isabelle Cholloux

Sol APARICIO (France)

La passe contre l'oubli

La question qui nous est proposée, au-delà du bilan qu'elle appelle, est inconfortable. Là réside son intérêt. Comment répondre autrement qu'en disant *je*, en mon nom propre ? Mais alors, que faire de ce *nous* auquel *je* est invité à se nouer ? Lacan me souffle une réponse :

¹⁷ J. Lacan, *Le Séminaire – Livre VII – L'éthique de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1986, collection du Champ freudien, p. 370.

¹⁸ G. G. Márquez *Cent ans de solitude*, Paris, Seuil, 1995, p. 33.

¹⁹ J. Lacan, "La Psychanalyse raison d'un échec" In : *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, collection du Champ freudien, p. 346.

²⁰ G. G. Márquez, *op. cit.*, p.121.

« le collectif n'est rien, que le sujet de l'individuel ». Il y a à reconnaître une logique collective à l'œuvre, qui me détermine, tout en supposant une temporalité, différente pour chacun. Je ne peux être qu'au temps où j'en suis.

« Notre expérience d'École », ce n'est pas notre expérience d'association ni de groupe, de forums ni de collèges. Mais de ce que Lacan a fondé et défini, il y a tout juste un demi-siècle, comme distinct des dites sociétés analytiques – car, comme il le dira plus tard, il n'y a « pas de véritable société fondée sur le discours analytique ».²¹ Une école donc, l'est.

L'École, définie lors de sa fondation comme lieu de refuge contre le malaise dans la psychanalyse, « entend *donner son champ* non pas seulement à un travail de critique: à *l'ouverture du fondement de l'expérience*, à la mise en cause du style de vie sur quoi elle débouche ».²²

Or, outre l'enseignement de Lacan, qu'est-ce qui *donne son champ* à l'ouverture du fondement de l'expérience analytique, sinon la procédure de la passe ? La passe dont Lacan semblait déjà esquisser le projet en 1964, en affirmant exigible « la rencontre du plus valable d'une expérience personnelle avec ceux qui la sommeront de s'avouer, la tenant pour un bien commun » – ceci afin de ne plus éluder « le problème du désir » chez « le psychanalyste lui-même ».²³

Ces mots d'introduction le laissent entendre, de notre expérience d'École, je retiendrai aujourd'hui ce qu'elle m'a permis de saisir au sujet de la place occupée par la procédure de la passe et de sa fonction.

En tant que membre du Collège International de la Garantie, j'ai d'abord fait partie de plusieurs cartels éphémères durant la période 2004-2006, puis d'un cartel permanent durant la période 2008-2010. Ces cartels ont nommé quatre des douze A.E. que notre École internationale a nommés jusqu'à présent. Expérience limitée²⁴, mais suffisante pour *réaliser* ce fait essentiel, que d'autres ont également souligné et que je souhaite rappeler : le dispositif de la passe constitue un lieu unique, le seul, où des analystes peuvent interroger ensemble, à plusieurs, le cœur même, l'intime, de l'expérience d'une analyse - interroger ce qui peut en être transmis.

Le dispositif engage, à chaque fois, dans un travail commun le passant, les membres des cartels, les passeurs et leurs analystes - si bien que, les années passant, le nombre de ceux qui y ont participé doit maintenant être élevé dans notre École. Et puisque les membres des cartels sont élus directement par les membres de l'École, c'est de fait toute l'École qui en est « partie prenante » – cela a été pertinemment relevé par Stéphanie Gilet lors de la précédente Rencontre²⁵. C'est d'autant plus vrai que cette élaboration commune rebondit et se poursuit ailleurs et avec d'autres, dans d'autres cartels, dans des séminaires. Elle est, en plus, mise à la portée de tous par la publication régulière des travaux issus de l'expérience de la passe dans *Wunsch*, depuis son n°1 paru en mars 2005. Nous en sommes au n°13.

C'est dire que la procédure de la passe constitue, au sein de l'École, la condition de possibilité d'une telle mise en commun d'une réflexion peu commune, directement ancrée dans l'expérience analytique, sur ce qui est en jeu dans le discours analytique, discours dont l'École est responsable.

La passe, le moment de passage à l'analyste, même si le milieu analytique en reconnaissait l'existence, puisqu'on s'accordait pour considérer que seule une analyse achevée pouvait conduire à devenir analyste, resta inédite jusqu'en 1967. C'est la date à laquelle Lacan

²¹ J. Lacan, « La troisième », intervention au Congrès de Rome, novembre 1974, *Lettres de l'EFP*, n°16, 1975.

²² J. Lacan, « Acte de fondation », préambule, 21 juin 1964, *Autres écrits*, Paris Seuil, 2001, p 238.

²³ J. Lacan, « Acte de fondation », *op.cit.*, p 239.

²⁴ De cette participation aux cartels de la passe dérivent plusieurs contributions à *Wunsch* n° 7, 8, 10, le *Mensuel* n° 54, 62, *L'En-jeu* n°6, *Champ Lacanien, Revue de Psychanalyse* n° 7.

²⁵ S. Gilet-Le Bon, « L'affaire du 9 octobre », *Champ Lacanien, Revue de Psychanalyse*, n°11, Mai 2012.

proposa d'en faire un objet de témoignages au sein de son École, au titre d'expérience provisoire à des fins d'enquête, et qu'il inventa le dispositif *ad hoc*, que nous avons repris²⁶. Le caractère contingent de cette proposition de Lacan et de son invention est donc évident.

La passe a pourtant un caractère nécessaire. C'est ce que je vais essayer d'argumenter. Car si cela peut paraître aller de soi pour beaucoup dans cette assemblée, comment ignorer que ce n'est certainement pas le cas ailleurs ?

Qu'il y ait une nécessité de la passe, ne suppose pas qu'elle soit obligatoire. On peut dire, comme Lacan l'avait fait pour le contrôle, que la passe s'impose, elle s'impose à l'École. Pour les analysants en passe de devenir analystes, elle garde bien sûr sa condition d'offre, l'offre initiale de Lacan que notre École a choisi de renouveler.

Cette nécessité de la passe semble, aujourd'hui, avérée par le fait de son adoption dans les différentes écoles lacaniennes existantes. Pourquoi, sinon, l'auraient-elles adoptée ? Par les temps qui courent, le fait vaut la peine d'être noté. Les temps qui courent, en France tout de moins, sont, par exemple, ceux qui voient rediffusée une lettre écrite en 1977 par une analyste de l'École Freudienne de Paris qui avait exercé la fonction de passeur et qui, dans les suites de l'expérience qui fut la sienne, décida de démissionner de l'École. Elle mit alors en cause et la procédure et l'École, trouvant que ça ne fonctionnait pas mieux que les Sociétés contre lesquelles Lacan avait fondé l'EFP. La lecture de ce document « historique » est utile. Comme est révélateur de la subjectivité de notre époque, ou tout de moins du milieu analytique, le fait qu'il soit aujourd'hui « mis en ligne » sur un site qui se veut « le portail de la psychanalyse francophone ». N'est-ce pas d'une résistance au discours analytique qu'il s'agit dans cette mise en question de la passe à peine voilée ? Faut-il y reconnaître la persistance d'un malaise dans la psychanalyse ?

Envisager la nécessité de la passe est autre chose que de se pencher sur ses résultats. Quoique, peut-être pas tant que ça, si on ne limite pas ces derniers aux nominations. Car c'est de ses résultats que l'on peut déduire à quoi elle sert.

Comment et à quoi mesurer les résultats de la passe ? Ne sont-ils pas pour une bonne partie incalculables, puisque vérifiables seulement dans ses suites ? La passe représente, en ce sens, un risque, pas une garantie - c'est même, nous le savons, l'absence de garantie qui fonde sa raison d'être. La passe n'est pas la nomination qui, certes, est le seul résultat probant. Celle-ci n'est pas pour autant le seul résultat à compter. Il ne s'agit pas de méconnaître l'indiscutable importance des nominations. Mais de considérer, séparément, l'importance qu'a l'existence même de la passe, de considérer qu'il y a une nécessité à l'existence du dispositif.

Lacan souhaitait que les résultats de la passe à l'EFP soient communiqués. Il s'est lui-même prononcé sur ce point à différents moments, de différentes façons qui laissent entendre la difficulté d'une telle « évaluation », tout en faisant apparaître autre chose. J'en retiens trois, à l'appui de mon propos.

1. D'abord, au cours d'une séance du « Savoir du psychanalyste », il dit : « *la passe est manquée* ». ²⁷ On peut entendre dans ce « manquée » l'ambiguïté du « manqué » des actes isolés par Freud à ce titre : on méconnaît ce qu'ils réussissent, qui ne peut se vérifier qu'après-coup, dans les suites. Lacan avait d'ailleurs déjà avancé dans son séminaire que « la dimension propre de l'acte » – il précisait : de l'acte sexuel, mais du même coup de tous les actes –, « c'est l'échec ». ²⁸ (Si la passe est bien un acte, elle comporte donc un échec.) Il fait valoir, à la même époque, que « l'échec est une des formes de la réussite », et il en propose cet exemple : son échec à lui, « l'échec de (ses) efforts pour dénouer l'arrêt de la pensée psychanalytique²⁹ », avait

²⁶ Avec la modification que constitue l'introduction de nos cartels internationaux à la place du jury d'agrément.

²⁷ J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », 1/04/1972, in *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Seuil, pp. 194-195.

²⁸ J. Lacan, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre*, 1968-1969, leçon du 4 juin 1969, Paris, Seuil, 2006.

²⁹ J. Lacan, « De Rome 53 à Rome 67: La psychanalyse. Raison d'un échec », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, 349.

bien réussi à ce que les analystes se préoccupent de savoir « *quel est le clivage entre le discours analytique et les autres* ». ³⁰ Cette réussite est le point sur lequel il insiste l'année suivante.

2. Cela se passe lors du congrès de l'EFP à La Grande Motte. ³¹ Lacan fait état du tout premier résultat obtenu avec sa proposition, pas très encourageant : « la fuite éperdue » d'un certain nombre de personnes dont « le soutien et la fidélité » lui importaient. Or l'évocation de ce ratage, lui donne l'occasion de pointer, compte tenu de l'avancée faite depuis sur les discours, que le recrutement jusqu'alors habituel, par « reconnaissance commune », fonctionnait selon le discours du maître. Ce à quoi justement sa proposition opposait un mode de recrutement « plus conforme » au discours analytique. Croire ou ne pas croire à *l'inconscient pour se recruter...*, voilà l'enjeu. C'est pourquoi je parlais plus haut d'une résistance au discours analytique.

En même temps, Lacan juge alors digne d'être retenu un autre résultat, clinique celui-ci, mais pas sans incidence institutionnelle : *l'éclair*, l'éclairage apporté par la passe à quelques-uns, sur « une certaine partie d'ombres » de leur analyse, en avait fait pour eux « une expérience absolument bouleversante » ³².

L'expérience de quelques-uns méritait donc d'être prise en compte. En effet, le constat est alors dressé du fait que la passe constitue bien « une expérience radicalement nouvelle ». C'est-à-dire, une expérience autre que celle de l'analyse inaugurée par Freud, mais qui, fondée sur elle, lui est, je dirais, *congruente*.

3. Enfin, en conclusion du congrès de Deauville, en janvier 1978, viennent ces mots qui semblent avoir été reçus comme un verdict : « bien entendu, c'est un échec complet cette passe ». Lacan revient alors sur ce qu'il en attendait, des témoignages sur la question qu'il posait, comment le passage à l'analyste se produit-il ? Il constate qu'il n'en a pas eus. « *Mais il faut dire*, insiste-t-il, *que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient et que j'ai essayé de traduire par le sujet supposé savoir* ». ³³

Quelques jours après, à son séminaire « Le moment de conclure », inlassable, Lacan rappelle encore pourquoi il a « produit » la passe, il énonce une nouvelle fois sa visée : savoir ce qui amène un analysant à recevoir des gens qui demandent une analyse - mais, cette fois, sans faire mention d'un quelconque échec.

Entre les congrès de La Grande Motte et de Deauville, il y a la rédaction de la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », tant travaillé dans notre École. Lacan y opère, Colette Soler l'a développé lors de la I^{ère} Rencontre d'École, un « remaniement ». ³⁴ Il livre dans ce texte le résultat de ce travail de doctrine auquel il avait convié les jurys de la passe dans la « Proposition ». Là encore, pas de référence à un échec, mais un renouvellement de la question.

Qu'en conclure, si ce n'est que ce qui importe, c'est la question posée, c'est que la question continue d'être posée ? Car le passage à l'analyste reste une question ³⁵. C'est la question - dont la réponse manque encore.

³⁰ J. Lacan, Conférence à l'Université de Milan, 15 mai 1972.

³¹ J. Lacan, intervention à la séance « Sur la passe », 3 novembre 1973 à La Grande Motte, *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n°15.

³² Ce qu'il reprend ensuite en parlant du relief soudain aperçu sur ce qu'on croyait passé. Cf. J. Lacan, Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », inédit, séance du 13 novembre 1973.

³³ J. Lacan, « Conclusion aux Assises de l'EFP sur l'expérience de la passe », 7 et 8 Janvier 1978, Deauville, *Lettres de l'École freudienne*, Avril 1978, n°23.

³⁴ C. Soler avait alors montré ce que Lacan y a introduit de nouveau et relevé qu'un temps était nécessaire « pour saisir la portée clinique du remaniement ». Cf. C. Soler, « Les conditions de l'acte, comment les reconnaître? » In : *Wunsch* n°8.

³⁵ V. S. Aparicio, « Persistance d'une question », *Mensuel* n°54, octobre 2010.

Ce qui importe est d'éviter l'oubli de la question - sans laquelle, qui plus est, il n'y aurait point d'*hystorisation* de l'analyse. Quel analysant heureux des bienfaits de son analyse s'arrêtera-t-il pour l'*hystoriser*? L'expérience serait promise à l'oubli par sa réussite, par ses effets thérapeutiques, qui engendrent un oubli plutôt salubre, s'il n'y avait pas un désir du savoir pour le contrer.

La passe *contre* l'oubli, elle le contrarie, elle s'y oppose.

Le dispositif de la passe est tel qu'il ouvre le champ clos de l'analyse, ce lien social à deux, sur le collectif. Il établit un point de jonction entre l'*intension* et l'extension.³⁶ Avec son invention, Lacan a « prolongé » Freud – là où, pour éviter l'extinction de la psychanalyse, celui-ci avait « pris le risque d'un certain arrêt » en promouvant des « sociétés analytiques ». Ce risque, vous en conviendrez, est toujours d'actualité.

Voilà en quoi l'existence du dispositif s'avère nécessaire et quelle est la fonction de la passe dans l'École : éviter qu'y prenne le dessus le discours du maître qui règle le fonctionnement des groupes, parier toujours sur le dire singulier des passants et sur l'élaboration collective qui peut s'en suivre, pour essayer d'assurer l'existence du discours analytique...

DEUXIEME SEQUENCE

Notre expérience de la passe: témoignages, enseignements....

Anastasia TZAVIDOPOULOU (France)

Le temps d'une histoire

Je ne songeais pas à la passe. J'avais lu en diagonale quelques textes de Lacan et j'avais vaguement écouté des interventions de collègues passeurs, passants ou membres des cartels de passe. Je n'avais jamais prononcé le mot « passe » dans mon analyse, j'étais plutôt réticente à ce dispositif qui me paraissait mystique et incompréhensible.

Accepter ma désignation de passeur c'était plutôt un choix par défaut. Je n'ai pas pu ne pas l'accepter. Et les manifestations tellement décrites par des collègues n'arrivaient pas: pas d'angoisse, pas d'enthousiasme, pas de rêves, au moins dans un premier temps. Juste un souci, celui de bien transmettre. Lacan soulignait en 1973: « Ce que nous attendons d'eux [des passeurs] c'est un témoignage, c'est une transmission d'une expérience en tant qu'elle n'est justement pas adressée à un vieux de la vieille, à un aîné »³⁷.

Ce souci de bien transmettre – Lacan parle d'un « témoignage juste » – a été suivi par une question: celle de ma légitimité pour accomplir cette tâche. Et par un rêve: après avoir subtilisé les clés du cabinet d'un psychanalyste de l'École, d'un vieux de la vieille, je m'y installe pour recevoir des patients. En pleine illégitimité donc!

Le titre de mon intervention « Le temps d'une histoire » évoquerait plutôt le titre d'une nouvelle que celui d'une intervention sur la passe. Il y a une raison à cela. Le récit du passant,

³⁶ Cf. la distinction entre psychanalyse en extension et psychanalyse en intension introduite par Lacan dans la « Proposition de 67 » In : *Autres écrits, op.cit.*, p 246.

³⁷ J. Lacan, "Congrès de l'École Freudienne de Paris La Grande Motte – Intervention dans la séance 1 de travail 'Sur la passe' du samedi 3 novembre 1973"

dont j'ai été témoin, était basé sur une histoire personnelle et familiale difficile: pauvreté, exil, abandons, disparitions, prison, hospitalisation en psychiatrie; tellement d'épisodes dramatiques. Pourtant elle a été racontée comme un roman, sans passion, ni tragédie, avec une certaine légèreté, une certaine distance, une transcendance temporelle. Un dire a pu surgir. Ceci m'a amenée à réfléchir sur le nouage du temps et de l'histoire dans ce récit de témoignage de passe et a orienté ma réflexion, fruit de cette expérience de passeur.

De quelle histoire s'agit-il quand les faits, quoi que faits tragiques, s'effacent dans le récit du passant pour faire entendre quelque chose d'autre? Telle était la question pour moi suite à notre rencontre.

Lacan en 1976 désigne la passe comme « cette mise à l'épreuve de l'hystorisation de l'analyse »³⁸. L'orthographe du mot « hystorisation », avec un y, souligne le rapport dialectique de l'hystérique au savoir, un savoir lié à la vérité. Le sujet en analyse s'hystorise, crée son hystoire (avec un y), différente de l'histoire des faits de sa vie. Dans le récit du passant, son histoire sombre disparaissait derrière le récit de l'hystorisation de son analyse. Il ne s'agissait plus d'un récit des faits mais de la « réécriture » de cette histoire avec des signifiants, des formations de l'inconscient, une « histoire signifiante » si je puis dire. D'où ma surprise: j'étais pourtant censée le savoir, l'expérience analytique n'est pas le récit de l'histoire du passé mais sa « réhabilitation ». Lacan écrit en 1953: « Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, [avec toujours un i dans cette citation] – c'est à dire que nous l'aidons à parfaire l'historisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans son existence un certain nombre de « tournants » historiques. Mais s'ils ont eu ce rôle, c'est déjà en tant que faits d'histoire, c'est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre »³⁹. « Parfaire, donc, l'historisation actuelle des faits » (historisation avec un i) au profit d'une hystorisation (avec un y).

Cette hystorisation de l'analyse, Lacan, comme il le disait en 1976, « l'a laissée à la disposition de ceux qui risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse »⁴⁰. Une vérité qui n'est donc pas liée qu'à l'histoire, aux faits, aux événements de la vie du passant mais dissimulée dans les signifiants et leurs scansion, dans les rêves, les lapsus, dissimulée dans les eaux troubles de son récit. Il ne s'agissait pas de transmettre l'histoire du sujet (avec un i ou un y), ni même son hystorisation. Il s'agissait de transmettre quelque chose de l'hystorisation de son analyse par des jonctions clés. Ceci je n'ai pu le formuler qu'après le cartel de la passe, dans une élaboration après-coup, produit du travail que j'expose aujourd'hui ici.

Cette réécriture de l'histoire m'amène au deuxième point de mon intervention: la notion du temps dans l'expérience du dispositif de la passe. La thèse freudienne est bien connue: l'inconscient ne reconnaît pas le temps. Je cite Freud dans *Métapsychologie*: « Les processus du système Ics sont atemporels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, ne se voient pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucune relation au temps. La relation temporelle, elle aussi, est rattachée au travail du système-Cs »⁴¹. L'inconscient n'est pas ordonné par la temporalité. Le temps qui passe, le temps de l'histoire, le temps de la succession des faits n'est pas le temps qui détermine le sujet ni les processus psychiques du système inconscient. Cette atemporalité de l'inconscient concerne le temps chronologique. Cependant il y un temps. Mais lequel?

Dans le récit du passant il ne s'agissait pas d'un temps linéaire déterminant un avant et un après dans un ordre temporel, même si ce temps était nécessaire pour situer et soutenir le fil de l'histoire noué autour des épisodes, des événements-clés et des aléas de la vie. Si une

³⁸ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Écrits*, Seuil, 2001, Paris p.573

³⁹ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 261.

⁴⁰ J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres Écrits*, Seuil, 2001, p. 573.

⁴¹ S. Freud, « L'inconscient », *Métapsychologie*, PUF, 2010, Paris, p.70.

transmission a été possible, elle l'a été grâce à un autre temps, un temps articulé à la production signifiante du récit du passant pour cerner quelques moments, quelques instants qui ont duré et déterminé sa subjectivité. Un temps grammatical pendant lequel les signifiants se relogent après-coup, dans un deuxième temps, pour permettre une conclusion. Ainsi, dans le récit du passant, le signifiant « derrière », signifiant accroché à une scène infantile sexuelle, après plusieurs tours et détours dans différents temps et conjugaisons soutenus par le travail de l'inconscient, se replace rétroactivement dans un « être derrière », énoncé d'une position analytique qui indiquerait quelque chose du côté du désir d'analyste.

Lacan nous donne quelques indications dans son *Séminaire* de 1959. Je le cite: « ... le temps, dans sa constitution même, passé-présent-futur, ceux de la grammaire, se repère, et à rien d'autre qu'à l'acte de la parole. Le présent c'est ce moment où je parle et rien d'autre. Il nous est strictement impossible de concevoir une temporalité dans une dimension animale, c'est-à-dire dans une dimension de l'appétit. Le b, a, ba de la temporalité exige même la structure en langage ». ⁴² Il s'agissait, dans cette expérience de passe, de la transmission d'une temporalité articulée au langage, de la transmission d'une temporalité subjective, produit des énoncés du passant.

Le passeur est donc appelé à recevoir un témoignage, le transmettre au cartel de la passe pour produire un travail, « ses résultats doivent être communiqués à l'École » ⁴³ disait Lacan.

Dans la suite de cette réflexion autour de la question du temps, je cite à nouveau Lacan en 1967: « D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe... » ⁴⁴. Dans cet extrait Lacan pose la temporalité du côté du passeur: « le passeur est la passe », une tautologie entre la passe et le passeur. Comment l'entendre?

Je vous propose une lecture de la formulation « le passeur est encore la passe » avec le support du transfert. Je m'explique: en quoi le passeur serait en mesure d'entendre quelqu'un qui raconte quelque chose des eaux troubles de son analyse, son hystorisation, si ce n'est parce que lui-même ne se retrouve pas dans cette oscillation d'une « désupposition » du sujet-supposé-savoir? Lacan dans le même texte parle du « sujet supposé savoir comme formation détachée du psychanalysant » ⁴⁵. Le passeur, sujet en analyse, glisse dans cette faille où le savoir manque, manque du côté du sujet, manque du côté de l'Autre. L'Autre, comme lieu de savoir, est identifié comme un lieu incomplet, manquant [S de (A) barré] pour qu'un autre savoir puisse surgir. La relation transférentielle perd quelque chose de sa brillance agalmatique. J'avance donc l'hypothèse suivante: le passeur est encore ce moment de passe, d'oscillation, où la « désupposition » du sujet supposé savoir « presse » le transfert dans le dispositif de sa cure pour un transfert sans l'appui nécessaire du psychanalyste. J'entends le verbe « presser » dans son sens étymologique du verbe latin « *pressare* » qui signifie « *serrer* », « *condenser* », « *traire* » mais aussi « *hâter* ». Et ceci au profit d'un transfert au travail, à la psychanalyse.

Le passeur reçoit un témoignage, un témoignage singulier qui ne ressemble à aucun autre. Il transmet un bout de ce témoignage, un dire au cartel de la passe pour qu'une élaboration et une communication puissent se faire dans le cadre du dispositif de l'École. « Tout doit tourner autour des écrits à paraître » ⁴⁶ disait Lacan. Le transfert à la psychanalyse ainsi qu'un savoir supposé à une École sont deux conditions nécessaires pour que ceci devienne possible.

⁴² J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, séance du 8/4/1959.

⁴³ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Autres Écrits*, Le Seuil, 2001, p.255.

⁴⁴ *Ibid.*, p.255.

⁴⁵ *Ibid.*, p.249.

⁴⁶ J. Lacan, « Note italienne », *Autres Écrits*, Le Seuil, 2001, p.311.

Dans cette expérience il a été question pour moi d'une rencontre. Une rencontre avec l'École qui m'a incitée à livrer mon témoignage dans le transfert d'un travail. Comme Elisabete Thamer le soulignait, je la cite: «...le passeur rencontre l'École. Le passeur est poussé hors du cocon de son expérience personnelle vers les questions cruciales de la psychanalyse et de la communauté analytique»⁴⁷.

Une dernière remarque pour conclure: Lacan a mis le passeur, qui comme il le précise ne doit pas être «un vieux de la vieille», comme tiers au centre du dispositif. «... le rôle des passeurs -affirmait-il en 1974 – c'est le tripode lui-même qui l'assurera jusqu'à nouvel ordre puisque le groupe n'a que ces trois pieds»⁴⁸. Si la passe devient un des dispositifs essentiels pour la transmission de la psychanalyse, ceci, me semble-t-il, se fait avec une certaine garantie et responsabilité du passeur: transmettre et témoigner quelque chose d'une expérience singulière signifie donner un souffle nouveau à la psychanalyse et la préserver des signifiants insistants qui circulent souvent dans la communauté analytique et encombrant la pensée. Et aussi pour contredire, pour une fois, la prophétie de Lacan quand il disait en 1977: «Il s'agit de savoir si oui ou non Freud est un événement historique. Freud n'est pas un événement historique, je crois qu'il a raté son coup, tout comme moi; dans très peu de temps, tout le monde s'en foutra de la psychanalyse»⁴⁹.

Andrea DELL'UOMO (Italie)

L'expérience de l'insu qui sait

J'ai choisi pour qualifier mon expérience en tant que passeur cette équivoque homophonique lancée par Lacan⁵⁰ dans son Séminaire 1976-1977 et relayée par Colette Soler lors de notre dernière rencontre d'École en 2011. L'intérêt premier que j'ai trouvé dans cette homophonie c'est qu'elle se révèle en ralentissant la vitesse de prononciation. C'est seulement en marquant l'articulation constitutive des phonèmes du mot «insuccès» qu'on va découvrir le syntagme «insu que sait». L'expérience du passeur est, en effet dès le départ, une expérience de vitesse dans laquelle l'insuccès est en jeu. On est projeté à toute vitesse dans l'expérience par la désignation qui dérange du divan, sur le quel après le temps de traversée du fantasme on a recommencé à tourner à vide un peu plus que avant. Tout en étant, comme le faisait remarquer Colette Soler⁵¹, dans une zone de turbulence, parce qu'on est en train de chercher la sortie du processus, on sait aussi pour expérience, qu'avec l'inconscient celui qui cherche ne trouve pas.

Tout au long de l'analyse, ça arrive plutôt d'être trouvé: sur le divan on est trouvé par les «eurêka» de notre propre inconscient tandis que au moment de la réception du coup de fil du passant qui a tiré au sort votre nom, ça vient du dehors, en quelque sorte je dirais que le premier effet de l'appel du passant c'est d'élargir beaucoup le champ. C'est seulement après-coup, que vous vous apercevez que, en répondant oui à l'appel, vous vous êtes engagé dans quelque chose d'énormément plus problématique et intéressant que vos soucis quotidiens avec lesquels vous remplissez encore l'oreille de votre analyste: rien de moins que la transmission d'un savoir découvert par la psychanalyse et qui par définition nous échappe. Comment donc l'attraper, sinon par l'insuccès?

⁴⁷ E. Thamer, «Quelques questions issues de l'expérience de passeur», Mensuel n°62.

⁴⁸ J. Lacan, «Note italienne», *Autres Écrits*, Le Seuil, 2001, p.311.

⁴⁹ J. Lacan, Conférence prononcée le 26 février 1977 à Bruxelles.

⁵⁰ J. Lacan, *Le Séminaire livre XXIV* «L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre», inédit.

⁵¹ C. Soler, «Le Passeur» dans *Wunsch* 12, pp. 3-5.

Au-delà de la certitude personnelle d'un sujet qui se veut sujet assuré de savoir l'impossible, dans le dispositif de la passe quelques autres aussi doivent trouver une conviction personnelle au regard de cette nouvelle assurance affirmé par le sujet. Une première question posée par l'écoute des témoignages ainsi que la lecture des travaux des cartels concerne cette assurance : est-elle autre que celle fantasmatique ? Ou bien sont-elles nouées ? Oui, mais comment ? mécomment⁵² justement, avec l'équivoque de « l'étourdit » (p.461 *Autres Écrits*) que Colette Soler nous rappelait dans son prélude à notre imminent Rendez-vous de l'Internationale des Forums. Pour commencer à travailler cette question complexe issue de mon expérience, j'ai été amené à penser naïvement le dispositif de la passe comme une mise à l'épreuve de la substitution possible. Il y a en effet substitution entre passant et passeur auprès du cartel de la passe et entre passeur et passeur pour le témoignage et nous savons bien, avec Lacan, que la substitution c'est d'abord l'opération par laquelle l'enfant « arrache les choses à leur ingénuité en les soumettant à ses métaphores »⁵³. Cette substitution advient toujours avec une marge d'insuccès, comme toute la clinique nous le montre. Cette marge, impossible à réduire, c'est la marge du refoulement primordiale de Freud, que Lacan a fini pour traduire par la topologie de la parole avec le trou du symbolique dans le nœud borroméen.

Je veux pointer, alors, la distance permise par la substitution qui rend possible de traiter des questions intimes selon la logique du signifiant plutôt que sous l'angle imaginaire du rapport au semblable, par le biais d'un dispositif fondé sur le « trouver », donc sur les tropes du langage. Ce qui m'a semblé propice pour favoriser la cause du désir plus que les passions des personnes et pour se mesurer avec l'insuccès qui va avec. Pourtant, la substitution n'est évidemment pas le fin mot du processus, parce que il faut, comme vous le savez, que les mots trouvés par le passant ils aient des effets sur les passeurs, chose dont ils témoignent parfois.

Lacan même en parlant aux étudiants nord-américains en '75⁵⁴, il a témoigné son passage à la psychanalyse par une rencontre. Pour vous faire participer de l'enthousiasme engendré par la tâche du passeur, je vous propose de la rapprocher à la rencontre passant-passeur. Dans cette rencontre célèbre il se faisait passeur auprès des psychiatres de son temps du témoignage d'une patiente sur le réel d'une structure qui ne peut pas, à travers l'amour, parer à l'inexistence du rapport sexuel entre homme et femme, comme l'a-t-il expliqué précisément⁵⁵ dans la même occasion en revenant sur sa thèse de doctorat en médecine. Ce n'est donc pas par hasard s'il l'a nommée Aimée et je fais l'hypothèse, sûrement hasardeuse que cela à affaire avec la tâche du passeur, qui est celle de saisir éventuellement une nomination sortie du trou du symbolique et qu'a eu un effet sur lui. Lacan a écouté Aimée comme un passeur et sa théorie ultérieure aura été consacrée à construire la structure de l'expérience et proposer le dispositif pour la vérifier.

Le passeur alors, après avoir été trouvé par le passant dans la boîte du tirage au sort, se trouve lui-même au centre du dispositif dans lequel il sera appelé à substituer le passant auprès du cartel ; il est donc en même temps celui qui est trouvé et qui peut trouver, parce qu'il est

⁵² « Ce « mécomment » [de « L'étourdit »] convoque la parole et sa topologie, et s'inscrit en faux contre toute tentative d'organe-dynamisme, passé ou présent, celui de Henry Ey ou celui du neuro-conductivisme » Colette Soler « Le désir attrapé par... », In *Mensuel 89*, p.64

⁵³ « (...) l'effet de la substitution signifiante, c'est précisément ce que l'enfant d'abord, *trouve*, le mot étant à prendre littéralement dans les langues romanes où trouver vient de: trope, car c'est par le jeu de la substitution signifiante que l'enfant arrache les choses à leur ingénuité en les soumettant à ses métaphores. » J. Lacan, dans « Sur la théorie du symbolisme d'Ernest Jones », *Écrits*, Seuil, p.708.

⁵⁴ J. Lacan, « Yale University, Kenzer Seminar » dans *Scilicet n°6/7*, 1975, pp. 7-31

⁵⁵ « Il est certain que je suis venu à la médecine parce que j'avais le soupçon quel es relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains. Cela m'a progressivement poussé vers ceux qui n'y ont pas réussi, puisqu'on peut certainement dire que la psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé "amour" ». *Ibid.*

censé pouvoir relever quelque chose qu'authentifie le témoignage du passant. Aujourd'hui je vais faire état du fait que le passeur est dans la condition idéale pour trouver, parce qu'il se trouve sans aucune idée préalable de chercher quelque chose. Cette considération a été le modérateur de vitesse et l'outil théorique que j'ai utilisé pour penser l'expérience. En effet se découvrir engagé, ce que pour Lacan est le seul ressort de l'expérience⁵⁶, et sans l'avoir demandé, allège beaucoup la tâche pour le passeur, en réduisant l'imaginaire à profit de la possibilité de mieux saisir la « fixation réel de jouissance »⁵⁷ qui peut limiter la substitution possible.

Le passeur en effet, comme Colette Soler le rappelait en démarquant la zone du passeur potentiel, il est dans l'attente engendré du savoir pris comme objet, faute de solution qui lui permet de se dégager de l'amour qui va avec. Cette attente « [...] débouche donc sur de l'insuccès⁵⁸ ». Le passeur le sent aigüment parce qu'il a pris la mesure des négativités de la structure langagière, mais avec cette modération de vitesse permis par la substitution, il peut l'entendre, par son « insu que sait ». Cette traduction d'entendement donne la chance de traduire auprès du cartel les témoignages des passants avec la prise en compte de la trahison (autre nom de l'insuccès) que chaque traduction inévitablement comporte. Trahison en italien c'est « tradire », qui contient le mot « dire ». Ce « dire » que le cartel pourra juger par l'authentification des traducteurs. Sera-t-il un dire nommant ? C'est la demande à laquelle le passeur apportera sa réponse, même à son insu.

Dans l'expérience on est sujet à la bascule entre deux pôles, il me semble. Ou le passeur se range du côté du sens phallique, dans le sens d'insuccès comme impuissance, ou bien du côté objectif de l'insu que sait, avec l'impossibilité d'une traduction qui maintienne tout le sens. Au fond la décision pour le passeur tient à la prise en charge de son inconscient. Les dits du passant peuvent avoir un effet qui peut contraster le refoulement en faisant mouche sur l'inconscient du passeur, qui en ce sens-là « [il] l'est encore, cette passe⁵⁹ ». Seul le passeur peut témoigner de cette contingence qui vient du dire. C'est comme ça que je me suis expliqué la fameuse phrase « (...) les passeurs s'y déshonorent à laisser la chose incertaine⁶⁰ », et cela a tout son poids dans l'expérience.

Cet « insu que sait », à mettre au compte de l'en soi de l'objet ou du réel,⁶¹ c'est l'insu de qui sait que le savoir inconscient passe avec la trouvaille et que le mot d'esprit mis en valeur par Freud est la clé de la transmission, même si le passeur n'a pas encore trouvée, pour sa propre histoire, ce qui fera bouchon pour la témoigner comme historiote de la vérité menteuse dans la passe. C'est en effet en prenant la mesure de la trouvaille ou solution jusqu'à son « succès » à écrire dans les deux façons pour le cas heureux du passant, que le passeur peut se mobiliser pour prendre position sur ce qu'il a entendu. Je dirai donc que en acceptant la subjectivation de l'insu, pour se risquer de le témoigner en se soumettant à l'épreuve de la substitution, le passant se pose bien dans le registre du choix éthique, parce qu'il prend position face au réel qui lui est propre, le réel de son inconscient, et duquel lui seul peut témoigner, parce qu'il le relève « précisément parce que le déni transférentiel du réel invraisemblable a cessé⁶² ». Fin de la logique que s'articule et que le passeur peut analyser⁶³ et

⁵⁶ « (...) Je ne dirai pas mon expérience parce que une expérience, ça ne veut rien dire qu'une chose, c'est à savoir qu'on s'y engage, et je vois pas pourquoi mon engagement serait préférable. » J. Lacan dans *Le Séminaire livre XXII*, « R.S.I. », leçon du 15-4-1975, inédit.

⁵⁷ C. Soler, « La passe réinventée ? », *Mensuel*, n°54, p.58

⁵⁸ C. Soler, « Le passeur », *op.cit.*

⁵⁹ J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'école », dans *Écrits*, Seuil, p. 255.

⁶⁰ J. Lacan, « Note aux italiens », dans *Autres écrits*, Seuil, p. 309

⁶¹ C. Soler, « Le Passeur » *op.cit.*

⁶² C. Soler, « La passe réinventée ? », *op.cit.*

commencement de la singularité que seul le passant peut dire avec sa façon de la mettre en paroles, au risque que les autres ne la relèvent pas, ce qui n'exclue pas la mise au travail des passeurs premièrement et de la communauté ensuite avec le gain de savoir et le bien fondé du processus analytique qu'on peut vérifier aujourd'hui même.

En conclusion j'ai trouvé que la traduction et l'insuccès qu'elle comporte sont un ressort fondamental pour s'approcher à la passe parce qu'ils rendent possible la prise en compte de ce qu'échappe à l'intégralité de la transmission. Par la même opération de « cristallisation matérielle⁶⁴ » qui produit le sujet en commençant à parler, le passant peut essayer de rendre compte de l'effet dans sa *praxis* de l'aperçu du Réel de *lalangue* dans les moments de passe au-delà de l'écran fantasmatique. C'est au niveau de cette fatalité⁶⁵ en jeu dès l'enfance, pour chacun de façon singulière, que la marge de « l'insu que sait » prend son poids et sa signification ultérieure que l'analyse pourra nouer autrement. C'est dans cette marge de l'insu que sait que j'ai pu moi-même, dans notre expérience d'École, me nouer encore plus étroitement avec des autres analystes qui de façon noble se sont risqué à ce dispositif précieux pour la formation de l'analyste ; qu'ils soient tous ici remercié.

Jorge Ivan ESCOBAR (Colombie)

La passe : passe-port pour le réel

Un rêve signala au sujet la fin de l'analyse et le moment de prendre congé de son analyste : « il se trouve dans la zone des toilettes d'un centre commercial, il est sorti des toilettes où il a laissé ses misères corporelles, il est dans la partie commune où il y a des miroirs et des lavabos en compagnie d'utilisateurs anonymes, il s'apprête à sortir de là, il étudie soigneusement le lieu ; au début, il ne trouve pas la porte de sortie, il s'abstient de la demander aux accompagnateurs inconnus. Il commence une inspection millimétrique des murs et perçoit ensuite beaucoup de détails, il observe une petite solution de continuité, une fissure, au niveau du crépi, signalant un bâillement entre le cadre et la porte même, difficile à trouver car la porte se trouvait camouflée. La porte et le mur avaient les mêmes céramiques avec des formes géométriques identiques. Averti du trompe-l'œil qui masquait la fissure dans le mur, il ouvre la porte et peut enfin, avec un certain plaisir, sortir du lieu ».

C'est une interprétation sur la fin de la cure indiquée par la porte ouverte et franchie. Le seuil de la fin de l'analyse a été dépassé. Conclusion sur une limite, sur un impossible de la structure, conclusion définitive permettant de trouver cette fissure d'où jaillit ce rayon de lumière, lui signalant les limites du symbolique et rendant fiable ce passage. L'Autre avait déjà

⁶³ « Le passeur est d'autant moins un "passé" qu'il n'est là que pour une analyse logique de la passe, dont on ne sait présentement ni ce qu'elle est, ni si elle est comme décidable » J. Lacan « Communiqué du jury d'agrément à tous les membres de l'École (1969) » dans *Wunsch 11, Thésaurus sur le passeur*, p. 71 cf. aussi « Si j'ai recouru cette année au premier [Cantor ndA], soit à la théorie des ensembles, c'est pour y rapporter la merveilleuse efflorescence qui, d'isoler dans la logique l'incomplet de l'inconsistant, l'indémontrable du réfutable, voire d'y adjoindre l'indécidable de ne pas arriver à s'exclure de la démontrabilité, nous met assez au pied du mur de l'impossible pour que s'évince le « ce n'est pas ça », qui est le vagissement de l'appel au réel. » J. Lacan, « L'étourdit » dans *Autres écrits*, Seuil, p. 452

⁶⁴ J. Lacan, « Yale University, Kenzer Seminar » *op.cit.*

⁶⁵ « Dans le mot fatalité – fatum – il y a déjà une sorte de préfiguration de la notion même d'inconscient. Fatum vient de fari, la même racine que dans infans, qui naturellement ne se rapport pas, comme on le suppose communément, à quelqu'un qui ne parle pas ; mais, à partir du moment où ses premiers mots ont cristallisé - cristallisation matérielle de ce qui le conditionne comme être humain-, on ne peut dire qu'il est infans », *Ibid.*

défailli, la chute du sujet supposé savoir était devenue évidente pour lui. Une série de trois rêves, présentés lors de sa dernière tranche d'analyse, signalèrent progressivement que l'analyse allait se consolider et se conclure. Lors du premier rêve, « il se trouve dans un terminal aérien, en train de réaliser les formalités d'émigration, il s'apprête à voyager à l'étranger, il se rend compte qu'il n'a pas emmené avec lui son passeport. Les auto-reproches pour cet oubli absolument impardonnable s'additionnent à l'échec du voyage ». La dimension du « ne pas avoir », « ne pas emmener avec soi » est évidente. Lors du second rêve, quelques années plus tard, le contexte est identique : « dans un aéroport, il se dispose à voyager à l'étranger, durant les formalités inévitables, il se rend compte qu'il n'a pas son document de sortie : le passeport. A cette occasion, une femme lui apporte, il s'agit d'une inconnue qui l'accompagne durant le voyage. Il se surprend lui-même de ne pas avoir apporté ce document personnel et intransférable, qu'à cause de lui, une autre personne, anonyme, lui amène ; cela lui paraît inadmissible, préoccupant et injustifiable ». On remarque la présence d'une nuance différente dans ce rêve. Le troisième et dernier rêve apparaît lors des moments de fin d'analyse : « il est sur le point de partir à l'étranger, il arrive au comptoir d'émigration, il voit que son visa joint à son passeport ne sont plus en sa possession, il se souvient les avoir laissés chez lui dans un lieu précis, il regarde l'heure, il lui reste un peu de temps, il décide d'appeler son domicile pour que son passeport lui soit amené jusqu'au terminal. Sa sœur reçoit son appel, il lui explique où le trouver, elle découvre le tiroir où il a laissé son visa, le sujet est témoin du moment où elle ouvre le tiroir et lui annonce qu'il n'y est pas, qu'il n'y a pas de passeport ». Dans ce rêve, il y a un ton réellement différent, il introduit une grande modification, allant de la récrimination de ne pas avoir le passeport sur lui à la constatation qu'il n'y est purement et simplement pas, il ne l'a pas. Cette série de trois rêves, apparus à différents moments de la cure, signalent au sujet qu'il a trouvé la clé pour ouvrir cette porte qui marque la fin de sa demande ; cela incarne la limite absolue, non modifiable, inaccessible du symbolique qui se présente pour chaque être parlant. Le signifiant passeport actualisait une absence irrémédiable et pourtant il est passeporte, ou comme à l'époque médiévale un passe muraille. Le passeport annonçait une sortie concluante du dispositif et rendait compte d'un pas décisif : la réalité fantasmatique avait été déjouée au moment où il avait trouvé la clé pour sortir de ce théâtre, celui de ses propres ombres transformées en frayeurs.

Il apportait la conclusion à une névrose qui datait de 21 ans, l'ayant obligé à une analyse, moment inoubliable où même la littérature aurait pu en dire quelque chose. Aujourd'hui, il n'a plus de doute, si Borges avait connu ce déchaînement de la névrose ou s'il avait entendu la narration du sujet, autour de cette situation pénible, dans le dispositif de la passe ; il est certain que Borges l'aurait incluse comme une des formes de cauchemar, non encore répertoriée, dans l'inventaire décrit par le poète. Dans son texte « Le cauchemar », l'inoubliable homme de lettres nous indique : « Notre veille abonde en moments pénibles : nous savons tous qu'il y a des moments où la réalité nous accable »,⁶⁶ mais dans ce passage, il se réfère seulement aux moments de tristesse et de désespoir, spectre habituel de la vie des hommes, les différenciant franchement des cauchemars parce que la première sorte de cauchemars, ceux de la vie diurne « sont dénués d'horreur propre », de l'horreur qui donne aux cauchemars nocturnes leur saveur caractéristique. De façon caractéristique, le cauchemar précède le réveil dans le rêve, « la bête maligne » fait irruption de manière abrupte sur l'écran du rêveur.

Dans son répertoire, Borges n'en décrivit aucun ressemblant à celle du sujet. Ce cauchemar apparut à l'état de veille et l'introduisit à un état d'insomnie aussi prolongé qu'angoissant, lui rappelant le célèbre recueil des contes arabes « Les mille et une nuits » ;

⁶⁶ J. L. Borges, « Le cauchemar » In : *Sept nuits, Œuvres complètes*, Paris, La pléiade, 2010.

davantage pour donner une idée de son état d'insomnie continu qu'à cause des aventures de Shéhérazade et du sultan. Une rencontre énigmatique déchaina ce cauchemar de sa main impie, un énorme mystère à déchiffrer.

L'écran, protégeant l'homme à l'état de veille, s'était déchiré. Il ne doutait plus, pourrait vous le raconter Borges, que son intuition était juste que ce soit lors d'une rencontre fugace dans un rêve ou lors d'une des nuits froides de l'éternité : dans ses cauchemars, elle se logeait dans les obscurités douloureuses de l'enfer ; lorsque l'écran protecteur est abîmé et qu'apparaissent, à travers ses fissures, les images les plus épouvantables. La panique l'envahit en le plongeant dans les abîmes de l'enfer où sa vie se défît dans un écroulement brutal.

La différence entre le dormeur et celui qui ne dort apparaît lorsque le premier se réveille, il a changé d'écran ; en effet l'être parlant vit dans un sempiternel rêve à cause du symbolique et de l'imaginaire. L'écran du fantasme bouche ce trou qui indique au sujet la présence du réel et le maintient à distance. La lecture d'une phrase fit éclater la couverture fantasmatique, une traversée sauvage et hors transfert l'avait plongé dans ce qu'il appela une grande inquiétude.

Le chemin de l'analyse commença pour le sujet dans les ombres de l'enfer, tout comme Dante dans sa comédie. Peut-être que le lieu effroyable où il se trouvait avait une nuance plus obscure, ce qui assombrissait et compliquait plus encore son déplacement, lui donnant l'impression de porter sur ses épaules un équipement volumineux, encore plus étrange qu'invisible. Le bleu foncé des abîmes de l'enfer fut remplacé par un gris intense, accentuant l'horreur ; c'est à partir de là, qu'il commença la recherche de la paix perdue, tournant de monde en monde, là où s'était brisé l'ordre du sujet. Il commença l'escalade de parole en parole, à travers des images et des souvenirs imprécis, estompés par les marques de l'oubli. Poussé par le guide, porteur du flambeau et connaissant le chemin, il montait « la montagne qui soigne les peines » à travers ce curieux escaliers fait de vocables et de barreaux de silence. S'élevant et glissant de manière incessante, sans halte, car la méprise était constante. Au début, la marche fut indécise et lente comme la marche du lâche. Celui qui le guidait lui proposa l'amour et le savoir comme promesses, allégeant ainsi le poids avec lequel il avait entrepris la marche de façon incertaine. Il se rendit bientôt compte qu'il revenait sur ses paroles par le cercle de son passé, relu au cristal plus qu'opaque du présent, se retrouvant avec les vieilles ombres de son passé qui fouissaient et grognaient dans son corps, cherchant à travers elles la vérité des fils de son histoire et de sa parole.

Il se trouva face à des déviations incertaines, face à des tâches tumultueuses, atteignant des sommets épuisants, non sans défaillir sur certaines des crêtes. Il tourna dans les abîmes en essayant des répétitions. Mais, plus encore, lors d'occasions assez nombreuses, il prit le chemin de gauche qui, comme dans l'histoire de Dante, était interdit car réapparaissait l'image terrifiante des enfers qui le mettait dans la plus absolue confusion. Lors sa déambulation fragile et mouvante, il rencontra des personnages de fables familières, des portraits fantasmatiques apparurent, se levant et prenant vie comme dans les dessins animés. Lors de nombreux virages, la « méchante » sorcière l'attaqua, entourée de sa suite immanquable de sangliers, produisant le même frémissement habituel qu'il avait, enfant, en écoutant la petite histoire. La figure extravagante de la licorne verte retrouvée ici lui rappela les tentatives échouées de la domestiquer. La peur revenait toujours ainsi que le doute inclément d'avoir pris, encore une fois, le mauvais chemin. Il défaillit lors de certaines occasions, fit des pauses, abandonna la partie par peur, de manière infructueuse, et également parce que la boussole réussit à lui faire perdre le nord. Il crut, de façon erronée, être arrivé au bout du chemin, se laissant amadouer par un faux spectre qui servit occasionnellement d'excuse à sa faiblesse et le pétrifia dans une complaisance trompeuse à propos de l'objectif. Ce cauchemar pressant à la profondeur abyssale l'invitait à continuer et à savoir quelque chose de son énigme ; cela et la

fatigue de la vie le forcèrent de nouveau à emprunter les chemins du tartare. Cette fois, la décision était inamovible, il ressentait l'obligation impérieuse de finir ce qu'il avait entrepris.

Arrivé à la moitié de la colline, il revit les amours avec qui il avait connu la valeur de la luxure et le ravissement incorruptible du péché. A partir de là, il écouta le juste reproche de ne pas avoir été à la hauteur des jeux et des risques de l'amour. S'approchant du sommet, il remarqua la figure terrifiante de son professeur d'ophtalmologie, finalement et définitivement borgne, et la présence frêle d'une figure du folklore créole, accompagnée de pleurs angoissés d'enfant, elle n'était en rien repentie de ses crimes nombreux ; il était si seul en train de sangloter sur ses erreurs. En revenant vers son guide, lors d'un des multiples tours, il le vit jouer du luth, avec maladresse, les accords les plus simples. C'est lorsque la montagne commença à trembler, au bout d'un certain temps, que l'assurance de savoir et de pouvoir s'effondra bruyamment, lui donnant alors une conviction ferme : seul et dans le plus absolu dénuement.

Déjà, la sorcière, dans son isolement, ne lui inspirait plus de colère et les sangliers n'avaient déjà plus la force destructrice d'autrefois. A la moitié du chemin, il tomba sur une femme plus âgée, peut-être sa mère, en train d'accoucher et au moment d'expulser, elle eut besoin d'un médecin pour l'assister. Il se souvint qu'il l'était, le produit le surprend : un tendre coursier à visage humain ayant la forme d'un centaure, lui et la femme lui annoncent joyeusement que l'aventure va prendre un nouveau rythme. Un nouvel arrêt arrivait, la douleur de tourner dans ces mondes, au milieu des ténèbres et des erreurs empêtrées dans la fiction mortifiante de son origine, cédait. La fin de l'aventure approchait, un nouveau courage plus propice et opportun se faisait sentir après avoir essayé une par une les clés du sens. Sans le savoir, la fin était proche. Il le sut dès qu'il croisa la porte qui, de façon insoupçonnable, s'ouvrit, ce fut alors le plus fulgurant et le plus assourdissant des silences. A la fin, il ne découvrit pas l'Olympe ni la béatitude. Par contre, il trouva le lieu où trouve son assise le bien suprême des êtres parlants, le désir où « un point de certitude et de joie » fondèrent pour lui un nouveau dire. Depuis, une nouvelle mélodie, pour tous, se fait entendre, même pour ceux qui ne connaissent pas les notes de musique. Quelque chose de ce que le sujet a vu et dont il a été prévenu est resté imprimé, il ne peut pas tout expliquer avec des mots, mais après cette impression, comme le dirait Dante : « il m'en reste encore dans le cœur la douceur que je sentais alors »⁶⁷.

Traverser cette porte a rendu possible d'assumer, non pas la fin de la fin, mais, curieusement, un nouveau commencement.

Traduction d'Isabelle Cholloux

Nadine CORDOVA-NAÏTALI (France)

Rien ne l'oblige ?

Quand Sidi Askofaré m'a demandé d'intervenir aujourd'hui, j'ai pris la mesure de ma décision et de ma responsabilité quant à l'École. Qu'est-ce qui m'oblige d'être là? Cette question fait écho à la phrase bien connue de la *Note italienne*, je la cite : « L'analyste dit de l'École, A.E., désormais s'y recrute de se soumettre à l'épreuve dite de la passe à quoi

⁶⁷ D. Alighieri, « Chant XXXIII » In : *La divine comédie. Le Paradis*. Paris, Larousse, 2001.

cependant rien ne l'oblige, puisque aussi bien, [ajoute Lacan] l'École en délègue certains qui ne s'y offrent pas, au titre d'analyste membre de l'École, les A.M.E. ».⁶⁸

Un détail a retenu mon attention, le / apostrophe de « l'oblige ». Il renvoyait pour moi jusqu'à alors à l'analysant se présentant à la passe. Or, grammaticalement il y a une incertitude, on ne voit pas très bien à quoi correspond cette lettre. Logiquement, le sujet de la phrase renvoie au s apostrophe de « s'y recrute » qui renvoie lui-même à l'analyste dit de l'École, A.E., mais l'A.E. n'est pas encore nommé. De qui parle Lacan dans ce « Rien ne l'oblige » ? de l'analysant, du passant, de l'analyste dit de l'École, ou d'autre chose ? Que pensez de cette formulation qui laisse planer un doute concernant le sujet qui se soumet à l'épreuve dite de la passe ? Vous aurez noté également que quatre termes clefs sont convoqués : l'analyste, l'épreuve, l'École et la passe, l'analyste et l'épreuve dans ce dispositif sont surnommés.

Ces deux remarques me permettent de soulever la question qui nous rassemble : qu'est-ce qui pousse un sujet à occuper la place d'analyste, et à s'engager par surcroît dans une procédure qu'offre notre École pour témoigner de cette place ?

D'ailleurs, à propos de cette procédure, il faut insister sur le nouage simple mais subtil de la passe qui prend en compte à la fois la singularité de l'expérience et les étapes du fonctionnement du dispositif d'École -ce qui est sensible lors du témoignage. Mais, je mettrais particulièrement en avant la place des passeurs (qui ne sont pas nécessairement membre de l'École) parce que le passant est au plus près de ce maillon « entre » du dispositif, je dirais qu'il y a déjà quelque chose qui se passe là. Il n'y a donc pas d'épreuve possible sans leur désignation par les A.M.E qui eux sont nommés par l'École.

*

C'est pourquoi, j'évoquerai en premier lieu l'École. C'est dans une période difficile, d'excommunication que Lacan l'a fondée. En référence aux temps antiques, il définit l'École comme, je le cite : « certains lieux de refuge, voire de bases d'opération »⁶⁹ contre le malaise dans la civilisation. De cet héritage, l'École répondrait au malaise de la psychanalyse. Elle représente « l'organisme »,⁷⁰ je précise vivant, qui restaure ce que Freud a inventé.

Lacan n'utilise pas un terme évanescent pour parler de la psychanalyse puisque qu'il évoque le soc qui est un instrument tranchant servant à travailler la terre, à ouvrir les sillons du champ. J'entends donc que cette fondation est une tentative pour rester éveiller, parce que jamais rien ne met les psychanalystes à l'abri du retour du refoulé voire de ce qui repaît dans le réel⁷¹ car l'inconscient ne fait pas semblant. L'École offre donc un lieu de travail pour : « les psychanalystes ou non qui s'intéressent à la psychanalyse en acte »⁷² conclut Lacan à la fin de l'Acte de fondation, c'est-à-dire pour la tâche par quoi « le psychanalyste se commet à en répondre »,⁷³ affirmera-t-il plus tard, et j'ajoute à en répondre en intension comme en extension.

Sans accomplir un travail régulier à partir des questions soulevées par les analyses, les textes, le champ peut se tarir et ne plus produire, soit de ne plus produire de psychanalystes. Il s'agit donc que l'École ne stagne pas, ne s'enferme pas ; c'est un effort de penser la psychanalyse, mais surtout d'élaborer quelque chose à partir de ce qui échappe. Il s'agit par

⁶⁸ J. Lacan, « Note italienne » (1973), dans *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2007, p. 307.

⁶⁹ J. Lacan, « Acte de fondation », (1964) dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 238.

⁷⁰ J. Lacan, *Ibid.*, p. 229.

⁷¹ Faire interdiction de ce qui s'impose de notre être, c'est nous offrir à un retour de destinée qui est malédiction, J. Lacan « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » dans *Autres écrits, op. cit.*, p.252.

⁷² J. Lacan, « Acte de fondation » (1964) dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 240.

⁷³ J. Lacan « La psychanalyse. Raison d'un échec », dans *Autres écrits, op. cit.*, p.346.

conséquent de prendre soin de l'École sachant combien elle a été et reste fragile puisque c'est la psychanalyse qui est en jeu. En prendre soin, c'est avoir l'idée de l'impact du réel, et d'accepter enfin de compte qu'il n'y a pas d'amitié possible en terme de symptôme, je parle de celui qui reste, de celui qui nous est propre. En ce sens, il y a bien quelque chose en nous d'excommunié qui ne fera jamais lien.

Néanmoins, l'École de Lacan dès sa fondation est la nôtre et le titre choisi pour la IV^{ème} journée internationale d'École *Notre expérience d'École* est bienvenu car ce *notre* épingle que l'École ça s'incarne. Même si ce *notre* pluriel convoque des *je* singuliers inconciliables, inaudibles parfois, notre « tâche » articulée au « discours psychanalytique, [qui lui] peut fonder un lien social », ⁷⁴ est à faire et à refaire. Ainsi, par les voies du transfert de travail, la responsabilité et l'engagement de chaque « un », l'École malgré « ses écueils » ⁷⁵ peut rester « expérience inaugurale » à partir de ce pourquoi nous sommes là, la cause de notre désir.

Quelque mois avant de fonder l'École, Lacan soutient en effet que c'est le désir du psychanalyste qui est au cœur de la formation, et le « vouloir être psychanalyste » n'est alors qu'une étape dans la cure. Ce qu'il actualise dans l'« Acte de fondation », quand il précise que le seul principe d'une « psychanalyse est constituée comme didactique par le vouloir du sujet » ⁷⁶ tout en avançant que « l'analyse contestera ce vouloir, à mesure même de l'approche du désir qu'il recèle ». ⁷⁷ On entend ici le préalable du dispositif de la passe : quelque chose dans ce *vouloir* contient un moteur paradoxal quant au choix d'un sujet. La passe viendra donc dans un second temps de la création de l'École, comme trouvaille de Lacan pour essayer de saisir ce qu'est ce désir à partir de l'expérience d'une psychanalyse.

En inventant la passe, Lacan consolide le fonctionnement de l'École en apportant une garantie originale, il crée de fait un nouveau domaine de définition du terme de « passe », déjà large, en ajoutant celui de « la psychanalyse ». Probablement que l'étymologie du mot *passé* s'y prête : *Passum* ayant donné le pas et le pas de la négation. D'ailleurs n'est-ce pas ce mot qu'il utilise dès les premières lignes de « La proposition » lorsqu'il écrit qu'il va produire « ce pas constructif ». ⁷⁸

Pourtant au fil de l'expérience, Lacan semble déçu de ne pas avoir de témoignages sur comment se produit le désir du psychanalyste jusqu'à dire que la passe est un échec complet. ⁷⁹ Malgré sa déception, il maintiendra la procédure jusqu'à la fin de sa vie. Et nous, nous continuons, malgré les crises, les difficultés autour de cette passe, à faire fonctionner ce dispositif en faisant le pari de son impact sur la psychanalyse à partir des expériences vives, parce qu'à chaque fois il y a quelque chose qui peut nous enseigner sur l'inconscient et ses effets.

Nous pouvons tout de même nous interroger sur les accros qui peuvent entourer la passe qui est, par définition, je dirais un sujet brulant. Parce qu'elle est d'abord liée, je crois, à la personne-même de Jacques Lacan et ce qu'il en attendait. Elle a par conséquent quelque chose d'agalmatique qui se noue au désir de l'analyste que nous interrogeons. La passe peut donc au cours de la cure être idéalisée, et peut jusqu'à la fin demeurer une figure du signifiant maître de l'École, voire un symptôme. Enfin, en dehors des définitions qui concernent le passage, la connotation sexuelle de ce terme n'est pas à exclure car c'est bien la question de la jouissance qui est en jeu, à ce moment de la cure et dans laquelle l'être parlant se prend le pied.

⁷⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Ibid.*, p. 474.

⁷⁵ J. Lacan, « Acte de fondation », (1964) dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 236.

⁷⁶ J. Lacan, « Acte de fondation », (1964) dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 234.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 234.

⁷⁸ J. Lacan « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 243.

⁷⁹ J. Lacan, « Intervention au congrès de Deauville » 8 janvier 1978, *Lettres de l'École*, n° 23.

De côté de la procédure elle-même, j'ajouterai que le fonctionnement conduit à une réponse, l'analysant sait qu'il peut essayer un non. Ce qui peut être vécu narcissiquement comme un échec, une blessure, une injustice au regard de l'intime dévoilé, et inhiber la demande de passe voire la précipiter. Se présenter à la passe, c'est prendre le risque d'adresser à d'autres, malgré cela, ce quelque chose d'où se déduit, se puise ce désir curieux, impérieux du psychanalyste, même s'il ne passe pas. Cela suppose à la fois d'accepter les étapes, la contingence de la rencontre avec les passeurs et le dispositif avec ses limites mais aussi d'avoir confiance ; c'est peut être une audace voire de la naïveté de se présenter à la passe. Quoiqu'il en soit, il s'agit pour le sujet d'un changement dans son rapport à l'Autre, et donc à l'engagement.

Enfin, avec « la passe est un échec », ne rejoint-t-on pas la butée troublante d'une psychanalyse qui met en échec un savoir tout, et qui arrête la course effrénée vers la vérité ? Car à la fin de la partie, il y a un moment où on ne peut plus bouger les pièces, on se retrouve « échec et mat » devant ce qui surgit ! Maté tout simplement par l'impossible, l'impasse structurale. Se présenter à la passe, c'est se risquer de dire quelque chose de ce moment imprévisible qui suspend le sens, et qui boucle la rencontre avec le fantasme. C'est irréversible. Après tout, ce qui fait butée n'est-ce pas la réussite de la cure puisque dans l'après coup le sujet ne souhaite plus lever l'option sur ce qui le faisait courir, la quête est terminée. Mais il n'est pas facile d'en dire quelque chose, le passant ne peut pas calculer comment son témoignage va s'articuler même s'il sait comment ça s'est joué pour lui, entre le penser et le dire, il y a un pas.

J'ai donc voulu le faire, en connaissance de cause, et à l'École des Forums du champ lacanien, puisque c'est elle que j'ai choisie pour me présenter à la passe. Il y a quelque chose ici qui se nouent à ce qui ne m'est pas étranger. En faisant ce choix, qui s'est imposé comme une évidence, j'étais prête à accepter de participer à ma mesure aux progrès de l'École, si j'étais nommée ou pas puisque le *vouloir* a pris une autre tournure qui passe à l'obligé.

*

C'est pourquoi, nous pouvons maintenant nous tourner vers cette épreuve dite de la passe. L'épreuve qui n'est pas dite de la passe ne commence-t-elle pas déjà dès le début de la cure ? En effet, n'est-il pas fou de s'engager dans une analyse, et surtout de la supporter jusqu'à la fin. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de décider, voire d'a-charner dans cette insistance qui « oblige » le sujet malgré lui à continuer jusqu'à éprouver la butée. Cet entêtement ne recèle-t-il pas une question vitale pour le sujet ? Entre l'entrée en analyse et la rencontre avec l'horreur insiste au fil des dits, au fil de la jouïs-sens qui se déplacent, une jouissance qui elle, colle à la peau. Car on ne sait pas, on ne veut pas, on ne peut pas savoir jusqu'à la fin ce qui nous mène, et ce qui va se passer ; c'est impossible.

Dans un premier temps le sujet est assommé quand il identifie ce qui est pour lui la scène du fantasme, et qu'il rencontre son point d'horreur concernant l'objet qu'il est pour l'Autre. L'analysant commence à vaciller lorsqu'il découvre enfin pourquoi il voulait « être psychanalyste », et ce jusque dans le côté matériel du dispositif de la cure. Ce qui est terrible (je dirai que c'est là le moment le plus obscène de son analyse), c'est de repérer sa propre jouissance attribuée jusqu'alors à l'Autre, fixée dans une scène de « fiction-réalité » qui rendait le sujet captif. Seulement, celui-ci est encore prit par le sens : cette horreur à soi-même ignorée ne fait que couvrir quelque chose de pire encore qui surgit en un second temps.

« L'eps d'un laps », le sujet s'entend dire un mot improbable qui sort de sa bouche, et qui a un effet tranchant. La surprise est telle que le sujet veut se retourner, comme si « ça » venait de derrière : ça sort de l'histoire, de la chaîne signifiante, ça cloue le bec, ça laisse quoi/coi. Horreur, parce que c'est insensé ce qui vient de sortir, horreur d'un dire dont la

motérialité jaillit comme une pierre, qu'on ne voudrait jamais avoir prononcé. Cette coupure finale fera que quelque chose ne sera plus comme avant. C'est de dire que ça y est. Il faut bien sûr l'après coup pour en mesurer les effets. Mais là, il n'y a plus de doute, il s'est passé quelque chose. Ce mot qui passe, serait-ce un bouchon qui sort là, preuve d'un manque de manque, un signifiant non barré qui ne sait pas où loger ? Je dirais que ce signifiant rejoint la question du déchet mais pas du côté de l'objet pulsionnel, mais du côté du rebut. N'est-il que le produit de l'analyse et de sa direction ?

Il me semble que le désir du psychanalyste se loge dans cet intervalle qui va de la honte à l'insupportable : la preuve est « entre ». Lorsque le sens dénoue le montage fantasmatique articulé à un point de la réalité et qui condensait des signifiants-clefs, s'ouvre fugacement une fenêtre sur le réel. Ce qui a des effets inédits. Le désir de l'analyste nicherait dans « l'obligé » de ce désir impur noué à la jouissance, noué au symptôme. Il y a bien là une différence entre se sentir obligé de façon surmoïque, où la question de l'Autre est en jeu, et découvrir ce qui est/hait l'obligé en soi, lié à l'étrangeté d'un signifiant étranger qui s'est jeté. Le sujet saisit pourquoi il a fait une analyse.

*

Pour conclure, quand la décision de se présenter à la passe est prise, qu'on en fait la demande, il ne reste qu'à essayer de témoigner hors cure, pour l'École de comment ça s'est « échoué ».

Le témoignage de passe, c'est une traversée intense et rapide, qui dépasse l'histoire, qui rend compte de la structure, de ce qui fait passe. Le passant essaie de témoigner du passage du psychanalysant qui voulait être psychanalyste pour la raison honteuse de sa jouissance à cette rencontre énigmatique qui libère un espace, qui fait que quelque chose de cette jouissance déconsiste. Pourrait-on dire que l'analyse a permis à la jouissance de condescendre au désir, au désir du psychanalyste ? Le sujet aurait-il trouvé une solution pour rendre plus digne sa jouissance, et suppléer au rapport sexuel qu'il n'y a pas ?

Pendant le témoignage, on s'entend déplier les moments clefs, les temps logiques d'une analyse qu'on n'aurait pas soupçonnée dire comme ça. On livre au fond sa mythologie mais aussi ce qui insiste, affecte et laisse des traces. Quelque chose donc se dépose au plus près de son expérience, via les passeurs, à l'École. Et puis, c'est fini, il y a un vide, ça déconsiste encore. Le sujet pense à cette étrange garantie pas-toute qu'il a demandé concernant ce point vif du passage qui est un « pas » grand-chose. Je vous remercie.

TROISIEME SEQUENCE

L'analyste ne s'autorise
que de lui-même

Vera POLLO (Brésil)

S'autoriser sans se ritualiser

Lorsqu'on m'a invitée pour participer à cette plénière sur « L'analyste ne s'autorise que de lui-même... », à l'occasion de la IVème Journée internationale de l'École, en juillet dernier,

cela m'a remplie de joie, et le titre qui m'est venu immédiatement à l'esprit est : « S'autoriser n'est pas se ritualiser », avec le désir de répondre à la question : « Pourquoi le rite du désir n'est pas le désir ? » Or, je n'ai pas eu tout de suite à l'esprit les textes de Lacan sur lesquels je me suis ultérieurement appuyé pour proposer ces deux phrases. Pour cette raison, je me suis mise à relire quelques textes, commençant par la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » et par la « Note italienne », de 1973.

J'ai retrouvé rapidement la phrase de Lacan dont je m'étais inspirée et qui énonce ceci : « S'autoriser n'est pas auto-ri(tuali)ser. »⁸⁰ J'ai trouvé au moins trois phrases de Lacan qui, d'une certaine façon, paraphrasent ou développent cet aphorisme : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même ».⁸¹ Outre la phrase de sa « Note italienne » citée plus haut, Lacan fait à nouveau référence à l'autorisation de l'analyste dans la leçon du 9 avril 1974 du séminaire « Les non-dupes errent » et dans la « Préface à l'édition anglaise du 'Séminaire XI' », de 1976. Quatre phrases, quatre moments qui s'étendent de 1967 à 1976 et que nous reprendrons de façon résumée. En 1967, il s'agit d'établir un « principe », disons, une direction ou un fil conducteur, mais aussi une base ou un pilier qui permette de reconnaître si une communauté analytique donnée peut véritablement être dite « d'orientation lacanienne », ou si elle est seulement une société de plus parmi les nombreuses déjà existantes. En 1973, Lacan fait une distinction entre autorisation et rite, ce que nous reprendrons plus loin. En 1974, il établit une analogie entre l'autorisation de l'analyste et l'inscription d'un sujet dans le partage des sexes car dans les deux cas, il s'agit d'un acte qui, malgré le fait qu'il soit sans l'Autre, n'est pas sans les autres. En 1976, il s'agit de différencier entre autorisation et nomination au sens « d'être nommé à », car Lacan soulève l'importance de l'*hystoire* à partir de laquelle un analyste s'autorise.

Avant de poursuivre, j'aimerais faire une petite observation sur la traduction du texte de Lacan en langue brésilienne. Pour la phrase de Lacan – *le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même* – nous trouvons deux traductions possibles. Il ne s'agit pas d'une phrase quelconque, certes aucune phrase ne l'est, mais ce que je veux dire c'est que dans ce cas, il s'agit d'un principe de son École, de la relation de l'analyste avec le sujet supposé savoir et de sa relation avec les congénères. Pour traduire cette phrase, nous sommes contraints de choisir entre deux possibilités : soit « le psychanalyste s'autorise seulement de lui-même » soit « le psychanalyste s'autorise seulement par lui-même ». À mon avis, la première traduction met en avant le risque, l'absence radicale de l'Autre de la garantie ; la deuxième, l'acte de l'analyste, c'est-à-dire la coupure temporelle qui instaure un avant et un après. Elles ne s'excluent pas. Je pense que dans ces deux traductions, le « s'autoriser » occupe la place de l'énonciation dans le graphe du désir, c'est-à-dire à l'étage supérieur, qui déshabille la castration de jouissance. Une énonciation est, au moins au départ, vide d'énoncés.

Dire que l'analyste provient du « pas-tout », outre le fait de signifier que ce n'est pas toute analyse qui produit un analyste, suggère une proximité de l'analyste avec le côté femme du tableau de la sexualité. Dans ce cas, on traduirait les deux propositions de la partie supérieure du tableau par ceci : « Il n'y a pas un analyste qui dise non à la castration » et « Pas-tout analyste est soumis à la fonction phallique » ou, poussant plus loin les termes, « De pas-tout analysant adviendra un analyste en fonction ».

Si l'on demande à chaque analyste de nous décrire le parcours qui l'a amené jusqu'à l'École de Lacan (au moins au Brésil et pour des psychanalystes qui, disons, ne sont plus très jeunes), il est rare d'entendre la description d'un parcours linéaire, c'est-à-dire celui qui commencerait avec une demande d'analyse à un analyste d'orientation lacanienne et qui terminerait avec la production d'un plus-un, dans le sens d'un nouvel analyste d'orientation

⁸⁰ J. Lacan, « Note italienne » In : *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 308.

⁸¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *op. cit.*, p. 243.

lacanienne. Chaque analyse, comme chaque femme, est comptée une à une. Récemment, j'ai lu le texte d'une collègue qui souscrivait à une phrase de Dominique Fingermann disant à peu près ceci : « Notre premier contact avec Lacan, on ne l'oublie jamais ». Je me suis souvenue alors de mon premier contact avec un texte de Lacan : d'un côté, la sensation d'être devant une énigme à déchiffrer ; de l'autre, la sensation presque opposée d'une certaine « trouvaille », une phrase ou autre paraissait éclaircir en un éclair des vécus cliniques qui étaient les miens, aussi bien dans la position d'analysante que dans la position d'analyste.

Je viens maintenant à la question d'une articulation possible entre le désir et le rite. En analysant « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 »⁸², Lacan a observé l'existence d'une tendance de la technique elle-même à se transformer en rituel. Il est clair et précis : si l'on confond l'imaginaire et le réel, la technique se transforme en rituel. « Curieusement, écrit-il, les formes du rituel technique se valorisent à mesure de la dégradation des objectifs. »⁸³ Il vaut la peine de rappeler le commentaire minimal qu'a fait Lacan sur l'exposé de Ruth Lebovici : « C'est pathétique ! » Sans fioritures, Ruth Lebovici a écrit ceci : « Après tant d'années d'analyse, mon patient ne pouvait toujours pas me sentir ; un jour enfin mon insistance non moins patiente en vint à bout : il perçut mon odeur. La guérison était là. »⁸⁴

Dans la leçon du 20 mai 1959 du *Séminaire VI*, « Le désir et son interprétation », Lacan commente les rites d'initiation incluant des mutilations et des stigmates parce qu'ils sont destinés à opérer un profond changement de nature chez le sujet et, dans ce sens, ils jouent le rôle de l'objet *a*. Il nous rappelle que, dans les sociétés primitives, les rites interviennent pour changer le sens de ce qui, jusqu'alors, était un « désir naturel », et leurs interventions visent justement « à donner à ces désirs une fonction où puisse s'identifier, se désigner comme tel, l'être du sujet », pour que celui-ci puisse venir à être dit « homme » ou « femme » de plein exercice. D'où la conclusion que la mutilation sert ici à « orienter le désir », qu'elle est l'index d'une réalisation d'être dans le sujet.⁸⁵ Il n'est nullement possible de rapprocher la fonction du rite de la fonction de l'analyste, si nous considérons qu'il s'agit de faire émerger le désir d'un sujet comme désir de l'Autre ; dans le premier cas, pour inscrire le sujet dans une communauté, dans le second, pour démarrer un processus analytique. Rappelons-nous de la réponse donnée par Lacan le 6 décembre 1967 : le désir du psychanalyste doit répondre à la nécessité de « devoir faire le désir du sujet comme le désir de l'Autre. »⁸⁶

Cependant, une autre observation de Lacan (1960) sur la question du rite souligne que « la psychanalyse qui se soutient de son allégeance freudienne, ne saurait en aucun cas se donner pour un rite de passage à une expérience archétypique ou d'aucune façon ineffable ». ⁸⁷ Comme l'a éclairé Van Gennep, chaque rite a une finalité spécifique prédéterminée, on sait d'avance où on veut arriver et ce qu'on obtiendra⁸⁸. Voilà pourquoi Freud, créateur « du seul mythe de notre époque », ne se montrera jamais favorable à la ritualisation de la technique. Un rite va à contresens d'un processus analytique, qui est toujours largement ouvert à la surprise – qui est la marque même de l'inconscient. Les rites ont la même séquence cérémonielle, constituent un système, et pour cette raison ils instaurent une hiérarchie, non un *gradus*. Enfin, si le rite est la forme privilégiée d'entrée dans une société secrète ou religieuse, c'est parce que

⁸² J. Lacan, « Situation de la psychanalyse et formation du psychanalyste en 1956 », in *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 459-491.

⁸³ *Ibid.*, p. 464.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 465.

⁸⁵ J. Lacan, *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Éditions de La Martinière et Le Champ Freudien Éditeur, Paris, 2013, p.456.

⁸⁶ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », in *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 266.

⁸⁷ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Ecrits*, *op. cit.*, p. 796.

⁸⁸ Arnold Van Gennep, *Les Rites de passage*, 1906.

le rituel est antérieur à la croyance qui l'explique. Les obsessionnels le savent bien, ils sont toujours favorables au rituel et à la hiérarchie. S'il y a un symptôme qui alimente la hiérarchie, c'est notamment le symptôme obsessionnel, parce que la hiérarchie « ne se soutient qu'à engendrer du sens » (Monsieur A, 18 mars 1980).

En revanche, le discours de Lacan à l'EFPP⁸⁹ et sa « Proposition du 9 octobre 1967 » avait pour objectif de conjurer un possible maintien en secret de son enseignement, pour empêcher que quelques-uns commencent à revendiquer le droit de priorité sur son enseignement. Si l'invention du dispositif de la passe a été simultanée au principe du « s'autoriser de soi-même », cela est dû au fait que l'acte de s'autoriser requiert le dispositif de la passe dans lequel cette autorisation peut venir à être éclaircie.

Ainsi, à la différence du s'autoriser selon les normes d'une société, ce qui fait consister l'Autre du « patron »⁹⁰ – l'Autre de la « juste mesure » aristotélicienne – l'autorisation dans une Ecole ne se laisse pas mesurer par ce qui précède, ce qui la rapprocherait du rite, mais par ses conséquences.

Encore dans la « Note italienne », Lacan observe que, en énonçant que « l'analyste s'autorise », il suppose l'ex-sistence de l'analyste, il suppose un certain fonctionnement, c'est-à-dire qu'il suppose qu'il y ait de l'analyste en fonction. Le dispositif de la passe remplirait cette place laissée vide par l'Autre de la garantie et de la confirmation. On pourrait peut-être rappeler ici la distinction établie par Foucault (1992), dans sa conférence « Qu'est-ce qu'un auteur ? », entre l'auteur en tant qu'être vivant et incarné, et l'écrivain, en tant que fonction qui caractérise « un mode d'existence, de circulation et de fonctionnement... ». Ainsi comme un auteur n'exerce pas nécessairement la fonction d'écrivain, de la même façon un sujet analysé n'exerce pas nécessairement la fonction d'analyste. Il me semble que cela répond à la question soulevée par Stéphanie Gilet-Le Bon sur la « perpétuité du désir de l'analyste »⁹¹. Si l'être parlant ne fonctionne pas toujours à partir du désir de l'analyste, il pourra cependant toujours revenir à la fonction, parce que la cause – le désir en tant que cause – est indestructible.

Dans l'année suivant la « Note italienne », dans la leçon du 9 avril 1974 du Séminaire « Les non-dupes errent », Lacan affirme qu'il surprendra ses élèves en leur proposant que « l'être sexué ne s'autorise que de lui-même », pour ensuite ajouter : « et de quelques autres ». Alors, si le psychanalyste, comme l'être sexué, s'autorise de « quelques autres », cela signifie que, de la même façon que ce n'est pas à partir de l'acte sexuel, ni même de l'orgasme, qu'un être parlant peut se dire homme ou femme, ce n'est pas à partir de l'acte de s'autoriser qu'un analyste peut être dit ou non « analyste de l'Ecole ». Comme l'a souligné Colette Soler (2009), il y a un choix, parce que ce « lui-même » n'est pas sujet, au moins ce n'est pas le sujet supposé – sous posé – « aux énoncés de la plainte et au pâtre dont il témoigne. »⁹²

Il est encore nécessaire de préciser le lien (ou le nœud) entre ce qui s'invente de savoir dans une analyse et ce qui s'écrit. On reprend la question que Lacan se posait en 1974 : « Quel est le rapport entre un savoir inventé et celui qui s'écrit ? » Il nous laisse entendre que même si la psychanalyse n'est pas une science du réel – dans ce cas elle ferait de la vérité une valeur vide – un savoir inventé dans une analyse, ainsi comme un écrit, peut faire bord du réel.

Je ne veux pas dire que la passe doit être faite par écrit, loin de là, mais que la passe peut être la chance de « préciser » ce qui est resté d'une analyse sous la forme « d'un petit gain de savoir ». L'adjectif « précis » vient du latin *praecisu*, qui signifie « coupé par l'extrémité », et

⁸⁹ J. Lacan, « Discours à l'École freudienne de Paris », in *Autres écrits*, op. cit., p. 266.

⁹⁰ (N. T.) En portugais – *padrão/patrão*, c'est-à-dire du « modèle » et du patron, du chef.

⁹¹ S. Gilet-Le Bon, « L'affaire du 9 octobre », in *Wunsch* n° 13, Troisième Rencontre internationale de l'Ecole, décembre 2012, p. 22.

⁹² C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 140.

son sens s'étend de ce qui est « nécessaire ou urgent » au « exact, clair, catégorique et décisif ». Dans le parcours toujours long d'une analyse, quelque chose du réel pourra se laisser écrire de façon contingente. Préciser le lien entre le savoir inconscient et ce qui a cessé de ne pas s'écrire ne serait-ce donc pas « s'historiser de soi-même » ?

Nous pourrions peut-être rapprocher les témoignages de passe de quelques textes écrits par ceux qui, malgré le fait que pour différentes raisons ne se sont pas présentés au dispositif, ont mené leurs analyses suffisamment loin pour permettre que d'autres se présentent à la passe dans l'École. Dans ce cas, le témoignage et l'écriture seraient-ils deux formes différentes de « s'historiser de soi-même » ?

Il me semble qu'on soutient encore l'idée de Lacan selon laquelle « le succès de l'École se mesurera à la sortie des travaux qui soient recevables à leur place »⁹³, parce que ce sont des « morceaux d'écriture » – Lacan l'a appris de Joyce – qui touchent le réel, dont le savoir ne se soutient qu'en lettres et parce que, même s'il ne touche pas le vrai, l'écrit est « le savoir supposé sujet »⁹⁴.

Traduction d'Elisabete Thamer

Jacques ADAM (France)

Le pas-tout de l'analyste

En me demandant d'intervenir à cette journée internationale d'École, Sidi Askofaré m'a rappelé que c'était le cinquantième anniversaire de la création de son École de psychanalyse par Lacan. Cette dimension historique m'a incité à y contribuer, d'abord parce que je pense qu'il manque d'informations sur l'histoire de la psychanalyse lacanienne dans l'Epfl, en direction des plus jeunes venus. Et d'y contribuer aussi avec ce titre du « Pas-tout de l'analyste », issu de *La lettre aux Italiens* où Lacan, sept ans après la proposition sur la passe, propose aussi ceci, que le recrutement des analystes dans une École de psychanalyse se fasse exclusivement selon, je cite, le « principe de la passe », au nom de ce qu'il appelle sa « thèse » qui est que « l'analyste ne s'autorise que de lui-même ». C'est donc le rapport de cette formule à la question de la formation des analystes dans une École de psychanalyse que je vais aborder.

Il ne s'agit pas en commentant ce texte de discuter aujourd'hui de l'idée d'une École de psychanalyse exclusivement fondée sur le fonctionnement de la passe, ni de l'entrée dans l'École par la passe, mais seulement de peser l'importance des formules avec lesquelles Lacan insiste avec constance pour proposer ce que j'appellerai une identité de l'analyste conforme à l'inconscient. L'important est surtout de mesurer quelle est la portée et la limite de cette thèse que l'analyste ne s'autorise que de lui-même puisqu'il est précisé aussitôt qu'elle « n'implique pas pour autant que n'importe qui soit analyste ». Qu'est-ce donc qu'une École de psychanalyse qui s'appuie sur une thèse aussi libérale tout en voulant pratiquer une sélection apparemment drastique ?

Il faut croire que Lacan y tenait, à cette thèse et au principe de son pouvoir, qui est la passe, puisqu'il reprend la formule en l'ajustant en 74 sous le mode de « s'autoriser de soi-même...et de quelques autres », puis avec l'expression « L'analyste ne s'historise que de lui-même », dans la Préface à l'édition anglaise du séminaire XI de 1976.

⁹³ J. Lacan, « Acte de fondation » In : *Autres écrits, op. cit.*, p. 236.

⁹⁴ J. Lacan, *Les non-dupes errent* (leçon du 9 avril 1974), inédit.

On imagine facilement combien cette phrase « L'analyste ne s'autorise que de lui-même » a pu être mal interprétée entre pousse au charlatanisme et obsolescence des écoles de psychanalyse dont on prétendrait pouvoir se passer au nom du Un par Un de la formation des analystes. Il est vrai que les analystes se forment un par un, mais je ne crois pas du tout que les Écoles de psychanalyse soient des institutions obsolètes. Personnellement, j'ai toujours trouvé cette formule très belle, frappante par son côté à la fois Table de la loi et provocateur, et proche d'une autre formule relevant de la même éthique : « Le psychanalyste ne veut pas croire à l'inconscient pour se recruter. Où irait-il s'il s'apercevait qu'il y croit à se recruter de semblants d'y croire. L'inconscient lui ne fait pas semblant. Et le désir de l'Autre n'est pas un vouloir à la manque ».

Oui, c'est là ce que Lacan clame en 1970 après que des analystes l'aient quitté pour cause de désaccord sur la passe. La morale de cette histoire qui veut que la formation de l'analyste soit à comprendre comme une formation de l'inconscient implique donc déjà que s'autoriser de soi-même rend impossible de pouvoir faire semblant d'être analyste, malgré le semblant d'objet dont on occupe la place pour se faire l'agent d'un discours qui lui ne serait pas du semblant. La thèse de ne s'autoriser que de soi-même peut donc même être comprise comme la condition de la mise en application du Discours analytique.

Le Discours analytique c'est d'abord celui de l'expérience même de la psychanalyse. Et s'autoriser de soi-même pourrait vouloir dire qu'il suffit de faire une analyse et de s'en autoriser pour fonctionner comme analyste. Ce sont des cas qui arrivent. Avec l'inconvénient de voir des personnes vouloir adhérer à une École avant tout pour l'avantage d'y trouver un abri et une reconnaissance quasi administrative.

Heureusement Lacan y a paré, encore faut-il comprendre comment. « Pas-tout être à parler, dit-il, ne saurait s'autoriser à faire un analyste ». Voilà bien une condition exclusive qui pourrait faire penser à une forme de ségrégation, mais dont Lacan lui-même en déduit explicitement ceci que si l'analyse est nécessaire à faire un analyste elle n'est pour autant pas suffisante.

Quoi d'autre alors serait suffisant, peut-on penser, si ce n'est une École pour garantir la fonction analytique ?

C'est là que la formule de ne s'autoriser que de soi-même mérite une attention particulière, et relative à ce que demande à être une institution analytique pour ne pas faire équivaloir la formule à une auto-autorisation.

Il y a d'abord le problème de la sélection. C'est un terme que Lacan n'hésite pas à employer, dès l'origine quand il parle de l'enseignement de la psychanalyse avant de s'intéresser à la formation des analystes et de proposer la passe, qui est le mode d'enquête et le mode de recrutement des analystes dont la sélection est authentifiée par un titre, celui d'A.E. On pourrait s'étonner de ces termes d'enquêtes, de recrutement et de sélection, aux relents militaristes, c'est pourtant bien ceux-là que Lacan emploie toujours pour défendre ou commenter sa proposition sur la passe. Ainsi, en 1973 encore, au Congrès de Montpellier de l'EFP, déclare-t-il : « Ce mode d'enquête qu'est la passe permet à quelqu'un qui pense pouvoir être analyste, à quelqu'un qui s'y autorise de lui-même ou qui est près de le faire, de communiquer ce qui l'a fait se décider, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile, il me semble, d'être le support ». Je dois dire que je n'ai jamais entendu dans les Cartels de la passe, de témoignages de passeurs qui aient recueilli ce genre de propos de la part des passants, à savoir, qu'ils aient été spécialement sensibles ou attentifs au s'autoriser de soi-même du passant.

Le résultat de la passe est donc une sélection et la question de la sélection se résume à cette formule de « la sélection du corps des AE » tel que Lacan en parle dans son « Adresse à

l'École », et dont il ne faut pas s'offusquer par son côté communautariste ou élitiste, puisque le titre ne relève pas d'une performance, ni d'un agrégat de personnes.

Il s'agit, on le sait, d'une nomination qui loin d'être une auto-nomination grâce au dispositif en chicane de la passe, authentifie et vérifie qu'une analyse a pu introduire quelqu'un à son propre acte. C'est du désir de l'analyste qu'il s'agit dans la nomination, moment parlant de la passe. Et à cet égard, je ne saurais soutenir comme Colette Soler le fait dans un texte récent, que (je la cite) « ce qui compte dans le dispositif de la passe, ce sont moins les nominations, toujours aléatoires, que le travail d'École que le dispositif produit ». Certes le dispositif de la passe produit un travail d'École non négligeable, un travail véritable en tout cas à plusieurs points de vue. Mais dire que les nominations puissent être aléatoires (synonyme : lié au hasard, arbitraire, aventureux) risque de faire sous-estimer l'acte de nomination lui-même et risque aussi de désagalmatiser la passe elle-même dans l'École, avec l'inconvénient de produire un pousse-à-la passe tout-venant, pour quiconque voudrait se servir du dispositif de la passe, ce qui n'est pas rare, pour savoir s'il a bien fini son analyse.

Lacan insiste tellement sur ce mode de recrutement d'un Analyste de l'École (A.E.) par la passe qu'il désigne même celle-ci, en 1976, de « mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse » qui fait qu'« un analyste ne s'historise que de lui-même : fait patent. Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie ». Le jeu de mot clinico-historique permet quand même de se dire que la nomination et le titre d'AE ont une dimension quasi politique où résonne ce que Lacan mettait au fronton de son École nouvellement créée en 1964, à savoir qu'elle soit selon le sens qu'il donne au concept d'École, « une base d'opération contre déjà ce qui pouvait s'appeler malaise dans la civilisation ». Il ne s'agissait bien sûr pas encore d'A.E. en 64, c'était avant la proposition de la passe, mais l'accent de responsabilité de celui qui s'engage dans la voie psychanalytique est conservé et renforcé douze ans après avec cette expression de ne s'historiser que de soi-même, c'est-à-dire en somme d'être, par un titre authentifié d'une École de psychanalyse, responsable, pour le dire en raccourci, de l'avenir de la psychanalyse.

A cet égard, si l'on se réfère encore à ces Écoles de l'Antiquité que Lacan invoque lors de la création de sa propre École telle que je l'ai rappelé tout à l'heure, il faut se rappeler que ces Écoles, fait d'histoire, ont été littéralement absorbées, phagocytées par l'orthodoxie religieuse byzantine avec la fermeture de la dernière École d'Athènes par l'Empereur Justinien en 529 après JC, et ont disparus du champ des savoirs.

C'est de cette date 529 av.J.C qu'Alain de Libera fait partir le Moyen-âge. Qui, au XIII^{ème} siècle, verra naître avec la Sorbonne la première Université européenne, autrement dit le Discours Universitaire.

Quand on pense à l'antipathie des discours universitaire et psychanalytique ; quand on sait la survivance aléatoire de la psychanalyse au regard de la puissance du discours religieux, on doit me semble-t-il absolument, pour éviter la régression de la psychanalyse à une ère moyenâgeuse, se préoccuper davantage du concept d'École, tel que l'a voulue Lacan, et mettre à l'épreuve l'invention de savoir que teste le fonctionnement même de la passe pour sélectionner les analystes. Le concept d'École serait même un thème à mettre au programme de prochaines Journées d'étude.

La sélection des analystes dans une École par le titre d'AE semble donc impliquer un tri entre ceux qui sont analystes et ceux qui ne le sont pas. Mais loin d'être une opération malthusienne ou darwiniste, elle désigne une exception, celle qui veut (je cite à nouveau la lettre aux Italiens) que « c'est du pas-tout que relève l'analyste » et que donc, « seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même ». Qui est ce « pas n'importe qui » ?

Lacan a inventé, si l'on peut dire, une catégorie dont on ne parle plus guère non plus maintenant, c'est celle du non-analyste dans une École et qui a pourtant son importance. Car elle ne désigne pas celui qui n'a pas fait d'analyse, bien sûr, ni le non-praticien, mais au

contraire celui qui du point de départ de son analyse a trouvé la voie de l'acte et de la fonction analytiques. Lacan l'appelle le « non-analyste en espérance », qu'il veut même « mettre au contrôle de l'acte analytique » et à qui il attribue même d'être ni plus ni moins que le « garant de la psychanalyse ». Ce n'est pas seulement une tendance « jeuniste » de la pensée lacanienne, c'est plutôt la mise à l'épreuve du relief d'un espace où doit pouvoir se détecter « où est le dedans, où est le dehors », comme le personnage de la grille de l'Obélisque évoqué dans le Discours à l'EFP.

Si le passant n'était qu'un analysant ou un plus ou moins jeune analyste qui voudrait l'authentification de son École comme membre, pas besoin en effet d'y ajouter l'enjeu du titre d'AE. Mais la nomination est importante parce que l'AE a une fonction dans son École, celle où s'étant autorisé de lui-même et de quelques autres, il continue dans cette logique soit celle qui veut que (je rappelle à nouveau la Lettre aux Italiens), « seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même », mais une logique où c'est l'histoire de la psychanalyse qui est en jeu, au nom de ce qu'il ne s'est historisé que de lui-même.

La « sélection d'un corps d'A.E. », donc d'A.E. nommés, ne veut pas dire un corps d'élites nommés à la psychanalyse. C'est la marque qu'à partir d'une prise en considération du « ne s'autoriser que de soi-même » on a des chances d'être dans un discours qui ne soit pas du semblant.

Si j'insiste, c'est pour souligner que la passe sans nomination, comme il en existe encore je crois dans certaines Écoles, n'a pas de sens, et que les Commissions ad hoc pour la pré-sélection des candidats à la passe sont des plus importantes. On le sait, mais où en discute-t-on régulièrement, en mettant en question cette très explosive question de la « sélection » ?

Le texte de « La lettre aux Italiens » est considéré par notre École comme un texte fondateur pour le fonctionnement de L'EPFCL. S'il est impliqué clairement dans ce texte que Pas n'importe qui puisse être analyste, autrement dit que le devenir analyste n'est pas pour tous, la question se pose alors de savoir ce qu'est le Pour-tous d'une École qui a à veiller à la transmission exotérique de la psychanalyse. Ce terme a été souvent employé, par Colette Soler et quelques autres justement, à la naissance de la nouvelle École qui a succédé à la dissolution de l'EFP.

Comment en effet concilier que Pas tout le monde puisse devenir analyste avec le fait que la psychanalyse est pour tout le monde ; comment faire tenir ensemble le Pas-tout analyste que son identité de Pas-tout oblige avec le Pour-tous de l'analyse, dont les portes d'une École donnent l'accès ?

Il se trouve que nous sélectionnons les membres de notre École sur un mode qui n'est pas celui de la passe, mais sur quels critères, alors ? Ils semblent toujours un peu vagues et empiriques : investissement apparent et participation plus ou moins active au travail de l'École, etc. Il me semble que là encore le terme de non-analyste, référé à celui du titre d'AE, garde toute sa valeur pour autant qu'il est en effet un analyste en espérance, et que c'est là le véritable sens du titre de Membre. Mais pour cela il faut impérativement garder en perspective que la passe mène à une nomination et à un titre. Tous les membres ne deviendront évidemment pas AE, mais une École doit favoriser l'accès au titre de Membre à tout demandeur, j'insiste, en fonction de cette perspective de l'accès au titre d'AE. Cela redonnera du lustre au titre de Membre qui pour l'instant est masqué par celui d'AP, analyste praticien, qui est-il faut bien le reconnaître l'occasion du comble de l'auto-nomination.

Je terminerai sur ceci qui n'est pas qu'une boutade : le Pas-tout de l'analyste veut dire en fait que l'analyste est une femme. Parce que la femme est logiquement Pas-toute, Pas-toute à se prêter à la généralisation phallogocentrique, et qu'à cet égard, c'est un modèle logique qui permet de définir aussi ce qu'est le Membre/non-analyste d'une École, à savoir que Pas-tout analysant ne peut se prêter à la généralisation analytico-centriste. C'est dire aussi que le devenir

analyste est de l'ordre de la féminisation, c'est ce que dit le néologisme : ne s'historiser (y) que de soi-même. « Les femmes analystes sont les meilleures, a dit Lacan, meilleures que l'homme analyste » (Conférence à Genève, 1975), parce qu'elles ont inventé le langage et qu'elles tutoient le signifiant phallique (le serpent de la Genèse) pour d'autant mieux pouvoir s'en excepter. A cet égard encore, en transposant, il n'est pas aberrant de dire que l'A.E. comme titre relève de l'exception. Oui, tous les Membres d'une École ne seront pas A.E. Mais il faut tenir compte qu'ils puissent l'être « en espérance ».

Le Pas-tout de l'analyste permet aussi de dire, et c'est ce que je proposerai pour finir, que la bonne version de notre formule de départ qui est le thème de réflexion de notre après-midi, devrait être en fait que « l'analyste ne s'autorise que d'elle-même » !

Florencia FARIAS (Argentine)

Témoignages de femmes dans la passe

Freud nous suggère que si nous voulons savoir plus autour de la féminité nous devons nous adresser à nos propres expériences de vie, aux poètes, ou à la science.

Lacan incite à ce que ce soient les femmes elles-mêmes qui rendent compte d'elles. Alors, quoi de mieux que d'écouter ce que disent les témoignages des analystes femmes nommées A.E. dans le dispositif de la passe, et pour cela je vais m'aider de leurs mots, en prenant des extraits de leurs témoignages.

Nous partirons de l'hypothèse qu'il est possible de déterminer l'existence d'une fin d'analyse qui soit particulière au champ féminin, ce qui imprimerait au désir de l'analyste une empreinte.

Lacan soutient jusqu'à la fin la différence des femmes analystes. À partir de ceci que « l'existence d'une autorisation féminine est d'autant plus forte que la femme n'existe pas ». Les femmes possèdent plus de facilité pour s'arranger avec l'inconscient que les hommes, plus de facilité à capter l'au-delà du phantasme.

Quoique notre recherche porte sur le témoignage de femmes, ceci mérite une réflexion : se nommer homme ou femme ce sont des faits de discours, c'est-à-dire des opérations symboliques, qui font marque ou trou dans un corps qui pourrait coïncider ou non avec le sexe anatomique, elles ne relèvent du sexe anatomique, elles ne relèvent pas du sexe biologique mais de la logique distributive du signifiant phallique.

Nous partageons, avec Agamben, que le vrai témoignage vaut essentiellement pour ce qui lui manque, il porte dans son cœur un « intémoignable ». C'est justement avec l'usage de cette absence que le témoignage d'un AE porte un intémoignable qui soutient une transmission.

Transmission qui, chez les passantes femmes, est rendue possible par un savoir-faire avec le pas-tout féminin. Il se peut qu'on puisse dire que l'AE est cet analysant qui veut se servir de son propre cas, pour le passer aux autres. Dans les témoignages des AE on situe un noyau de vérité particulière, en rendant possible cette inédite articulation entre le plus singulier du sujet et le généralisable d'un savoir exposé.

Sachant alors qu'il y a un impossible à être transmis, nous essayerons de faire une lecture des témoignages recueillis.

C'est à souligner que l'hystérie est une des formes possibles de la femme, mais Lacan les distingue catégoriquement et dans le *Séminaire 18* signale : « L'hystérique n'est pas une femme. Il s'agit de savoir si la psychanalyse, telle que je la définis, donne accès à une femme ».

Nous constatons, dans les témoignages des A.E., comment l'expérience de l'analyse leur a permis d'accéder à une position féminine, passage de la solution hystérique à la position

de la femme. Lacan, en différenciant l'hystérie de la féminité, jette la base pour détacher de la biologie ce qui constitue la position du sujet dans la sexualité, en articulant tant la féminité que à la masculinité d'un mode de jouissance, ouvrant ainsi le champ clinique pas seulement à l'étude du féminin en tant que tel mais à tout choix sexuée de l'être parlant.

De quoi témoignent les A.E. au sujet du symptôme et des fantasmes ?

Les témoignages nous parlent du parcours du corps de l'hystérique au corps féminin. Ils indiquent la présence du symptôme du début jusqu'à la fin de l'analyse et d'un corps qui se transforme avec celui-ci.

Au début de la cure on peut situer dans la plupart des témoignages des souffrances du corps : symptômes de conversion et des sensations surtout de pesanteur, accablement, des sensations de perte, des évanouissements, des limitations des mouvements, de la parole, de la vision, des inhibitions. Le rejet du corps, par exemple dans l'anorexie, permet d'interroger le sentiment d'étrangeté, façon de s'absenter de soi, propre de l'hystérie.

Le témoignage de Silvia Franco dit (A.E. 2008-2011) : « À l'enfance, quand le sujet se confrontait au trou dans l'Autre, il pleurait tellement qu'il perdait connaissance et s'évanouissait... À l'âge adulte, le symptôme surgit comme une peur de perdre connaissance en parlant. Une coupure de séance met en relief le signifiant « choisie » et surgit le souvenir de sa naissance, qui eut lieu entre deux morts, et le désir de la mère de ne plus avoir d'enfants. À partir de ce signifiant, il put lire sa vie : rester à sa place, ne pas parler pour ne pas gêner, la préférée, la choisie, la morte ».⁹⁵

Des symptômes soutenus par des différents fantasmes : de soumission, position d'objet destiné à boucher le trou de l'Autre en laissant le sujet perdu et accroché à une jouissance mortifiante.

Ils témoignent aussi de l'angoisse dans le réel, angoisse face à l'approche de la jouissance sexuée, le symptôme reste associé au partenaire du phantasme dans la vie amoureuse. Chez quelques-unes la réponse fut des acting ou des passages à l'acte. Chez d'autres l'angoisse est due à l'émergence d'une Autre jouissance sans limites.

Témoignage de Cora Aguerre (A.E. 2009-2011) : « La rencontre précoce avec la mort, la folie et la sexualité marquèrent en moi un intérêt particulier pour vouloir savoir comment on faisait avec. Ceci me tenait en suspens, en essayant de solutionner des conflits. J'étais d'une certaine façon la « confidente ». Ma position me laissait aux dépens de l'Autre, angoissée et inhibée. Ce que je voyais et écoutais me surpassait, et me laissait dans une jouissance mortifère qui m'étouffait... Le symptôme se manifestait dans la sensation d'être perdue, ne pas trouver ma place ».⁹⁶

Au sujet des identifications

Les témoignages rendent compte du parcours et chute de certaines identifications aliénantes. On constate ce que Lacan signale pour l'hystérie : l'amour au père structure l'hystérie la jouissance de la mère la déstructure. Soutenir au père comme idéal, croyance dans le père qui devra tomber.

Le témoignage de Pascale Leray (2008-2011) dit : « J'étais identifiée à ma mère comme à une femme dans la douleur, qui avait eu à subir plusieurs pertes d'êtres très chers dont mon

⁹⁵ S. Franco, « *De las consecuencias analíticas del Pase: Lo esencial del Sujeto Supuesto saber* », présenté dans le Foro de San Pablo en Septembre de 2009. Publié à « *Lo que pasa en el pase* » n° 2, p. 209 à 223, Juillet 2011. Association Amérique Latine Nord, sous l'auspice de l'Association Foro del Campo Lacaniano, Medellin.

⁹⁶ C. Aguerre, « *Lo que pasa en el pase* » n° 2, Des fragments du témoignage de Cora Aguerre rencontrés dans les différents travaux présentés et compilés dans ce texte, pages 233-238 Ibid.

père, qui était mort alors qu'elle m'attendait. J'avais attribué à ce père mort une valeur d'un partenaire idéal, dont ma mère avait été brutalement privée. C'était une façon de vouloir faire exister, le rapport sexuel impossible, c'est-à-dire de ne rien vouloir savoir de la castration liée au réel du sexe et de la mort. ».⁹⁷

Qu'est-ce qu'elles disent de l'amour et des changements dans la relation avec le partenaire ?

Elles parlent d'une jouissance et d'un circuit pulsionnel qui fixe et détermine la répétition et qui conditionne la relation avec le partenaire. Elles montrent une étroite relation entre amour-mort et amour-ravage. L'homme peut s'inscrire très rapidement comme ravage pour une femme, à partir de ce qui révèle pour elle, le leurre de l'amour. Dévastées par l'amour, mais avec sa contre face demandante vers le partenaire. L'amour peut ainsi prendre les formes le plus folles. La persistance de la demande laisse la femme soumise aux exigences sans limites d'un autre réel, le surmoi montre son visage d'impératif qui ordonne traverser toutes les barrières et aller au-delà du plaisir, de la douleur et de la pudeur, pure pulsion de mort. Dans la vie amoureuse des femmes se produit une convergence entre l'amour et le désir dans le même objet, pour la femme, c'est essentielle d'être aimée. Sa demande comporte un caractère absolu et potentiellement infini.

Chez quelques-unes, leur être se soutient par le regard de l'Autre, accompagné de jalousie insensée ; se séparer de l'homme, c'est s'effondrer, ceci pouvant prendre la forme érotomaniaque ou être identifiée à l'objet idéalisé ou pervers.

Une fois que l'amour cessa comme répétition mortifère, comme mémoire des marques œdipiennes, il va falloir inventer un nouvel mode d'amour dans le pas-tout. Le parcours de l'analyse, permet de situer, par le moyen de l'ordonnance symbolique, l'ordre exact du désir et sortir de la tragédie œdipienne.

Témoignage d'Elisabeth Leturgie (2005-2007) : « J'avais appris à lire très tôt, avec les lettres de mon nom de famille inscrites sur la tombe de mon père, mon grand-père paternel et un petit frère. C'était une grande H, gravée sur la pierre, celle qui avait ma préférence. Mes initiales sont E. H. c'était ainsi que je signais. Mais ce que je répétais étant petite c'étaient les dernières lettres du nom de Père : E. L., qui s'étaient inscrites en moi comme signifiantes de ma féminité.

Ayant trouvé très jeune celui qui, en se mariant avec moi, me donna des nouvelles initiales, E. L., Elisabeth Leturgie, je me trouvais ainsi à nouveau liée aux lettres signifiantes du Nom du Père. Un long travail d'analyse fera placer la jouissance aimée et détestée, et par le chiffrement de la lettre –c'est-à-dire, passer de E. H. à E. L.- celui de réussir déloger les traces de jouissance qui se logent là, ce qui permet la chute du mythe familial, transmet par le discours maternel qui faisait « de l'amour avant tout », en voilant le non rapport sexuel... ».⁹⁸

Comment elles rendent compte du passage de la jouissance phallique à la jouissance féminine ?

Nous pouvons dire avec Lacan que la jouissance au-delà du phallus interroge spécifiquement la position féminine. La jouissance féminine, avec son caractère d'infinitude, est par excellence le lieu où l'on accède à l'expérience qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre. Des femmes seront ce qui fait lien dans le couple, en tant que phallus, mais en même temps elles ne sont pas-toutes, en ceci qu'elles peuvent avoir une jouissance Autre, différente, supplémentaire, additionnelle et ne pas relever seulement de la jouissance phallique.

⁹⁷ P. Leray, "l'expérience de la passe : de la décision aux conséquences" « Revue L'en-je-lacanian n° 11, pages 7-11. Témoignage présenté dans le Musée des Abbatoires en Toulouse. Juin 2008.

⁹⁸ E. Leturgie, « *Testimonio de mi pase* » dans « Lo que pasa en el pase » n° 2, pages 101-104, Juillet 2011.

Les témoignages parlent d'une jouissance génitale vécue comme une menace pour l'intégrité du corps. Apparaît aussi une jouissance a-sexuelle ou le corps est tout comme une grande zone érogène, sans bords. Il fût nécessaire dans l'analyse d'abandonner la position d'être le phallus ou le déchet, pour consentir à être la cause du désir de l'homme, sans sentir angoisse ou culpabilité. Le travail de construction ou traversée du fantasme permet une nouvelle position par rapport à l'homme, une nouvelle position sexuée où l'on peut donner son corps, au lieu de le rejeter. Comme dit Trinidad Sanchez de Biezma : « Un pas vers le bien dire qui pourrait rendre compte d'un des possibles destins de la jouissance féminine. De comment une femme peut habiter la jouissance de l'Autre qui ne soit pas à la manière de l'ignorance, de l'angoisse, inclus, de la méconnaissance ».⁹⁹

Nous lisons dans le témoignage de Pascale Leray : « La castration maternelle, source d'un tourment depuis l'enfance, laisse d'être recouverte par le drame lié au réel de la mort, et donne accès à ce qui aura été la difficulté à devenir une femme. Un rêve : La rêveuse se retrouve avec une chatte accrochée à son bras par ses ongles. Celle-là ouvre sa bouche émettant un cri rauque. Elle se réveille au moment où elle est envahie par la terreur que la chatte lui saute aux yeux. L'équivoque montre que ce qui saute à la vue, c'est le regard, ce regard qui vient comme objet au lieu de l'organe sexuel féminin, en se présentant ici comme une béance qui menace. Il s'ensuit un allègement lié à cette trouvaille, que le regard venait à ce lieu de ce qui est impossible de combler au niveau du sexe et ce qui le masquait. Cet impossible n'est ni triste ni affreux. Au contraire il la libère de sa crainte : un regard dévorateur ».¹⁰⁰

Comment elles témoignent de la relation avec la mère ?

D'importants apports sur le lien mère et fille et le cours de la féminité peuvent se lire dans les différents témoignages. Elles parlent de ses mères et de ses marques, pouvant inférer de là le ravage avec des conséquences différentes. Apparaissent des références à la mère en rêves de fin de cure et aussi pendant la passe. Nous considérons qu'il est nécessaire à la fin d'avoir réalisé le deuil de la mère pour accéder à la position féminine et j'ajoute à celle d'analyste.

Les témoignages de passantes femmes permettent l'accès à ce territoire qui est au-delà du Père, au-delà de l'Œdipe, avec ce reste de la liaison-mère, déjà en dehors de la loi. Insistance dans les témoignages de la Passe de la déchirure, de la séparation d'avec le Réel du corps de la mère.

Témoignage de Cora Aguerre : « Il apparaît clairement la difficulté de l'Autre maternel pour accueillir..., l'analysante pendant longtemps suivra en éprouvant de l'espoir, comme façon de croyance en l'Autre, que ceci pourra se modifier. Dans la cure elle découvre que c'est un point d'impossibilité qui a toujours été là, depuis l'enfance. Elle se trouve avec une butée, ceci n'a pas été ni ne sera. Ma stratégie tombe en ce qui respecte l'Autre, c'est-à-dire celle de m'offrir et de me soustraire, et continuer dans la rencontre manquée. Le virage produit le passage de l'impuissance à l'impossible, qui permettra aussi le possible... ».¹⁰¹

Nous pouvons inférer des divers témoignages la marque du désir maternel au désir d'analyste. Un sujet averti de ses marques imprimera son style, qui lui permettra une façon particulière de faire. Il se peut qu'alors la pulsion connaisse un autre destin où finalement ce

⁹⁹ T. Sanchez de Biezma: « Por una razón », *Wunsch 3, Bulletin International des Forums du Champ Lacanien*.

¹⁰⁰ P. Leray, *Ibid.*

¹⁰¹ C. Aguerre, « *La lógica de la cura y sus anudamientos* », 22 février 2010. Publié à « *Lo que pasa en el pase* » n° 2 p.240, Juillet 2011 Editorial Asociación América Latina Norte, sous l'auspice de la Asociación Foro del Campo Lacaniano, Medellín.

reste de liaison-mère trouvera une vraie pacification. Quelque chose fera là *sinthome*, une liaison différente.

Ce savoir-faire-avec cette marque singulière de jouissance provenant de la liaison-mère, devient marque d'analyste, ce qui permet de faire quelque chose de singulière avec son Désir de l'Analyste : Un style.

Elizabeth Leturgie dit : « Pour moi, être psychanalyste, c'est de procurer que le vide de la structure ne soit pas bouchée. Même je dirais, inclus qu'il est nécessaire de savoir de quelle façon sa propre castration se fit le désir même de l'analyste. Ceci supportait pour moi l'acceptation, que la parole maternelle sur l'amour n'était pas véritable, et qu'elle pouvait contenir quelque chose de trompeur ».¹⁰²

Comment elles témoignent du passage d'analysante à analyste et son désir d'analyste ?

Ce passage est le dénouement d'une analyse portée jusqu'à la fin. Les témoignages rendent compte que la fin de l'analyse surprend. Final qu'implique une confrontation avec les mirages de la vérité et avec l'horreur de savoir. De différentes façons, avec difficulté, puisqu'il s'agit d'un réel en jeu, elles rendent compte de comment surgit le désir d'analyste. Chez une des passantes, à la fin de l'analyse, on vérifie que l'idéal de la croyance qu'il y aurait une possibilité d'un jour parler bien-dire tout sur le sexuel, est celle qui la portât à son choix d'être psychologue. Elle avait comme corrélatif l'objectif d'être comprise/écoutée, pour une autre le désir de l'analyste apparaît connecté avec ce désir-là de l'enfance : sa curiosité insatiable. Il ne s'agit pas de chercher la vérité comme au début, ni d'écouter par gourmandise. Il s'agit seulement d'écouter depuis le trou à partir d'avoir cerné quelque peu du propre horreur de savoir.

Dans le témoignage de Patricia Muñoz nous lisons : « la stratégie du sujet face à l'Autre, soutenant la position phantasmatique de « passer inaperçue », se faire le mort, qui se traduisait par ne pas intervenir beaucoup, ne pas parler, l'inconfort de cette imposture, force à pousser l'analyse jusqu'à la fin. Cette position est antagonique avec le dire et avec l'acte... Je ne pouvais pas ne pas avoir fini l'analyse pour occuper la place de l'analyste. Possibilité d'occuper une place, c'est courage, c'est affronter la férocité de l'Autre et laisser de l'alimenter. Une fois traversée cette limite, on trouve qu'on peut faire face à l'Autre et rien n'arrive. Payer le prix implique que la vie a une valeur qui l'Autre ne le la lui donne pas, elle a une valeur pour le sujet qui n'attend déjà rien de l'Autre ».¹⁰³

Je choisis, pour finir, quelques mots de Trinidad Sanchez de Biezma : « Traverser l'expérience de la passe m'a permis de voir avec plus de clarté la position subjective, possibilité qui légitime de retourner à la vie d'une autre manière. Sortie d'un sujet destitué mais pas détaché, tout au contraire ; c'est une femme limitée mais décidée. La limitation n'est pas déjà le produit de l'identification, mais plutôt de ce qui résulte comme reste de l'opération de séparation. Quelqu'un qui doit s'arranger avec sa cause à chaque fois ».¹⁰⁴

Traduction de Bittori Bravo et Lina Velez et Révision de Florencia Farias

Références bibliographiques

Freud, S. Sigmund. "Nuevas conferencias de introducción al psicoanálisis (1933), 33ª conferencia. La feminidad", en Obras Completas, Volumen XXII, Amorrortu Editores, Buenos Aires

¹⁰² E. Leturgie, *Ibid.*

¹⁰³ P. Muñoz, « *Decisiones* » Présenté dans la Journée Européenne sur la Passe : « *La passe, j'y pense, mais* », 6 octobre 2007 : Publié dans : « *Lo que pasa en el pase* » n° 1, pages 147-152. Septembre 2010.

¹⁰⁴ T. Sanchez-Biedma de Lander, « *Lo que queda después de un análisis* », À el Espacio Escuela del EPFCL-Madrid, Mars 2010. Publié dans *Lo que pasa en el pase* n°1, page 170, Septembre 2010. Asociación América Latina Norte, Sous l'auspice de la Asociación Foro Lacaniano, Medellín.

Freud, S. "Sobre la sexualidad femenina" (1931), en Obras Completas, Volumen XXI, Amorrortu Editores, Buenos Aires, 1988, Lacan, Jacques: "Ideas directivas para un congreso sobre la sexualidad femenina" (1958), en Escritos 2, Siglo Veintiuno Editores, Buenos Aires, 2005.

Lacan, Jacques: El Seminario, Libro 20, Aun, (1972-1973), Editorial Paidós, Buenos Aires, 2007.

Lacan, Jacques El Seminario, Libro 10, La Angustia, (1962- 1963), Editorial Paidós, Buenos Aires, 2006.

Lacan, J.: El Seminario, Libro 18, De un discurso que no fuera del semblante (1971-72).Barcelona: Paidós, 2009.

Soler, C.: Lo que Lacan dijo de las mujeres, Editorial Paidós, Buenos Aires, 2006.

Colette SOLER (France)

S'autoriser, mais comment ?

La formule « l'analyste en s'autorise que de lui-même » a été avancée par Lacan en 67 dans un contexte polémique. Il y a deux pans de cette polémique, celui bien connu contre l'IPA et ses prétentions à gérer le droit à exercer la psychanalyse. Le second, moins explicité, concerne son Ecole trois ans après sa fondation.

L'expression peut être entendue par le néophyte comme un cri d'arrogance individualiste, à l'égal d'une de ces formules auxquelles la publicité nous a habitués du genre « et parce que je l'ai décidé ». Dépliée elle comporte des strates de grande complexité, et il en résulte que le plus souvent on s'en autorise à contrario de ce qu'elle implique. Par ex. pour critiquer un supposé laxisme de Lacan, côté IPA, ou au contraire, et de partout maintenant, on s'en autorise paradoxalement pour, comme on dit, « s'installer comme analyste ». Et personne ne peut plus trouver à y redire. Il devrait pourtant sauter aux yeux qu'il la formule au moment même où il complète sa conception de la garantie, ajoutant au contrôle qui concerne la pratique, le dispositif de la passe et que toute la question est en fait de concevoir comment une Garantie peut ne pas contredire cette formule de base.

Il faut y joindre quelques compléments, on le sait. Par ordre d'importance croissante : après avoir dit « de lui-même » il ajoute « et de quelques autres », puis il précise « seul » l'analyste s'autorise de lui-même, et enfin l'analyste « s'historise » de lui-même.

Qu'il ait ajouté et de quelques autres, ne fait que multiplier le malentendu. On croit qu'il tente par-là de corriger son accent d'impudence et on imagine que ces quelques autres ce sont simplement l'analyste, le ou les contrôleurs et les collègues des commissions qui décernent les titres. Si c'était ça, ce ne serait que le retour à l'IPA, et en moins réglé. Il est exclu que ce soit à prendre dans ce sens pour Lacan, puisque lui-même a précisé dans la « Note italienne », que « L'analyste ne s'autorise que de lui-même, cela va de soi. » Autrement dit c'est un fait, pas un précepte, pas non plus un principe d'organisation de l'institution. « Peu lui chaud » la garantie que mon Ecole lui accorde comme A.M.E., à l'analyste, « Ce n'est pas avec cela qu'il opère. ». Pas d'équivoque là, c'est dans l'acte qu'il s'autorise, pas dans l'installation. Alors qui peuvent être les quelques autres si ce ne sont pas ceux de la garantie de la pratique, qu'elle soit instituée ou de fait ?

Je ne vois qu'une réponse, ces quelques autres, sont là pour signifier que celui-là même qui s'autorise de lui-même dans son acte, ne peut faire moins cependant que de s'autoriser de quelques autres, faute de quoi il ne serait dans l'imposture du gourou. En tête des quelques autres il y a celui dont tous s'autorisent, Freud, qui a inventé le dispositif et dont il n'est pas d'analyste qui ne s'en réclame. A lui s'ajoute quelques post freudiens jusqu'à Lacan, enfin tous ceux qui ont produit des mouvements en ien ? Kleinien, lacanien, mais tous ces post ne sont en fait que des passeurs relançant l'actualisation de l'invention freudienne au fil du temps, même quand cette invention, après inventaire, ils la complètent comme c'est le cas de Lacan.

C'est une thèse sur le ressort de l'acte. Elle dit que l'acte est en hiatus avec l'Autre grand

A, disons avec le SsS. L'analyste ne se fait pas du grand Autre il « se fait de l'objet a »¹⁰⁵. C'est à prendre au double sens : d'un côté, c'est parce que l'objet *a* manque à l'analysant qu'il investit comme objet celui qui s'offre à titre d'analyste, mais d'autre part, dans l'acte, c'est « l'objet qui est actif et le sujet subverti ». Nul ne peut dire j'acte, ou alors il ne fait pas plus que jacter, verbe correspondant au substantif jactance, toujours péjoratif comme on sait. Ce lui-même n'est donc pas son « je ».

De là on comprend alors la 2^e formule que j'ai citée : « seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise de lui-même ».¹⁰⁶ Seul ? Sûrement pas seul dans le monde, car ceux qui passent à l'acte, qui produisent l'œuvre d'art, et aussi l'homme libre de la psychose, tous s'autorisent. Pas difficile de s'autoriser a aussi précisé Lacan. L'analyste cependant est seul à le faire dans le champ où on opère avec la parole transférentielle, différent qu'il est de tous les travailleurs de la santé, physique ou mentale. Il y est seul par définition, s'il est analyste, car lui-seul sait d'expérience, qu'il n'est qu'objet, *sicut palea* disait la Proposition, « il sait être un rebut » dit la Note., il le sait au double sens encore, il le sait verbe savoir, mais il sait aussi l'être en pratique, il sait faire l'objet.

Mais comment le distinguer cet analyste-là, l'analyste-analyste, disons ? Comment le reconnaître parmi tous ceux qui, s'étant analysé, se sont autorisés des quelques autres pour s'installer, c'est à dire pour fonctionner comme analyste. La thèse de Lacan à partir de 72 dit que l'analyse est nécessaire pour que l'analyste fonctionne, mais pas suffisante pour faire l'analyste qui ex-siste, entendons qui ex-siste à l'Autre. De l'analysé à l'analyste qui ex-siste il y a un tel gap, il peut y avoir eu analyse sans analyste. Ce n'était pas la thèse de la Proposition qui disait que toute analyse poussée jusqu'à son point de finitude, accouchait d'un analyste. En 73 Lacan rappelle « J'ai posé d'autre part que c'est du pas-tout que relève l'analyste ». Il s'agit ici de la logique du pas-tout, d'où il résulte que l'on ne peut rien dire qui s'applique à tout analyste. D'où les formules disant il faut qu'il ex-siste du psychanalyste, mais on ne peut pas dire « qui est, où est l'analyste », et enfin impossible de nommer quelqu'un analyste. Ça éclaire bien des choses, car si l'analyste a pour condition nécessaire l'absence d'une exception fondant une logique du tout, il y a problème pour identifier cet analyste, et donc compétition entre eux plus encore que pour les femmes. Les conséquences sont patentes dans la réalité, c'est notamment la guerre de ce que Lacan appelait les « au moins moi »¹⁰⁷ et c'est aussi la virulence des jugements pour dénoncer qui l'est et qui ne l'est pas.

Cette distinction de Lacan entre l'analyste qui fonctionne, voire fonctionnaire, et l'analyste qui ex-siste peuvent paraître bien complexes voire sophistiqués, loin de la pratique comme on aime à dire, mais ils sont cependant encadrés dans l'École de Lacan par les deux pratiques de la garantie auxquelles il faut les confronter : celle du contrôle qui est de toujours dans la psychanalyse et toujours fortement encouragée là même où il n'est pas obligatoire, et par Lacan lui-même dès « L'acte de fondation ». Et puis celle de la passe avec la question de ce qui peut s'y évaluer. La question est : comment une garantie peut-elle relever du discours analytique ?

Le contrôle est une pratique dont les modalités sont si diverses qu'elle n'est pas unifiée. Il est certain qu'elle n'évite pas toujours la direction voire même le soutien psychothérapeutique, avec leurs effets, justement dénoncés par Lacan, d'auto-ritualisation de la pratique et pas seulement à l'IPA. Au mieux, le contrôle vise, et c'est ce que cherche souvent l'analyste en contrôle, à vérifier l'acte de celui qui s'y autorise. Il faut bien le vérifier puisque l'acte ne se conjugue pas à la première personne, et je l'ai dit, j'acte, c'est le contraire de l'acte. Donc vérifier l'acte, mais comment ? L'acte se vérifie par ses suites, selon Lacan.

¹⁰⁵ J. Lacan, « Résumé du Séminaire 15 – L'acte analytique », *Autres écrits*, Seuil, 2001.

¹⁰⁶ J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, *op. cit.*

¹⁰⁷ J. Lacan, « Discours à l'E.F.P. », *Autres écrits*, *op. cit.*

Dans le cas du contrôle ce serait donc par ses suites pour le patient. Ça paraît simple, mais, encore faut-il que ce soit suite analytique et pas simplement amélioration thérapeutique, car les deux peuvent entrer en opposition, Lacan l'a marqué.

Qui dira si c'est acte analytique ? Un jugement semble être appelé au cœur de cette pratique, et avec le risque majeur de ramener un SsS majuscule, comme grand Autre du contrôlant. D'où, ce que l'on constate parfois, ces sujets que le contrôle angoisse au point qu'ils ne supportent pas ce qui y fonctionne pour eux, à savoir un rebond post analytique du SsS. Je comprends ainsi pourquoi Lacan ne pratiquait pas le contrôle différemment de l'analyse, du moins à l'époque où je l'ai expérimenté, bien loin d'y émettre des avis sur la fameuse construction du cas où sur la validité de l'acte. Il l'a dit lui-même d'ailleurs, je les approuve toujours, même quand ils font n'importe quoi. Et approuver toujours, c'est identique à n'approuver jamais et à suspendre tout jugement d'approbation.

Alors comment vérifier l'acte sans le jugement de l'Autre ? Simplement par le « faire vrai » selon l'expression de Lacan. Faire vrai dans le contrôle comme dans l'analyse elle-même, c'est à dire faire passer à l'élaboration, à l'articulation, l'étrangeté des effets analytiques. Pris ainsi, le sujet en contrôle est bien un contrôlant qui, lui aussi se met au pair avec son analysant. Je dis, lui aussi, en écho à Lacan disant qu'il écrivait pour se mettre au pair avec ses cas d'urgence, faire la paire avec eux. Il peut y avoir de cela aussi dans un contrôle et dans ce cas le contrôle peut déjà être une forme de ce qu'apporte La préface, une hystorisation.

La Préface est catégorique. Lacan écrit : « (...) l'analyste ne s'hystorise que de lui-même : fait patent. (...) Et même s'il se fait confirmer d'une hiérarchie » Cette reformulation à dix ans d'écart, du s'autoriser en s'hystoriser n'est pas une coquetterie, elle est fondée par l'accent qu'il a mis à partir de *Encore* sur l'ICSR. Elle signifie que dans tous les cas, le s'autoriser suppose le s'hystoriser. L'expression « fait patent » est le pendant du « ça va de soi » de la Note.

L'analyse, à sa fin, met en balance la vérité qui ment et le réel qui se tait (celui de la jouissance antinomique à toute vraisemblance). Qu'elle les mette en balance veut dire qu'entre eux il n'y a pas à choisir, ce n'est pas l'un ou l'autre, pas même l'un après l'autre, mais les deux, se limitant mutuellement et s'éclairant de leur contraste. Celui qui dans son analyse s'est assuré de l'ICSR pour l'avoir éprouvé — vous connaissez la phrase, « on le sait soi » — celui-là ne peut faire moins que d'en faire hystoire, car le réel hors sens qui ne parle pas, fait parler. S'hystoriser c'est fabriquer un récit, même si très succinct, ça consiste très précisément à faire passer au vrai, à faire vrai — ce pourquoi j'ai repris cette expression. C'est bien là que l'on peut dire que le vrai est toujours neuf, car qui d'autre pourrait hystoriser sinon le sujet analysant venu au terme du parcours, dans l'hystoire qu'il se raconte, et qui lui souffle qu'il est en mesure d'être analyste. Et de fait, a-t-on jamais vu un sujet faire le pas de l'acte sans l'embryon d'un récit fondateur, car même quand il dit qu'il ne sait pas ce qui y pousse, il dit au moins qu'il y est poussé, ou qu'il ne peut pas faire autrement. Quand ce sujet s'autorise finalement à hystoriser un tant soit peu son pas, il produit une hystoire si unique et inédite, ce qui ne veut pas dire grandiose, Lacan parle d'authenticité, qu'il n'emprunte à aucun Autre, mais sourd de l'expérience faite. Une hystorisation originale donc, qui n'est pas de l'Autre et qui exclue la répétition.

Passé ce pas, il y a encore le dispositif qui réédite le processus, car le sujet s'y soumet dit Lacan à « l'épreuve de l'hystorisation. » Celui qui dans l'analyse a hystorisé son rapport au réel pourra encore y soumettre ce réel à sa ré-hystorisation, il tâchera de « faire vrai » de son réel. Cette épreuve est toujours passionnante pour celui qui s'y soumet, mais elle se redouble, d'avoir à recevoir une réponse, qui elle n'agrée pas toujours, une réponse des membres du jury qui sont là de simples témoins récipiendaires du faire vrai d'un rapport au réel.

Mon titre demandait comment s'autoriser, la réponse est : en s'hystorisant, ou mieux, par l'hystorisation autorisante. Celle-ci s'applique de façon triple à l'analysant, au contrôlant, et

au passant. À l'analysant par définition, au contrôlant et au passant, possiblement. À tous ces niveaux l'analyste s'autorise mais par l'historisation d'un réel — pas simplement du réel — que ce soit celui de l'ICS ou celui de l'acte. La Garantie, avec ses deux dispositifs majeurs, le contrôle et la passe peuvent relever du discours analytique mais seulement si l'historisation autorisante y fonctionne. Elle seule peut mettre un stop à la demande faite à l'Autre, ça n'est pas impossible, ce serait même bien souhaitable, mais ça n'est que possible, et à défaut ces pratiques restent captives du discours universitaire qui, du savoir, fait semblant.

Travaux des Cartels de la passe

CARTEL 1

David BERNARD (France)

RAPPORTEUR

Passé et histoire

Notre cartel de la passe, en fonction depuis bientôt deux ans, n'aura pas procédé jusque-là à des nominations d'A.E. Pour autant, au travers des témoignages entendus, une expérience s'est constituée que nous souhaiterions interroger, et commencer d'élaborer. Nous savons que Lacan y invitait explicitement le jury de la passe, évoquant ici les nécessités d'un travail de doctrine. Mais rappelons une précision qu'il y apporte. Il s'agira par ce travail de clore une expérience. Formule qui pourrait apparaître paradoxale sous la plume d'un qui aura suffisamment démontré l'incomplétude du savoir. Mais c'est que justement, suivant ici la logique même du signifiant, Lacan attendait de cette clôture... des effets de liberté : « qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiante ».¹

Quelles libertés, donc ? Celles du signifiant, quand celui-ci retrouve la possibilité d'être interrogé et lu autrement, dans l'expérience analytique comme dans sa théorie. En ce qui concerne notre expérience de cartel, nous aurons pu le vérifier dans les effets de surprise et de questionnement que les différents témoignages auront suscité au cours de nos échanges. Cela valut bien-sûr dans l'après-coup de chaque témoignage, mais également dans l'après-coup de leur sériation, quand ce sont aussi les différences ou résonances apparues entre eux qui firent pour nous enseignement. Il nous aura ainsi fallu un temps, le temps qu'une expérience se dépose, qu'elle s'écrive, et que le cartel y prenne position de lecteur.

Clore une expérience suppose donc bien de l'écrire. Il y a, insiste Lacan, les nécessités d'une écriture de l'expérience à partir de ce qui la structure, afin de procéder non seulement à une cumulation de cette expérience, mais aussi à « son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés ».² Condition nécessaire à ce que l'expérience analytique de la passe, ainsi passée au rang de savoir textuel, puisse alors être interrogée et ne pas s'oublier dans les maîtres mots d'un savoir établi.

J'en viens donc à ce qui dans notre expérience de cartel de la passe, ne sera justement pas *tombé sous le sens*. Parmi d'autres, un point aura particulièrement retenu notre attention, et qui concerne la présence réitérée dans ces témoignages de scènes infantiles, en nombre limité, dont chacun des passants aura pu déchiffrer au cours de son analyse l'importance décisive. Il y a bien-sûr ce qui, d'un passant à l'autre, diffère entre ces scènes. Mais il y a aussi ce qui, par-delà ces différences, les rapproche, et dont nous tâcherons à présent de rendre compte. Nous aurons d'abord relevé la temporalité commune de ces scènes, et leur caractère déterminant. Il s'agit le plus souvent d'un instant qui pour le sujet aura fait effraction, et qui se sera avéré

¹ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » dans *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 255

² *Ibid.*

déterminant dans la suite de son histoire, notamment de ses symptômes. Par ailleurs, le sujet s'y trouve le plus souvent en rapport avec d'autres, principalement des membres de sa famille.

Précisons à présent ce qui en chaque cas préside à ces scènes. D'abord un enjeu de jouissance, qu'il s'agisse de la jouissance du sujet, ou de la rencontre de celle de ces partenaires à son endroit. A quoi s'ajoute ce qui aura accompagné, voire sanctionné cet enjeu de jouissance dans le registre du signifiant. Nous fumes en effet surpris de retrouver en chaque cas, noué à cette rencontre de la jouissance, un verdict signifiant, comme venu du lieu de l'Autre pour non seulement y réduire le sujet mais encore, pourrions-nous dire, le renommer. Deux formes paradigmatiques de ce verdict signifiant seront ainsi apparues : un « Tu es... », ou un « Tu seras... », ou plus fréquemment, un surnom donné au sujet. Enfin, les témoignages auront chacun mis l'accent sur le poids de ces re-nominations, venues désormais identifier le sujet à ce trait de jouissance dans son rapport à l'Autre, et l'y diviser, ainsi que les différents affects rapportés en donnent l'indice : honte, angoisse, culpabilité...

Notre attention s'est ainsi portée non seulement sur la fréquence de ces scènes infantiles, déjà aperçue par Freud dans sa théorisation des scènes primitives, mais aussi sur la place et la structure particulières qu'y occupent ces scissions signifiantes, moins commentées nous semble-t-il. Deux questions orientèrent ainsi notre réflexion : la première portant sur ce nouage entre l'événement de jouissance rencontré et son corrélat particulier dans le registre du signifiant, la seconde réinterrogeant la présence systématique de ces scènes dans ce qui fait une histoire. Les témoignages entendus nous conduisirent ainsi à réinterroger ce que Freud nomma la scène primitive, et les scènes infantiles, dites originaires, ainsi qu'à reprendre la question que Lacan, dans le cadre de son Séminaire sur L'homme aux loups, en déduisait dès 1952 : « Qu'est-ce que l'histoire ? »

Pour commencer d'y répondre, relevons d'abord avec Freud les traits caractéristiques des scènes nommées par lui scènes primitives. Premièrement, leur poids de causalité : il s'agit là d'« expériences vécues infantiles auxquelles la libido se trouve fixée et dont sont faits les symptômes³ ». Mais aussi, leur fréquence. Dans ce qui fait l'histoire des sujets névrosés, ces scènes « ne semblent presque jamais manquer ». Enfin, Freud isole parmi elles trois scènes typiques : « l'observation du commerce parental, la séduction par une personne adulte et la menace de castration proférée ».⁴

Les scènes primitives semblent donc non seulement lester l'histoire de chaque sujet mais aussi, au-delà des contingences individuelles, prendre un caractère typique ainsi que l'indique leur présence systématique, et la répétition de leur contenu. Quel contenu ? Freud ne manque pas de reconnaître un point commun entre ces trois scènes typiques, chacune mettant en jeu la rencontre par l'enfant d'une jouissance éprouvée comme interdite. Il précise toutefois : l'enfant aura d'abord rencontré cette jouissance sur un mode énigmatique, avant que celle-ci ne soit dans l'après-coup interprétée comme interdite. La scène dite primitive est donc ce qui viendra historier cette expérience énigmatique, et première, de jouissance. Freud pour autant ne néglige en rien, la réalité possible des scènes infantiles ainsi rapportées. Seulement manqueraient-elles que le sujet les inventera, témoignant ainsi d'une autre nécessité. « De tels événements de l'enfance sont, d'une manière ou d'une autre, nécessairement exigés, (...) ils appartiennent au stock immuable de la névrose. S'ils sont contenus dans la réalité, c'est bien ; si la réalité les a refusés, ils sont fabriqués à partir d'indices et complétés par la fantaisie ». Puis de se demander : « D'où vient le besoin de ces fantaisies et le matériel dont elles sont faites ? »⁵

³ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 14 (1915-1917), Leçons d'introduction de la psychanalyse*, PUF, 1999, p.380.

⁴ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 14, op. cit.*, p.382

⁵ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 14*, p.384. Cf aussi *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 13*, p. 57.

Autrement dit, qu'est-ce qui fonde le systématisme de ces scènes primitives, quelle est leur nécessité ? Les témoignages de la passe nous permettent alors de reprendre cette question à partir de ce qu'ils auront laissé apparaître : non seulement la dimension imaginaire de ces scènes, mais leur corrélat dans le registre signifiant, non seulement l'instant de voir, mais ce qui en cet instant sera revenu au sujet, du lieu de l'Autre, comme scansion signifiante. Ne pouvant ici nous appuyer directement sur le contenu des témoignages recueillis, nous nous reporterons aux cas paradigmatiques de Freud. Car si Freud ne s'attarde guère sur cette dimension signifiante, les cas rapportés la mettent en relief, et de façon assez proche de ce que notre cartel de la passe aura recueilli.

Il en va ainsi du cas de l'homme aux loups. Non pas certes la scène primitive la plus connue, dès lors qu'elle fut reconstruite par Freud, mais d'autres scènes dont l'homme aux loups avait le souvenir, et dont Freud souligne également l'importance dans la suite de l'histoire et des symptômes du patient. Pour exemple, la scène de séduction par la sœur aînée, survenue quand il avait trois et trois mois. Les enfants jouaient ce jour-là par terre dans une pièce de la maison, tandis que la mère travaillait dans celle d'à côté. La sœur lui avait alors « saisi le membre, avait joué avec, tout en lui racontant d'inconcevables choses sur la Nania, en guise d'explication. La Nania, disait-elle, faisait la même chose avec tout le monde par exemple le jardinier, elle le mettait sur la tête et lui saisissait les organes génitaux ».⁶

À l'enjeu de jouissance, s'est donc jointe ici une phrase, pas moins énigmatique pour l'enfant que l'événement de jouissance lui-même. Y succéda alors pour lui le désir de répéter cette expérience de jouissance, avec la Nania justement. « Il commença donc, rapporte Freud, à jouer avec son membre, devant la Nania (...). La Nania le déçut, elle prit un visage sévère et déclara que ce n'était pas bien. Les enfants qui faisaient cela avaient ensuite une « blessure » à cet endroit ». Voilà donc pour un premier exemple. Les deux expériences de jouissance s'accompagnèrent en chaque cas d'une scansion signifiante, énigmatique dans le premier cas, jugeante dans le second, épinglant chez l'enfant une faute de jouissance avec en retour cette menace de castration.

Nous retrouverons ces deux dimensions signifiantes dans le cas de l'homme aux rats. Il y a d'abord le souvenir d'une scène qui laissa là encore l'enfant perplexe, mais aussi vexé, car exclu d'une possible, même si opaque, satisfaction de jouissance. L'enfant a alors sept ans, et se trouve aux côtés de deux jeunes femmes, de la cuisinière, et de son frère cadet. « De la conversation des jeunes filles je perçus soudain ces paroles de Melle Lina : « Avec le petit on peut déjà le faire, mais Paul (moi) est trop maladroit, il passera sûrement à côté ». Je ne compris pas clairement ce que cela voulait dire, mais je compris la rebuffade et je me mis à pleurer ».⁷ S'y ajoute une autre scène, épinglant à nouveau une faute de jouissance, et qu'accompagnera cette fois un dire de l'Autre, de type oraculaire. L'enfant avait alors mordu quelqu'un de son entourage. Son père pour le punir se mit à le rosser, ce qui déclencha la fameuse scène de fureur de l'enfant, qui injuria en retour ce père de divers noms d'objets. Mais soulignons alors avec Freud que « le père, bouleversé à la suite de cette éruption élémentaire, arrêta net les coups et déclara : ce petit-là deviendra un grand homme ou un criminel ».⁸ Voilà d'ailleurs qui pourrait être associé à un souvenir de Freud lui-même : « Un soir, avant d'aller me coucher, je passai outre à ce que commande la discrétion, ne pas faire ses besoins dans la chambre à coucher des parents en leur présence, et mon père, dans la réprimande qui s'ensuivit, laissa échapper cette remarque : « Ce garçon ne deviendra rien de bien ». Il faut que

⁶ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 17 (1923-1925): Autoprésentation, Inhibition, symptôme et angoisse, Autres textes*, PUF, 1992.

⁷ *Ibid.*, p. 140

⁸ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 9 (1908-1909) : Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans, Remarques sur un cas de névrose de contrainte*, PUF, 1998, p.177.

cela ait été pour mon ambition une terrible vexation, car des allusions à cette scène reviennent sans cesse dans mes rêves et sont régulièrement rattachées à l'énumération de mes réalisations et succès, comme si je voulais dire : « Tu vois, je suis quand même devenu quelqu'un de bien ».⁹

Ainsi, autant de scènes mettant en jeu non seulement une expérience de jouissance, mais également la signification fautive qu'elle prend via un dit de l'Autre venant l'interpréter comme faute. Il faut alors en souligner les effets. D'abord une destitution humiliante pour l'enfant, ainsi que le montrent ces exemples, et ainsi que nous aurons pu l'entendre dans certaines scènes rapportées lors témoignages de passe. Lacan mentionna ce trait de l'humiliation dans son commentaire de l'article de Freud, *Un enfant est battu*, y reconnaissant un effet du signifiant lui-même. Il s'agit dans l'acte de punition et de son effet d'humiliation pour l'enfant, d'un « acte symbolique », de « quelque chose de signifiant »,¹⁰ précise-t-il, qui le précipite de sa « toute-puissance », et qui « tend à l'abolir en tant que sujet ».¹¹ Nous avons donc ici un premier versant de la structure signifiante de ces scènes, en tant qu'elles firent trauma pour l'enfant : sa destitution humiliante, au sens de sa chute soudaine d'une identification au phallus imaginaire, ainsi que son effet d'identification de l'enfant à un rien. Un véritable coup du signifiant, donc, sur le corps. « J'ai reçu par la maîtresse un point rouge, Paf ! », nous confiait il y a peu tel enfant.

Par ailleurs, Freud ne manqua pas de relever la prégnance de ces scènes de punition dans les récits que ses analysants lui faisaient de leur histoire, venant comme de façon paradigmatique épingler une expérience de jouissance : « On a fréquemment affaire dans les psychanalyses, écrit-il, à de tels événements datant des premières années d'enfance dans lesquelles l'activité sexuelle infantile semble culminer et trouver fréquemment une fin catastrophique du fait d'un accident ou d'une punition¹² ». Nous savons aussi qu'il y reconnaîtra le plus souvent une actualisation de la menace de castration. A joindre sa remarque à celle de Lacan, ainsi que le caractère typique de ces scènes, ne pourrait-on aussi en conclure à un effet de la structure ? Autrement dit, à l'effet de castration que le signifiant lui-même impose sur le corps à l'expérience de jouissance ? L'effet de « taloche », pour reprendre Lacan, que peut avoir le signifiant par son effet de destitution du sujet de l'identification phallique, et de son identification à un rien.

Au sujet de ces scènes de punition, et de leur articulation à la menace de castration, Freud cita pour les illustrer l'ouvrage du pédiatre francfortois Hoffmann.¹³ Il s'agissait là d'un manuel d'obéissance, l'une des premières bandes dessinées allemandes, mettant en scène plusieurs histoires d'enfants qui, pour avoir désobéi à leurs parents, auront à subir en retour d'effrayantes punitions. Freud souligne la dimension toujours sexualisée de ces bêtises, ainsi que la figuration de la castration que revêtent les sanctions infligées aux enfants, à l'exemple de ce « suceur-de-pouces » qui finit par voir surgir dans sa chambre, ainsi que l'en avait menacé sa mère, le tailleur, qui les lui coupa. Mais soulignons à présent ce que le titre de l'ouvrage, *Pierre l'ébouriffé*, suffirait déjà à indiquer. A savoir, non plus seulement dans ces scènes l'identification de l'enfant à un rien dans le champ du signifiant, mais également son identification dans le registre de la jouissance. Ici, ce surnom venu identifier l'enfant à sa fâcheuse habitude, de ne jamais se laisser peigner. Voilà qui permet en effet d'ajouter à l'effet de marque de ces scènes infantiles, non seulement l'effet de soustraction d'une jouissance, mais également son reste.

⁹ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 4 (1899-1900) : L'Interprétation du rêve*, PUF, 2003, p.254-255.

¹⁰ J. Lacan, *Le séminaire, livre V : Les formations de l'inconscient (1957-1958)*. Paris, Seuil, 1998, p. 238.

¹¹ *Ibid.*

¹² S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 9 (1908-1909)*, *op. cit.*, p. 178.

¹³ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 14*, *op. cit.*, p.383.

Autrement dit, non seulement l'identification de l'enfant à un rien, mais son identification à ce reste de jouissance pulsionnelle, venant alors comme sur-nommer le sujet, et révéler ce qui fait peut-être l'envers de la position de sans-nom du névrosé. Les témoignages des passes auront aussi souligné cette seconde dimension du signifiant, visant à identifier cette fois l'être de jouissance du sujet. Marc Strauss, dans un article rapportant son expérience d'un cartel de la passe, faisait déjà le constat de la fréquence de ce type de scènes. « Ce sont celles, écrit-il, qui permettent d'identifier le sujet ; nous pourrions presque dire de l'épingler d'une formule unique et caractéristique ».¹⁴ Pour l'illustrer, prenons alors un autre cas paradigmatique de Freud, Dora. Et une scène, là-encore, à partir de laquelle justement, Freud lui donna un surnom, la « suçoteuse », en raison de cette satisfaction pulsionnelle qu'elle prolongea enfant malgré l'interdit paternel, et qui fit le souvenir d'une expérience de jouissance, remontant à la prime enfance. « Dora elle-même avait gardé dans sa mémoire une image nette de sa première enfance : elle se voyait assise par terre dans un coin, suçant son pouce gauche, tandis qu'elle tirait en même temps, de la main droite, l'oreille de son frère tranquillement assis à côté d'elle. Il s'agit ici d'un mode complet de l'assouvissement de soi-même par le suçotement ».¹⁵ « Il semble qu'on ait là (dans cette image), commentera Lacan, « la matrice imaginaire où sont venues se couler toutes les situations que Dora a développées dans sa vie ».¹⁶

A suivre ces indications, cette scène pourrait donc être dite originaire, non seulement du fait d'être une scène infantile, mais également dans la mesure où le sujet, en somme, s'y serait trouvé, dans le registre de la jouissance. La scène, en elle-même, est ici venue sur-nommer le sujet via cette fixation de jouissance pulsionnelle : Dora-la-suçoteuse. A la façon de Pierre-l'Ébouriffé, cela pourrait faire le titre de toute une histoire, « matrice imaginaire », dit ici Lacan, des situations de toute une vie. Et pourquoi ne pas y associer encore un autre titre, « Le petit Hans » qui, rappelons-le, fut aussi un surnom donné par Freud à cet « amusant marmot¹⁷ », ce « drôle de garnement »¹⁸ qu'était le jeune Herbert, aussi excité que divisé par sa bien-nommée « bêtise ». Ainsi que Colette Misrahi et Pierre Thèves le soulignèrent, Freud forgea ce « prénom analytique »¹⁹ après l'entrevue qu'il eût avec lui et lors de laquelle la « prise d'humour²⁰ » justement, fût si importante pour la suite de la cure. « Hans » qui, en allemand, renvoie à « Celui qui se moque et qui taquine »²¹. De quoi reprendre à présent la question posée par Lacan un an plus tard à son premier Séminaire : *Qu'est-ce qu'une histoire ?*

A l'appui de la présence et de la fréquence de ce type de scènes, aussi bien dans les cas freudiens que dans les témoignages que nous aurons entendus, nous pourrions déjà remarquer : pas d'histoire sans trauma. Mais encore. Nous avons relevé comme traits particuliers de ces scènes infantiles rapportées une expérience de jouissance, ainsi que son effet de nomination pour le sujet. Ajoutons-y alors : de nomination forcée, avec pour effet en chaque cas une division du sujet, ainsi que des affects de honte, de culpabilité, d'humiliation ou d'angoisse en témoignèrent. En d'autres termes, ces différentes scènes traumatiques démontrèrent aussi comment les sujets s'y trouvèrent... divisés. La dimension fautive de la jouissance fut d'ailleurs souvent évoquée par les passants, de même que Freud insista beaucoup sur l'importance voire le paradigme des scènes de punition et autres « rebuffades ». Et comment y reconnaître un

¹⁴ M. Strauss, « Scènes primitives », in *Retour à la passe*, Forums du champ lacanien, p.613

¹⁵ S. Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, 2001, p. 37

¹⁶ J. Lacan, « Intervention sur le transfert » in *Écrits*, Seuil, 1966, p.221.

¹⁷ S. Freud, *Œuvres complètes Psychanalyse : Volume 9 (1908-1909)*, op. cit., p.35

¹⁸ C. Misrahi et P. Thèves, « La visite » in *Littoral n°1*, Éditions Erès, 1981, p.12

¹⁹ *Ibid.*, p.13

²⁰ *Ibid.*, p.18

²¹ Cf. sur ce point le passionnant article de Colette Misrahi et de Pierre Thèves, « La visite (La phobie : à l'enseigne de l'ironie) », *Littoral n°1*, consultable sur internet, p.18.

paradigme, sinon que derrière l'écran du souvenir, opère aussi, outre les contingences historiques, un effet de structure : la rencontre de la jouissance, fautive. Il s'agit là de cette jouissance, a démontré Lacan, qui ne convient jamais, en raison de ce qui la limite, la castration, mais aussi de ce que la castration laissera comme reste, la jouissance pulsionnelle. D'où le titre en effet très à propos de ce manuel d'obéissance, *Pierre-l'ébouriffé*, venant signer la marque de jouissance de l'être parlant.

Les témoignages auront ajouté encore à cela une autre dimension. Plusieurs auront en effet marqué que la jouissance rencontrée, et qui fit trauma, fut non seulement la jouissance du sujet, mais également et parfois même d'abord, la jouissance d'un Autre. Insistons : non seulement la rencontre du désir de l'Autre, mais celle de sa jouissance. Et par exemple, non pas *Pourquoi il a dit ça*, mais *pourquoi il a fait ça* ? Dans l'instant de la scène traumatique, le sujet se présenta alors souvent comme asservi à cette jouissance, à savoir réduit pour elle en position d'objet, et perplexe à son endroit. Peut-être est-ce là ce que Freud avait entrevu en faisant de la scène de séduction l'un des trois grands types de scène primitive, à l'exemple de la sœur aînée de l'homme aux loups, lui saisissant le membre puis jouant avec tout en lui parlant des obscures satisfactions de la Nania. Des différences seraient donc à faire valoir entre ces types de scènes, de même que leurs conséquences subjectives.

Pour lors, nous soulignerons plutôt un point commun. Que le sujet soit pris sur le fait de « sa » jouissance, ou qu'il fasse l'expérience d'une jouissance chez l'Autre, il reviendra à chaque cas à l'enfant, du lieu de l'Autre symbolique, une interprétation de cette jouissance. Avec pour effet de cette interprétation, ces effets possibles que nous aurons relevés : une jouissance éprouvée de façon énigmatique, mais aussi fautive, et à laquelle pourtant le sujet pourra se retrouver identifié. C'est là ce dont Hans, dans le dialogue avec sa mère qui précéda son premier rêve de censure, témoignait déjà. A la satisfaction qu'il lui demandait spontanément au moment de la toilette, elle lui rétorqua, « C'est une cochonnerie ». C'est là une autre forme de verdict signifiant, qui préludera au refoulement de ce désir, puis à son retour dans ce premier rêve. L'enfant savait désormais qu'il pourrait être cochon. Seulement, en quoi cela aurait-il fait *toute une histoire*, si justement le signifiant n'était venu ici semer le désordre ? Et pourquoi même ne pas alors donner à cette histoire le nom de névrose infantile ?

Enfin, ne pourrait-on en déduire que ces scènes infantiles, ainsi composées de la rencontre d'une jouissance étrangère ainsi que son effet d'identification, ne sont pas aussi l'indice de la nature toujours hétéros de la jouissance primitivement rencontrée ? C'est là ce que la structure unaire de ces signifiants de la jouissance, qu'ils soient oracle, surnom, petit nom, voire insulte, pourraient venir chacun vérifier. Autant de schlagues signifiantes, pourrait-on dire, venus d'un mot surnommer, voire insulter l'enfant à l'instant même de sa naissance au désir, ainsi qu'à la jouissance. Il y aurait donc à articuler entre eux, l'obscénité du signifiant lui-même et ses répercussions sur la jouissance du sujet, avec la rencontre de la jouissance au gré des contingences d'une histoire.

Mais encore faudrait-il aussi considérer la part prise du sujet lui-même, dans ce procès de sur-nomination. Premièrement, Lacan en donna l'indice en soulignant l'angoisse de l'être parlant de disparaître tout à fait comme objet, sans nom, dans une expérience de jouissance. C'est là ce qu'il nomma l'« horreur de l'anonymat²² », et contre laquelle justement, ajouta-t-il, le sujet pourra tenter de se sauver en faisant appel à un Autre transcendant, qui puisse renommer, lui ou son partenaire. D'où, remarquait Lacan, les surnoms et petits noms qui font aussi le « langage stupide de l'amour²³ ». Il se pourrait donc que le sujet, pour une part, en

²² J. Lacan, *Des Noms-du-père*, Seuil, 2005, p.29 et 39

²³ *Ibid.*, p.28

appelle aussi à cette identification symbolique, contre le risque sinon d'une disparition du nom dans l'expérience de jouissance.

Par ailleurs, si Freud remarquait que cette expérience sera toujours pour une part fantasmée, n'est-ce pas aussi que cet abus du signifiant est justement ce qui devra être historisé ? Une façon peut-être de venir chiffrer la jouissance ainsi rencontrée, via le défilé des signifiants. Autant qu'une façon d'y répondre comme désirant. Les témoignages nous auront enseigné qu'à partir de ces scènes originaires, le sujet se sera fait, pour ne pas seulement y rester aliéné, mais s'en séparer à l'appui d'un fantasme, soutien d'un désir. Freud pourrait l'avoir aussi aperçu, soulignant la passivité première du sujet dans la scène de séduction, et y opposant ensuite le caractère « actif » avec lequel le sujet adviendra dans la répétition d'un désir et d'une jouissance qui feront son histoire.

Voilà en effet ce que certains passants auront pu déchiffrer dans leur analyse. Au-delà du souvenir de la marque de telle ou telle scène qui aura compté, l'expérience analytique leur aura aussi permis de repérer la façon dont ils y auront répondu inconsciemment, le « se faire » pulsionnel qui aura en partie conditionné leur type de rapport à l'Autre. La scène originaires n'est donc pas le tout du sujet, n'en donne pas la clef, laissant toujours ouverte la question de savoir comment le sujet en ce point, sera apparu comme réponse. D'où peut-être cette remarque de Lacan, selon laquelle « un parlêtre se trouve exclu de sa propre origine²⁴ », et que l'inconscient gardera la marque de cette exclusion. Pour ce qui fait une histoire, il y aurait donc non seulement l'aliénation du sujet à l'Autre, mais sa séparation d'avec cet Autre. En somme, l'histoire ne serait-elle pas toujours l'histoire de la séparation du sujet d'avec son origine ? Y aurait-il histoire sans cette séparation qui fait le trauma, et la marque d'exil qui en résulte pour le sujet ? Certains passants auront pu alors indiquer comment leur analyse leur aura permis, non seulement de déchiffrer cette marque de jouissance, mais aussi de composer autrement avec dans leur vie quotidienne et leur pratique d'analyste. La question de l'articulation entre ce trait de jouissance et le désir de l'analyste, y compris dans le style de sa pratique, fut ainsi posée par plusieurs des passants. Toutefois, le passage de l'un à l'autre ne nous est pas apparu assez clairement pour que nous puissions conclure à une nomination. Pour autant, nous espérons avoir montré ici comment, au-delà de la question de la nomination, les témoignages de passe nous auront conduits à réinterroger ce qui fait l'expérience analytique.

Cora AGUERRE (Espagne)

POURQUOI LA PASSE ?

Texte écrit en résonance avec le texte « Passe et histoire »

Jacques Lacan désigne la passe dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire 11* », comme la mise à l'épreuve de l'historisation de l'analyse », qui n'est pas pour tous, parce que « il n'y a pas de tous en l'occasion, mais des épars désassortis ». La passe est alors un dispositif au cœur de l'école dont disposent « ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse », Lacan se garde de l'imposer.

Les passants témoignent de leur entrée en analyse, de ce qui les a amenés à entreprendre la cure, du transfert en jeu et de la métamorphose que l'analyse a produite.

²⁴ J. Lacan, « Réponse à Marcel Ritter » dans *Lettres de l'École freudienne*. 1976, n°18. Journée des cartels. Strasbourg. Introduction aux séances de travail, p. 8

Dans toutes les passes entendues dans le cartel nous pouvons vérifier le sérieux du travail analytique des passants. Ceci revient au cartel par le témoignage que les passeurs transmettent.

Dans notre travail de cartel nous pouvons préciser à partir des témoignages, de points de virage de la cure et de séparation de l'Autre. Nous avons également vérifié des effets de l'analyse à travers ce que les passeurs ont transmis, de changements opérés dans le style de vie et dans la pratique analytique.

Dans la passe, les sujets parlent de leur parcours, des changements opérés, de ce qui est nouveau pour eux et qui leur permet de vivre d'une manière différente, et également moins en souffrance.

La rencontre, le lien à la psychanalyse et le désir de l'analyste sont des points essentiels à cerner dans la transmission du témoignage, qui peuvent être atteints ou pas.

Le travail analytique a des effets, sans aucun doute, mais la passe apporte quelque chose de nouveau. Le parcours se fait peu à peu et dans la passe. Il s'agit ici de l'historisation, de la liaison dans le processus. Ceci implique pour le sujet qui se présente à la passe, un travail qui lui permet de cerner sa singularité qui peut être approchée seulement à partir du pulsionnel.

Chaque sujet dans son témoignage rend compte dans l'historisation de la manière dont le signifiant a fait sillon, et de la manière dont la langue a laissé une marque. Ces marques sont fixées à partir d'une scène traumatique à laquelle à l'oreille s'ajoute le regard et la rencontre avec une jouissance énigmatique. Freud en a fait le constat dans sa clinique.

La répétition nous évoque les sillons et le ravinement qui reviennent toujours à la même place grâce à l'immersion de la langue qui fait corps.

La question de la causalité est la façon dont la langue et le signifiant ont pris forme dans le corps du sujet et ont déterminé leur jouissance. Dans l'analyse on peut préciser ce qui a été l'expérience de jouissance, le point de fixation de la pulsion comme une inscription d'une satisfaction du corps liée à la demande et au désir de l'Autre. Parole et jouissance se nouent dans ces scènes racontées chargées d'une valeur singulière pour le sujet.

Le noyau du symptôme, matière initiale avec laquelle le symptôme se nourrit, est ce que Freud a appelé « le sexuel comme traumatique » et c'est à cela que Lacan se réfère lorsqu'il dit que la relation sexuelle n'existe pas. Le symptôme est la réponse, ce qui vient comme suppléance à cette absence.

La répétition est de l'ordre de la nécessité et elle ne cesse pas de s'inscrire mais, à partir d'une analyse peuvent apparaître des nouvelles résonnances qui produisent de l'écriture. L'expérience de l'analyse n'est pas seulement une expérience de lecture, mais aussi une expérience d'écriture.

Lorsque de cet être lié à l'Autre, à la demande de l'Autre le sujet parvient à se séparer, s'ouvre pour lui une nouvelle voie qui lui permet de s'orienter à partir de sa singularité. Les passants témoignent de la valeur qui a été pour eux l'expérience de l'analyse et de quelle manière elle leur a permis de donner une autre orientation à leur vie. La dimension de la passe de l'aliénation à la séparation est alors présente.

Il se produit un nouveau nœud entre la jouissance et le désir qui a des effets sur la vie de certains passants. Ceci est un effet du travail analytique qui re-sonne dans le témoignage.

La question est de savoir comment, à partir de ce signifiant qui vient de l'Autre et que le sujet a pris à son compte, une analyse peut lui permettre de savoir faire avec. Comment de cette trace, de cette empreinte qui re-sonne, peuvent s'entendre et s'écrire des nouvelles résonnances.

La dimension de la parole et du langage dans l'expérience analytique se noue à l'écriture. L'inconscient se lit et si la psychanalyse a des effets dans le réel c'est parce que c'est

une expérience qui touche à l'écriture et laisse des traces, produit de l'écriture. Parole et écriture sont nouées.

Si à partir d'une analyse nous vérifions qu'il y a une modification par rapport à la satisfaction pulsion, c'est parce que la parole a atteint le cœur de la jouissance du sujet. Sur le chemin se produisent des nouages qui permettent de nouveaux nouages. La structure n'est jamais fixée et c'est pour cela que l'analyse a des effets sur les sujets, lesquels ne sont pas évanescents.

Lacan a exploré dans son enseignement la question de la causalité du sujet et la possibilité de résolution qu'une analyse pourrait permettre. Les témoignages des passants nous ont apporté des précisions cliniques importantes qui permettent de situer ce que de l'Autre frappe sous la barre du signifiant et se constitue comme un verdict, comme un insulte, un surnom qui identifie le sujet et qui produit honte, culpabilité et angoisse.

Ces scènes infantiles, originaires, se répètent dans les cas exposés par Freud et dans les témoignages des passants. La répétition des dites scènes dans la clinique, des scènes traumatiques qui restent figées, à travers l'effet dans le corps, et dans le même mouvement soustraient et produisent de la jouissance et imprègnent la vie du sujet.

Bien que le fantasme constitue une réponse du sujet, il le laisse cependant dans une position d'aliénation à l'Autre.

Freud, dans sa conférence sur « la formation du symptôme », se réfère à ces scènes infantiles où la libido se trouve fixée et c'est à partir de là que les symptômes se constituent.

Au commencement il y a ce qui ne va pas, ce qui se pose en carrefour dans le parcours, le symptôme comme souffrance, et l'analyse permet la traversée fantasmatique, la chute de l'Autre, et la confrontation avec le trou. Le fantasme fonctionne comme un bouchon et lorsqu'il est traversé, le sujet se retrouve avec ce qui n'est pas venu de l'Autre, c'est-à-dire avec le propre, ce qui l'a constitué et ce à quoi il se trouve fixé en même temps. Quand le sujet peut se prendre en charge et se reconnaître là, des nouvelles possibilités s'ouvrent, et des libertés surgissent dès la conclusion de la cure.

L'accent de la fin, dans le dernier enseignement de Lacan est situé dans le passage du symptôme vers le sinthome, le fait de pouvoir faire avec, de manœuvrer, de se débrouiller dans la vie.

Dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire 11* », Lacan dit : « La question reste de ce qui peut pousser quiconque, surtout après une analyse, à s'historiser de lui-même ».

L'expérience de la passe à l'école, produit du lien. L'intime, le singulier du passant, se lie, se transmet, à partir de la rencontre avec les passeurs, et à ce que ceux-ci transmettent aux membres du cartel. Les passeurs sont la courroie de transmission, sont la passe, et cette passe fait nœud entre le singulier et le collectif de la communauté de l'école, qu'il y ait nomination ou pas.

Le dispositif, par sa structure même, permet une inscription de l'expérience singulière de l'analyse. Le réel, en jeu dans cette expérience à partir de ce que, dans le dispositif se transmet par la courroie, se noue par la parole menteuse à l'école.

L'historisation du passant permet le lien qui produit coupure, perte, chute, ce pourquoi, le plus intime, propre perd de l'importance, et peut ainsi circuler.

Le passant apporte son petit grain de sable et met les passeurs et les membres du cartel au travail pour que ce qui a été transmis puisse se transmettre à son tour par l'élaboration du cartel.

Ainsi, le fait de passer par l'expérience de la passe, apporte à ceux qui désirent témoigner et à ceux qui s'historisent, une inscription de leur expérience qui fait nœud.

Références bibliographiques

- Freud, S. « Conférence d'introduction à la psychanalyse », Conférence 23.
 Lacan, J. « Note aux Italiens », *Autres écrits*, Buenos Aires, Paidós p. 327.
 Lacan, J. « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire 11* », *Autres écrits*, Seuil, page 599.
 Bousseyroux, M. « Passe et fin par le nœud » In : *Au risque de la topologie et de la poésie*. « Point Hors Ligne », Toulouse 2011.

CARTEL 2**Lydie GRANDET (France)****Quels passeurs pour quelle(s) passe(s) ? Vers quelle École ?**

De cette première expérience en tant que membre du CIG et d'un cartel de la passe, parmi les nombreuses questions qui ont surgi pour moi, mon attention a été retenue par la diversité des passeurs rencontrés. Rien d'étonnant de prime abord, si l'on considère que le passeur est désigné dans un moment de sa cure propice à ce que se dévoile/se révèle sa singularité.

Cependant, ayant en mémoire cette remarque de Lacan, « le passeur est la passe » je note qu'à chaque fois qu'il l'évoque, Lacan parle de la passe au singulier : j'y entends donc la passe spécifique dans l'expérience analytique, qui fait le passage de l'analysant à l'analyste, qui noue vérité et savoir au pas-tout du réel ; il y a du savoir dans le réel, sans qu'aucun sujet ne le sache. Sans doute, est-il possible de repérer d'autres déclinaisons de passes dans d'autres champs, qu'il s'agisse du champ littéraire, artistique où plus modestement de moments de passes et leurs effets qu'impose le réel du vivant dans le quotidien de chacun. Pour autant, ces passes n'ouvrent pas au passage à l'analyste, à ce surgissement d'un désir inédit qui fait s'offrir à occuper la position de semblant d'objet pour un autre afin que puisse s'en extraire un savoir... La désignation du passeur est donc essentielle quant à la position de ce passeur à l'égard de l'École.

Dans le cartel auquel je participe, nous avons entendu à ce jour 12 passeurs. De façon générale, chacun a fait preuve d'attention, d'authenticité et de délicatesse. Certains plus réservés, hésitaient à transmettre leurs perceptions et le cartel a dû les y inviter plus ou moins instamment. Il y avait comme une réserve, une discrétion qu'il a fallu parfois surprendre. D'autres au contraire, avec beaucoup de finesse, témoignaient au plus près de ce qu'ils avaient entendu, faisant part de leur étonnement et leur non-savoir, tout en laissant au cartel le travail d'élaboration et de décision.

Nous nous étions fixés de considérer rigoureusement « l'entre-deux » témoignages et il est même arrivé que nous réentendions un passeur pour interroger et étayer notre conviction. Parfois, bien que très différents dans leur style et leur présentation, les deux témoignages s'avéraient étonnamment concordants et faisaient l'unanimité du cartel !

Dans la passe qui a donné lieu à nomination, nous avons été saisis par l'impact qu'a eu la rencontre de ce passant pour chacun des passeurs ; si l'un laissait passer l'enthousiasme que cette rencontre avait suscité, l'autre sans doute plus discret, disait cependant combien cette rencontre l'avait relancé dans son lien à la psychanalyse : avec les deux, dans des styles très différents, s'entendait combien l'historisation de cette passe les avaient chavirés et mettait en

relief les points clés qui avaient introduit des changements notables pour l'analysant, suivis d'acte dans sa cure et son lien à la cause analytique, jusque et y compris, à prendre le risque de devoir renoncer à la procédure de passe en refusant des conditions d'entretien non conformes!

Que dire du passeur qui, présentant son travail comme une construction de cas clinique, nous livra les « signifiants primordiaux » extraits par ses soins, assortis de ses propres interprétations, négligeant de mentionner le travail des rêves et ses incidences sur le rapport au corps dans les choix de vie du sujet ? Par chance, c'est grâce à la fraîcheur du témoignage du second passeur, beaucoup moins « fonctionnaire » - je veux dire moins « imbibé » de théorie analytico-universitaire- que le cartel a pu extraire les points qui lui ont permis de se prononcer.

Le témoignage devant le cartel de la passe n'est pas sans effet sur le passeur : ainsi, ce passeur qui ayant présenté un travail retenu, notamment concernant l'impression que lui avaient laissé ses rencontres avec le passant et qui, bousculé par un rêve la nuit après le témoignage, s'est « arrangé » pour parler à certains des membres du cartel...

Lacan a beaucoup insisté sur « la grosse responsabilité de donner le nom de quelqu'un comme passeur »²⁵ Nous pourrions interroger l'effet d'inhibition de cette insistance auprès des A.M.E. puisque force est de constater le petit nombre de désignations en rapport avec le nombre d'A.M.E. dans notre Ecole, point qui a son incidence sur le nombre de demandes de passe. Il a mis l'accent à plusieurs reprises sur la nécessité de ne pas en informer le passeur ; c'est un point qui me paraît fondamental à rappeler au moment où se propage l'idée que parfois, il serait judicieux de prévenir l'analysant : nous avons pu mesurer combien le témoignage des passeurs « non informés » accentuait l'effet de surprise, de fraîcheur et d'attention soutenue pour les passeurs. Sans doute aussi s'ensuit-il un effet dans la poursuite de leur cure et notamment sur le transfert. Il est dommage que les A.M.E. restent aussi silencieux sur ces questions... L'expérience d'avoir été désigné passeur, nouant autrement la cure, l'analyste et l'école, ouvre une voie/voix qui invite à se risquer à la procédure de passe sans miser sur le résultat, bien plutôt pour donner chance « à une précipitation de tas de choses qui étaient là encore en suspens dans [leur] l'analyse... ».²⁶

Les A.M.E. ont un rôle de premier chef dans la procédure de passe. Non seulement parce qu'ils désignent les passeurs, mais aussi en tant qu'ils constituent la grosse majorité des membres du CIG ; du fait des résultats aux élections que leur confère leur notoriété, ils sont amenés notamment à occuper les fonctions de secrétariat... Ce sont eux qui donnent une direction au travail du C.I.G., qui organisent la mise en place des commissions (CAOE et Commission Internationale d'Agrément des A.M.E.) qui planifient les réunions de travail du CIG et la publication de *Wunsch*, le bulletin international de l'EPFCL. Tous ceux pour lesquels la participation au CIG est une première expérience, particulièrement les A.E. qui se sont risqués « chairement » à la passe, misent sur la confiance qu'ils leur font de veiller à préserver l'Ecole pour la passe, afin que puisse croître et s'accroître « le passage à l'acte » du psychanalyste.

Dans le CIG actuellement en fonction, je note le petit nombre parmi nous de ceux qui ont vécu l'expérience de passeur : Y aurait-il moins de risque pour la procédure -et donc pour l'Ecole- à proposer quelqu'un comme A.M.E. qu'à le désigner comme passeur ? Pourquoi ? Si nous considérons l'impact des A.M.E. dans l'orientation de l'Ecole et de la passe, la nomination d'un A.M.E. est un pari de l'Ecole et pour « l'Ecole à l'épreuve de la passe » tout autant voire plus que la nomination d'un A.E...

Enfin, comment lire le fait qu'à deux reprises, un A.E. en fin de mandat n'ait pas été proposé comme A.M.E. par les commissions ad hoc ?

²⁵ J. Lacan, Congrès de la Grande Motte, Intervention sur les exposés d'introduction, 1973.

²⁶ J. Lacan, Congrès de la Grande Motte, Intervention sur les exposés d'introduction, 1973.

Il est de la responsabilité de chacun dans l'École de préserver ce « creux » qui donne chance au « pur désir de transmettre » plutôt que favoriser les espaces où s'affiche la maîtrise de la transmission.

Dans notre cartel, la passe qui a donné lieu à nomination a suscité pour la plupart des membres du cartel un effet – effect ? – effet immédiat dès la fin du témoignage du premier passeur, qui s'est traduit par un sourire et un silence. Quelque chose avait « saisi » chacun d'entre nous, l'avait « traversé », que l'écoute du deuxième passeur a entériné. Ensuite, nos échanges et nos élaborations dans le travail de cartel nous ont permis de repérer que ce « saisissement » faisait résonance avec un point singulier propre à chacun, distinct pour chacun. D'où l'intérêt du cartel et non pas d'un jury. Cette expérience m'amène à souligner la dimension d'acte que la nomination convoque. L'acte se vérifiant dans ses conséquences, le témoin²⁷ revient maintenant du côté de l'A.E. : Gageons que les suites de la nomination le vérifieront et que l'École saura en recueillir les effets...

Bernard NOMINÉ (France)

Réflexions après une nomination

Le cartel de la passe cesse en général de travailler après avoir entendu les passes et étudié le matériel déposé dans le témoignage pour statuer sur une nomination possible ou pas. Dans les expériences que j'ai vécues jusqu'à présent, le cartel a cessé de fonctionner après avoir conclu qu'il ne pouvait y avoir de nomination. Par contre, cette fois-ci, notre cartel s'est réuni deux fois après avoir opté pour la nomination d'un passant dont nous avons entendu le témoignage.

D'un commun accord les membres du cartel ont voulu réfléchir à ce qui les avait conduits à se prononcer pour une nomination.

Témoigner sur ce point me semble important, car lorsque le cartel peut conclure sur une nomination, il se fait passeur du témoignage auprès de l'École. Nommer, c'est dire: quelque chose est passé, les passeurs y ont été sensibles et ont su nous transmettre sans y faire obstacle un bout de réel dont après coup nous avons pu déduire l'efficacité logique dans le parcours de vie et dans l'analyse du passant.

Que pouvons-nous transmettre de ce réel? Rien, ou presque rien! Tout d'abord parce que ce qui nous a saisis n'est pas forcément transmissible, à moins de faire passer à la communauté des données intimes qui nous ont été confiées, ce dont il ne saurait être question. Par contre nous nous sommes mis en devoir de témoigner sur notre expérience de cartel ayant eu la chance de pouvoir faire son travail de nomination.

Si je repense à ce qui a retenu mon attention dans le témoignage, dans un premier temps, c'est sa simplicité, son humilité même. C'était le témoignage d'un parcours de vie un peu compliqué mais relaté sans pathos, avec même une pointe d'humour qui indiquait la distance prise par rapport à l'histoire. Des scansionnements précis permettaient de mesurer l'impact de la psychanalyse sur des modes de jouissance qui s'en étaient trouvés modifiés. Des formulations originales et convaincantes nous indiquaient précisément comment ce sujet avait su se sortir de certaines impasses.

Ce témoignage ne cherchait pas à nous convaincre que le passant était arrivé au bout du parcours en satisfaisant aux critères épistémiques en circulation dans l'École. C'est

²⁷ Référence au jeu de relais, dans lequel il s'agit de faire passer un objet appelé « témoin » en français- des uns aux autres.

pourquoi je me suis formulé dans l'après-coup que l'humilité du témoignage m'avait frappé. Un point a emporté ma conviction quand nous avons appris qu'au bout d'un long parcours dans l'analyse, le passant parvenu à l'âge de prendre sa retraite d'une profession qui n'a rien à voir avec la psychanalyse, se décidait à s'installer comme psychanalyste.

Quoi attendre de plus pour nous convaincre? Ça suffisait. La tonalité même du témoignage qui avait impressionné les passeurs donnait une certaine idée de ce que peut-être cette fameuse satisfaction de fin d'analyse sur laquelle notre communauté s'est interrogée.

Alors je me suis dit: pourquoi pas? Certes dans ce moment chaque membre s'engage dans un oui ou non. Le oui engage beaucoup plus, bien évidemment. Dans ce moment chacun s'engage tout en mesurant la position des quatre autres. Il y a là un calcul collectif dont on peut retracer le mouvement dans l'après-coup.

Dans ce moment nous sommes seuls, l'ombre d'un Autre qui pourrait objecter à notre décision doit nécessairement s'effacer, de la même façon que s'est effacé cet Autre à la fin de la cure de celui qui s'offre cette expérience et qui se présente dans la procédure. S'il le fait dans l'espoir d'une reconnaissance de l'Autre, les dés sont pipés. Quant aux passeurs, s'ils ont été désignés par leur analyste, c'est aussi parce qu'ils en sont à ce point de déconstruction de l'Autre.

Expérience peu commune que ce petit groupe éphémère constitué de quelques personnes dans un temps de suspend par rapport à leur aliénation à l'Autre, uniquement intéressées à essayer de saisir un bout de réel. L'expérience de ce petit groupe, c'est l'expérience de l'Ecole, je la souhaite à tous ceux qui veulent vivre l'Ecole.

Beatriz ZULUAGA (Colombie)

Ce qui a-texé d'une expérience

« La vérité ne sert à rien qu'à faire la place où se dénonce le savoir.
[...] Naturellement, ce savoir n'est pas du tout cuit. Car il faut l'inventer ».

Jacques Lacan, *Note Italienne*.

Ma participation au Cartel de la Passe reste une expérience qui, plutôt que me laisser des points de certitude, en ouvre beaucoup d'autres à la réflexion. Toute la structure du dispositif de la passe est une invention extraordinaire de Lacan, qui ne cesse pas de nous surprendre. Et précisément, ici prend sa source le point « vif » du dispositif, puisque la dimension de la *surprise* est le fil qui traverse toute l'expérience, depuis l'appel téléphonique que reçoit celui qui ne sait pas que son nom a été donné pour recueillir un témoignage, jusqu'à l'écoute du cartel en présence de chacun des passeurs. Surprenante aussi la particularité, le un par un des effets que telle tâche provoque chez les passeurs ; certains d'entre eux sont soucieux de faire passer le témoignage avec délicatesse et attention, d'autres remplissent une fonction sans aucune fraîcheur, d'autres encore signalent au cartel l'ouverture que leur désignation a produite dans leur analyse. Combien surprend alors ce qu'implique ce pari de Lacan qui entre en jeu encore davantage lorsqu'on participe à l'effet, au moment intime de consensus implicite et surprenant à la fois, qui « *saisit* » le cartel lorsque, finalement, il se prononce en faveur d'une nomination! Quelque chose « passe » là, qui surprend justement parce que surgit hors du récit même, comme point extime du témoignage que fait le passeur, hors d'une série, qui ne vient pas avec le courageux témoignage, mais qui est plutôt, si l'on peut dire, effet, *reste* du témoignage, qui n'a été prononcé ni par le passant, ni par le passeur, mais qui cependant *passé, traverse et saisit* le cartel.

C'est dans cette mesure que le dispositif de la passe est toujours une source riche d'enseignement, car si c'est une invention de Lacan structurée toujours sur le mode du tripode passant-passeur-cartel, c'est aussi cependant une expérience *en cours* qui nous oblige à continuer à penser l'Ecole, à accueillir ses enseignements nouveaux et ses effets de surprise. Effets qui peuvent être recueillis, noués par le tripode –passant, passeur, cartel- mais qui au-delà des contingences aventureuses peuvent au contraire empêcher le passage du noyau du témoignage ; ceci fait de l'Ecole *le quatrième rond* en tant qu'elle a la responsabilité d'articuler, d'amarrer les enseignements qui s'en extraient, pour combattre « l'ammésie de l'acte », combattre l'oubli de ce qui est fondamental dans l'expérience.

Ainsi, dès le début de ma participation au CIG et surtout dans le travail au sein du cartel, une question insista pour moi : « Quel désir soutient un cartel de la passe ? », c'est-à-dire quel désir se met en œuvre dans ce petit groupe pour se mettre à la disposition d'écouter celui à qui, dans le témoignage, revient la tâche de faire « passer » ce qui se décante de l'expérience d'une analyse ?

Dans sa conférence à l'Université du Massachussetts (01, 12, 1975), Lacan laissa une question qu'à mon sens nous nous devons de nous poser tous les jours : « Comment se fait-il que quelqu'un qui a terminé son analyse ... se propose à occuper cette fonction >>. Ainsi, et c'est bien ce pourquoi je l'évoque, c'est la question qui se pose au sein du cartel, pour chacun qui se porte candidat à faire partie du C.I.G. : Qu'est-ce qui nous prend à vouloir prendre la relève et faire partie d'un Cartel de la Passe ? Chacun devra répondre de ce qui opère pour lui lorsqu'il postule au CIG et se prépare à occuper une fonction que l'Ecole lui aura confiée. C'est une grande responsabilité d'attraper, laisser *passer*, « *ferrer* » et ensuite essayer de formaliser un enseignement de « l'inarticulable » du mirage de la vérité là où les mots manquent, et qui rend la dite vérité *solidaire du réel* comme le dit Lacan dans « Télévision ». Nous pouvons répondre en discourant sur la confiance dans le dispositif ; bien sûr, il est clair qu'il faut « faire confiance », c'est le pari de la passe et la conviction face à la logique qui le soutient. Mais la responsabilité du cartel de la passe nous implique bien au-delà de la confiance dans le dispositif, puisqu'il revient au cartel, finalement, d'être le *passer* qui nouera un bout de vérité *singulière* à la réflexion soutenue par toute une Communauté d'Ecole.

Dans le Cartel numéro deux, qui eut la chance d'entendre une passe donnant lieu à nomination, une question revenait constamment : Comment se produit une nomination d'A.E. ? J'essaie de le dire sous cette forme, parce qu'une chose est claire : il ne s'agit pas d'une décision calculée, réfléchie et encore moins volontaire, mais bien plutôt une conviction qui saisit le Cartel au moment où se présente la conviction unanime que quelque chose est réellement *passé*, qui a *traversé* le Cartel et a produit pour chacun et au corps même du Cartel un effet de surprise. Quelque chose *a pris* le Cartel, sans que cela vienne nécessairement de l'audition du témoignage, parfois même pas des signifiants consignés par le passant, ni non plus des dits du passeur, des notes qu'il a préparées, et cependant qui surprend le Cartel en tant qu'*écriture* unique, singulière, en tant que « *texte* » effet de ce qui ne peut être inscrit dans les mots. C'est au Cartel alors de cueillir ce *texte* et en faire enseignement à retenir et à travailler au sein de l'Ecole. Nommer un A.E. est donc un acte du Cartel de la Passe et comme tout acte, il comporte des risques et des conséquences, pour le sujet et pour l'Ecole qui devra nourrir sa réflexion de ce petit mais précieux enseignement qui peut s'en extraire. Du Cartel, il est attendu qu'il reçoive et prenne acte de ce qui s'est décanté de la tâche dévolue aux passeurs, lorsque les deux, ou au moins un des deux, *n'a pas laissé la chose incertaine*. Passant, passeurs et Cartel sont tous passeurs d'un dispositif, amarres d'un tripode qui tente de faire passer, transformer un point de réel dans un enseignement dont le destinataire est l'ensemble de la communauté analytique.

Pour terminer je peux dire que l'expérience de mon passage dans le dispositif via les cartels de la passe m'a confrontée au cœur même de la question du maintien d'une Ecole qui se dit lacanienne. Pour cette raison, chacun de nous qui avons été ou serons membres du Collège International de la Garantie, nous nous devons d'être avertis que la garantie n'est pas « garantie » et qu'elle est remise en jeu chaque fois que nous nous apprêtons à accueillir les témoignages ; elle dépend seulement du un par un, de sa capacité à s'opposer à la fonction de jury pour privilégier la fonction du Cartel c'est-à-dire être avant tout « *Passeurs de l'expérience* ».

Etre disponible, se laisser saisir et surprendre par le *texte* – s'il y a lieu évidemment- qui se décante comme reste d'une analyse pour le nouer à l'Ecole, c'est peut-être le **seul désir** qui doit animer le Cartel de la Passe ; celui d'être, je le redis, Passeur d'une expérience et cela n'inclut pas nécessairement l'acte de se prononcer en faveur d'une nomination. Ainsi, quel qu'en soit le résultat, il y a dans l'écoute des passeurs, au travers des différentes contingences qui peuvent surgir, dans la conception même de l'analyse, dans les virages d'un parcours analytique etc. une grande diversité de points cruciaux qui méritent d'être considérés par les Cartels pour les a-porter ensuite à l'Ecole. Je ne crois pas que le rôle du Cartel soit d'écouter des passes sans conséquences ; l'écoute doit s'accompagner d'un essai de formalisation, de réflexion, même si ce n'est pas nécessairement matérialisé dans une publication par exemple.

Si cela se fait mieux, si tel est le résultat, la grande bénéficiaire en sera la Communauté analytique, mais si cela ne se produit pas, qu'au moins soit attendu un travail d'élaboration, de questionnements qui provoquent, qui interrogent et qui animent l'Ecole.

Peut-être seulement, une question resterait comme solde, ce pourrait être le véritable *texte* de l'expérience, le véritable texte de mon passage au Cartel de la Passe, celle de l'*En-corps* du dispositif de la passe, l'*En-corps* d'une expérience toujours en cours.

Traduction de Lydie Grandet et Vicky Estévez, et Révision de Bernard Nominé

CARTEL 3

Silvia MIGDALEK (Argentine)

L'expérience de la passe dans l'École et ses contingences

L'École de psychanalyse, en tant que regroupement d'analystes, a été pensée par Lacan à un moment précis de son enseignement. Sa présentation à l'ensemble de la communauté, tel qu'il l'affirme, a été une décision prise sous le signe de la prudence. Il ne pouvait guère en être autrement, puisque sa proposition aux analystes était non seulement destinée à transformer entièrement certaines structures fondamentales du fonctionnement des sociétés analytiques, mais également la nature même du discours analytique. L'École a impliqué la mise en forme d'une offre inédite de « recrutement » des analystes qui n'est pas mais une façon de témoigner qui « permet à quelqu'un qui pense être analyste, à quelqu'un qui s'y autorise lui-même ou est près de le faire, de communiquer ce qui l'a fait se décider, et s'engager dans un discours dont il n'est certainement pas facile, il me semble, d'être le support²⁸ ». Dans les reliefs les plus singuliers des contingences possibles de cette expérience et de sa transmission a posteriori à la communauté, nous avons soupesé les conséquences de notre offre et de la demande que nous avons générée avec elle. Essayons de cheminer à travers ces points les plus épineux.

²⁸ J. Lacan, « À propos de l'expérience de la passe, et de sa transmission » [in *Ornicar*, novembre 1973].

Récits de l'expérience

Mon expérience au sein du dispositif de la passe s'est déroulée en tant que +1 d'un des cartels de passe de notre École, cartel déjà plurilinguistique, composé de passeurs et de passants de différentes langues. Ce caractère plurilinguistique constitue une rencontre et une fin en soi. Il faut être très attentif, très alerte, très ouvert à ce que quelque chose hors du sens ait lieu ici, et que « ça passe » comme résonance d'un réel en jeu au-delà du transfert. C'est-à-dire d'un signifiant, comme on dit en français « en dehors du transfert », pas sans sens mais plutôt hors de sens.

Après avoir écouté trois passes lors d'une première série, notre cartel a produit deux nominations. Je dois dire que c'est lors de cette réunion de travail du CIG et de ses cartels que les deux seules nominations d'A.E. Je pense que ceci, d'une manière ou d'une autre, a été perçu comme une marque de cette rencontre.

Après-coup donc, on pouvait dire qu'au sein de notre cartel un certain « esprit » de nomination avait prévalu, et je dirais même qu'elle a été célébrée par l'ensemble des collègues du CIG, chose qui m'a frappée.

Je pense que le travail d'élaboration du cartel de la passe est un élément clé du dispositif puisque à travers sa transmission il est possible de s'instruire et de construire une clinique aux fins effectives. Colette Soler dit quelque chose de très intéressant dans ce sens : « le dispositif de la passe a une fonction analytique au-delà des sujets impliqués, il confère un poids spécifique à la question de ce qu'on peut dire de son analyse, qui influe sur la direction des analyses, le cartel est une poussée à l'élaboration. » (Conférence inédite)

On pourrait affirmer que la passe est à l'école ce que le désir de l'analyste est à une cure.

Dans notre expérience nous avons trouvé différentes modalités d'articulations et des différences dans la position des passeurs d'un même passant.

Lors d'une des passes ce fut l'effet d'une surprise, par le contraste constaté dans la transmission de chacun des passeurs aux positions énonciatives absolument diverses, mais cependant ce contraste était quelque chose qui marchait de telle façon qu'il a permis de décider sans équivoque d'une nomination.

On a pu extraire de cette situation une lecture de ce qu'il s'était passé, dans le sens d'une précision sur ce que l'on peut attendre des passeurs. Ce qui a pu être élaboré a été possible grâce au témoignage de la deuxième passeuse et nous avons conclu rétroactivement que l'obstacle avait été un certain mode de présentation du témoignage du premier passeur qui avait consisté à dire d'entrée de jeu quel était son « diagnostic » du cas. Je pense que cela peut être pensé comme une contingence de la rencontre entre un passant et un passeur. La deuxième passeuse a présenté son témoignage avec un affect absolument différent, transmettant une autre logique qui illuminait le témoignage et éclaircirait les parties obscures, quelques articulations et des faits complémentaires de l'histoire, qui avaient été omis dans le témoignage de l'autre passeur.

En revanche, lors de la deuxième passe, il s'est présenté une relation complémentaire entre les deux témoignages des passeurs. Certaines choses s'éclaircissent grâce aux deux témoignages et l'on réussit à discerner la logique de différents moments de localisation et de chute de certaines identifications cristallisées autour de certains signifiants de la répétition, mais également dans le déroulement de l'analyse il se produit un changement dans la position de la jouissance féminine vérifiable dans ses rencontres avec certains hommes, mis en série par le travail analysant. Enfin, un changement de position subjective clairement articulable à un moment de chute du Transfert. On a pu vérifier qu'un lapsus venait indiquer la production d'un signifiant hors du transfert.

La troisième passe écoutée a permis de ratifier le désir d'entrée dans l'École comme un lieu d'intégration dans une communauté de ce passant. Il n'y a pas eu de nomination, mais une entrée dans l'École.

Je pense qu'il est possible de différencier le moment où le cartel doit trancher quant à une nomination ou non, particularité unique du cartel de la passe, puisqu'il conjugue le performatif : il y a passe, il y a nomination. Le cartel doit trancher lors de cet acte, c'est la responsabilité de sa tâche. Un autre moment distinct est celui du travail d'élaboration postérieur à celui de sa réunion comme cartel de passe à ce moment si particulier qu'est celui de l'écoute des témoignages des passeurs.

Il est alors possible de débattre des impasses mises à l'épreuve pour chacun de façon singulière, les nouvelles questions qui pourraient s'ouvrir comme résultat de ce travail partagé.

Lors de la deuxième série de rencontres du CIG et de travail des cartels de la passe, à l'occasion d'une Rencontre internationale de l'IF et de l'EPFCL, notre cartel a eu l'opportunité de travailler sur une quatrième passe dans laquelle il n'y a pas eu de nomination, et qui a eu la particularité d'appartenir à un passant qui lui-même avait été passeur dans une des passes écoutées dans notre première série de trois. Nous nous sommes questionnés au sujet de cette particularité, c'est-à-dire quelqu'un qui avait fonctionné comme passeur et dont nous avons eu l'opportunité ensuite d'écouter les échos de son témoignage mais dans ce cas comme passant.

Nous avons donc pu écouter les témoignages de ceux qui avaient déjà été nommés A.E. à l'occasion de la dernière Rencontre internationale de l'École.

Pour ma part, le travail et le débat postérieur de notre cartel réalisé sur Skype a été très fructueux. J'ai pu constater que cette discussion m'a amenée de repenser certaines choses que je pensais être très claires pour moi et qui ont été questionnées lors de nos débats. Il s'agit des relations et des différences entre la fin de l'analyse et la passe.

Pour moi jusqu'alors, l'affirmation qu'indiscutablement il peut y avoir fin d'une analyse sans passe est devenue moins évidente. Dans les témoignages de passe il est possible d'en trouver qui rende compte d'un moment de fin de l'analyse, mais dont la boucle est effectivement constituée qui n'est permis que par le moment de la passe et qui rentre dans le cadre du temps de la rencontre avec les passeurs, et pas avant. D'ailleurs chez certains passants il y a une production de rêves ou de lapsus qui sont propres à ce moment de l'expérience de la passe et donc au-delà du transfert.

L'expérience de notre cartel n'est pas encore terminée, nous avons encore une dernière rencontre de passe et ensuite la dissolution pour passer le relai aux nouveaux collègues qui continueront leur tâche pour contribuer à ce que le désir de l'analyste se vérifie dans une cure comme ayant été l'opérateur du passage d'analysant à analyste, dans ce que de ceci peut être capté par l'expérience de la passe.

Traduction de Miguel Caceros

Ramón MIRALPEIX (Espagne)

La passe, un échec qui a du succès

Ce travail montre quelques-unes de mes réflexions sur les passes écoutées, comme membre du cartel 3, dans la période 2012-2014²⁹.

Il n'y a pas de doute sur la centralité de la passe dans notre École. Cependant, la reconnaissance de son lieu fondamental ne nous empêche pas de percevoir des difficultés dans

²⁹ Le Cartel 3 a été constitué par Silvia Migdalek (Plus-un), Françoise Josselin, Patricia Zarowsky, Sidi Askofaré, Michel Bousseyroux et Ramon Miralpeix.

sa « réalisation ». Des difficultés qui ont été constantes dans l'histoire de la psychanalyse lacanienne, nous le savons bien, jusqu'à l'extrême de faire dire à Lacan: « *Bien entendu c'est un échec complet, cette passe* »³⁰.

Je crois que toutes ces difficultés du dispositif, de l'instrument, sont structurelles, constituantes, peut-être j'ose dire même nécessaires – dans le sens qu'elles ne cessent pas de s'écrire – dans un double sens. En premier lieu, en surface, par le fait que d'écrire sur la passe, la maintient vive, la place au centre d'attention et génère un « malaise » qui ne permet pas de s'accommoder avec ce qui est déjà connu ou avec ce qui fonctionne déjà; en deuxième lieu, par l'objet même de la passe: rendre compte de quelque chose qui ne peut pas se dire, ou seulement se mi-dire.

Ainsi j'entends que Lacan, malgré tout, ne laissait pas de côté, ne refusait pas un outil « échoué » pour l'objet par lequel a été créé, et comme nous le savons Lacan n'a pas été spécialement « conservateur » par rapport à ce qui ne marchait pas³¹. Je crois que nous pouvons le formuler d'une autre façon: Il n'y a que la passe pas-toute. Peut-être nous pouvons mettre tout cela en positif et penser qu'une passe vraiment échouée serait celle qui n'aurait pas d'échec; et à l'envers, c'est en tant qu'échouée qu'elle a du succès, car sa fonction est d'être cause³².

Quelques difficultés ont été dernièrement formulées par des questions sur – par exemple – le peu de demandes pour la passe, ou sur le peu de désignations de passeurs, ou sur le peu de nominations d'A.E. par rapport au nombre de passes écoutées. D'autres questions peuvent y être ajoutées par rapport à l'enveloppement théorique de la procédure: par exemple, la question sur la traversée de la ligne fine qui sépare le passeur d'être passant, et quand ce passeur – qui, dans sa fonction, a permis que quelque chose passait comme pour qu'un passant soit nommé A.E. – dans sa position postérieure de passant, ne réussit pas à ce que le cartel authentifie sa passe et donc, décide de sa nomination. Rappelons que « le passeur est la passe »³³.

Une autre difficulté est le calibrage du réel, quand il s'expose dans le sein du cartel dans sa fonction d'écouter aux passeurs: par exemple, parfois il n'est pas facile de différencier les rencontres avec le réel qui se produisent dans la psychose – ou dans la névrose – hors le dispositif analytique – de celles qui se produisent dans le cadre de l'analyse comme effet: l'émergence du réel n'est pas équivalente pour le sujet dans un cas ou l'autre. Ici je me réfère, bien sûr, à ce qui est transmis et écouté dans la passe. Cette difficulté peut « affecter » la transmission d'un passeur quand il émet un jugement, et évidemment le cartel doit être attentif pour que ce qui « passe » soit une autre chose que le jugement. Autres choses sont les effets de réel qui peuvent se produire pendant le témoignage d'un passeur et qui peuvent affecter tous les membres du cartel – effet partagé, quoique ce ne soit pas nécessairement la même modalité d'affect qui émerge chez chacun: quelque fois le silence produit après l'écoute d'une passe est justifié par la rencontre avec le « il n'y a pas de paroles »³⁴.

Après, quand on rend compte de cela, il semble qu'on voile une part de l'expérience, bien qu'on essaie de montrer au même moment la trace de ce réel: le temps joue un rôle important car son passage tend à effacer cette trace. Pour cette raison il arrive souvent que

³⁰ Intervention Conclusive aux assises de l'EFP à Deauville (08/01/1978).

³¹ Il faut se rappeler, par exemple, comment il a quitté l'IPA et plus tard sa propre école l'EFP.

³² Nous pouvons situer ce qui est dit par rapport à « La troisième »: « ... si la psychanalyse donc réussit, elle s'éteindra de n'être qu'un symptôme oublié. (...) La vérité s'oublie. Donc, tout dépend de si le réel insiste. Pour ça, il faut que la psychanalyse échoue. Texte Patrick Valas, p. 58.

³³ Ce débat a été introduit par M. Bousseyroux dans notre cartel. Probablement il mettra l'accent sur ce point. D'autre part nous disposons un bon nombre d'articles sur le passeur. Certains ont apparu dans *Wunsch 11*.

³⁴ Silence exprimé avec inquiétude, ou rompu avec des rires (Sol Aparicio, 2007, « De son propre cru », *Wunsch n° 7*, p. 20).

quand on essaie d'exposer les raisons d'une nomination, le sentiment de partialité apparaît au moment où on explique ce qu'on a expérimenté – peut-être qu'il s'agit d'une impossibilité: à nouveau nous tombons sur le pas-tout, pas-tout qu'on expérimente peut-être par la langue.

J'essaierai, maintenant, malgré ce qui est dit, d'écrire quelque chose sur les passes qui se sont terminées par une nomination d'A.E. Il y en a eu deux.

En premier lieu, je dois dire que ma position au moment d'écouter les passeurs a été – je crois que ce fut pareil pour mes collègues du cartel – je ne sais pas si le dire, d'une ingénuité, en tout cas d'une expectative très ouverte, sans être dans l'attente de trouver précisément cela ou l'autre. Dans tous les cas, le nombre de deux passeurs a été fondamental pour pouvoir décider. Dans les deux cas les passeurs déploient bien l'historisation analysante qui tourne autour de signifiants primordiaux qui apparaissent dans le parcours de l'analyse et spécialement dans des rêves qui permettent aux sujets de situer leur fantasme et se resituer à son égard, mais ils permettent aussi de marquer le temps de la passe, entre sa demande d'initier la procédure et son témoignage devant les passeurs.

Parallèlement, ces signifiants affectent le corps – connexion avec *lalangue* – et ouvrent les voies de l'angoisse et de l'objet comme cause, corps qui se prête comme plaque sensible à l'expression symptomatique du travail de l'articulation du réel avec ces signifiants-là, mais aussi la jouissance peut se métaboliser de sorte qu'elle puisse condescendre à l'amour par le désir. Finalement, dans un cas un lapsus – «l'esp d'un laps» fait la fonction de fermeture, de «jusqu'à là» C'est spécialement éclairé par le fait que ce lapsus coagule en lui la libération de la position du sujet par rapport à «son» monde, pour avoir touché dans l'acte qui le suit – un regard derrière – le noyau de sa jouissance dans le symptôme, et le désir – qui n'est pas un désir de ce sujet, mais le désir de l'analyste. Cette coagulation, donc du moment, quand le noyau de la jouissance est touché et de l'ouverture au désir de l'analyste que viendra se confirmer, comme un second tour, dans un autre lapsus écrit qui avait apparu dans le temps de son témoignage.

Dans l'autre cas, le moment de la passe se montre dans une série de rêves dont l'argument est toujours le même, mais un virement conduit à la résolution, comme préparant la réponse: il n'y a pas d'Autre, soit la sorcière ou l'analyste. La rencontre avec cette réponse facilite un saut ... ce n'est pas simplement un changement de point de vue, il s'agit d'un saut qui va permettre un acte qui ne soit ni un passage à l'acte ni un acting-out. Pendant ce temps, dans son parcours, la conjonction entre une «tuché» et son monde subjectif, et plus tard son propre lapsus, a touché la brèche du sexe.

En ce qui concerne les affects des passants transmis par les passeurs, le fait d'avoir synchroniquement capté – pas comme une pensée – au moment de la passe, «*nachträglich*», quelque chose d'une vraie vérité qui affecterait sa position comme analyste par la possibilité de l'acte, s'exprime initialement chez tous les deux avec le sentiment de libération, comme un poids qui s'arrête, une légèreté.

En deuxième lieu, la satisfaction qu'on peut extraire de ce passage particulier pour chacun : dans un cas, une satisfaction «calmée», et dans l'autre une satisfaction plus débordante, un enthousiasme débordant. Finalement, il y a la responsabilité à l'endroit de l'École dans deux temps : vouloir rendre compte de son passage de la position d'analysant à celle de psychanalyste comme effet de son désir, et être disposé à faire des «remous» avec son travail à propos des «points cruciaux» de la psychanalyse et de l'École.

Traduction de Matilde Pellegrini

Michel Bousseyroux (France)

La passe par le borroméen

Qu'est-ce que reconnaître un nœud ?

Un nœud s'obtient *physiquement* en nouant un morceau de ficelle et en réunissant ses deux extrémités pour former une boucle. *Mathématiquement*, c'est une courbe fermée sans point d'intersection, qui est plongée dans l'espace ordinaire (à trois dimensions). Une fourmi imaginaire se déplaçant le long du nœud ne s'apercevrait pas que son espace unidimensionnel est noué. Elle croirait avancer sur un cercle. C'est pourquoi pour reconnaître un nœud il faut s'intéresser à l'espace qui l'environne. L'espace vide environnant de la courbe permet de décrire la topologie du nœud par différents chemins, différentes manières de se déplacer dans cet espace, de passer, sans rencontrer, heurter cette courbe, par tel ou tel des trous qu'elle crée. La topologie d'un nœud est donc définie par les parcours des différents trous que sa courbe ou ses courbes cernent. La topologie d'un nœud est l'exploration de ces parcours de trous et des différentes classes homotopiques de leurs chemins.

A partir de là, on peut construire la structure algébrique (appelée groupe) d'un nœud. Quand le nœud comporte plusieurs courbes fermées, comme c'est le cas du nœud borroméen (que Lacan préférera appeler *chaînoeud*), on parle de nœud *emboité*. Comme il y a plusieurs manières de réaliser ou dessiner un nœud, comme il y a des présentations très différentes d'un même nœud, il convient de déterminer quels sont les nœuds qui sont strictement identiques, c'est-à-dire qui ont le même invariant. Un premier moyen de classer les nœuds est de chercher leur nombre minimal de croisements. Il a fallu attendre 1989-1993 pour que soit inventé par le mathématicien moscovite Victor Vassiliev, en faisant appel à la théorie des catastrophes (ou plutôt la théorie des singularités) et aux suites spectrales, des invariants dont on peut conjecturer, sans encore avoir pu ni le démontrer ni le réfuter en en donnant des contre-exemples, qu'ils sont *complets*, c'est-à-dire que leurs formules algébriques sont assez puissantes pour distinguer n'importe quel nœud de l'ensemble de tous les nœuds comme équivalent (isotopique) ou non à un autre.³⁵

Ainsi, savoir si un nœud est équivalent à un autre et savoir si un nœud est noué ou dénoué sont les deux questions fondamentales auxquelles cherche à répondre la théorie mathématique des nœuds.

Les invariants borroméens de Lacan

Lacan aussi – qui avait eu connaissance de la théorie du groupe fondamental du nœud initiée par Max Dehn en 1910 et démontrée en 1957 par C. D. Papakyriakopoulos – a cherché à y répondre pour « son » nœud borroméen. Il a trouvé l'invariant psychanalytique du nœud borroméen : le *sinthome*. L'invariant de la propriété borroméenne (ce qui *distingue* la borroméanité du parlêtre) c'est le quatrième rond du *sinthome* : c'est de ce que les trois de R.S.I. ne soient pas entre eux noués qu'ils se nouent par un quatrième : c'est ainsi que Lacan caractérise la singularité du nœud borroméen, le 13 mai 1975. Ce jour-là, Lacan envisage également, de ce que les quatre ne soient pas noués, un nouage possible, qui reste à démontrer, au cinquième de l'angoisse, et, de ce que les cinq ne soient pas noués, un nouage possible au sixième du fantasme.

Ainsi, 4, 5, 6 sont des invariants du borroméen, qui assurent la singularité borroméenne du nouage R.S.I. contre sa toujours possible régression à l'Un paranoïsant du nœud de trèfle. De même que l'ego est l'invariant qui assure l'art borroméen de Joyce, en dépit du lapsus du nœud R.S.I., comme l'appelle Lacan, ou de son « flip », comme le mathématicien anglais John Conway appelle, en 1973, l'opération chirurgicale (qu'on réalise en coupant le brin de ficelle supérieur du croisement puis en le recollant après l'avoir fait passer par-dessous

³⁵ A. Sossinsky, *Nœuds, Genèse d'une théorie mathématique*, coll. Science ouverte, Seuil, 1999.

le brin inférieur) par laquelle un des deux croisements « ponts » du réel par-dessus le symbolique se transforme en croisement « tunnel » du réel par-dessous le symbolique – flip qui, sans le secours de l'ego, aurait provoqué un lâchage catastrophique du corps, le nœud se réduisant à un enlacement du symbolique et du réel où Lacan reconnaît le propre des épiphanies. De la même façon, le nouage borroméen du sinthome présuppose deux flips du symbolique par rapport à l'imaginaire pour que les trois de R.S.I. soient dénoués (soit : forment un nœud trivial) et par là-même soient nouables par le quatrième rond du sinthome. Voilà donc ce dont il s'agit avec le borroméen : c'est de ce que les deux flips premiers fassent qu'ils ne soient pas à trois noués qu'ils se nouent à quatre, voire même à cinq ou six.

Reconnaître qu'un nœud est borroméen c'est donc *reconnaître les lapsus, les flips qui sont à son origine*. Reconnaître le réel sinthomatique, c'est reconnaître, pour parler le langage des nœuds de Vassiliev, le flip de la catastrophe primaire à partir de laquelle ce réel s'écrit.

Pour reconnaître qu'un nœud est borroméen, il faut d'abord l'écrire sur une feuille de papier, mis à plat avec, pour le nœud R.S.I., son nombre minimal de croisements, soit six passages dessus et dessous alternés : le rond bleu R passe deux fois sur le rond rouge S, qui passe deux fois sur le rond vert I, qui passe deux fois sur le rond bleu R. C'est de pouvoir lire ces croisements du nœud mis en plat, ses ronds se superposant, qu'on peut dire si c'est ou non une chaîne-nœud borroméenne.

Lacan a parlé de la passe comme reconnaissance du nouage borroméen, mais avec une sacrée restriction : dans le noir. Avec le réel du nœud borroméen, dans la passe, nous y avons affaire, mais dans le noir. C'est dans le séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, le 17 février 1977, en réponse à une exposé d'Alain Didier-Weill sur la passe comme trajet de « La lettre volée » sur le graphe du désir, avec l'idée qu'un écrit pourrait faire fonction de passeur devant le jury de la passe. La réponse de Lacan est que si de l'écrit il y a, c'est celui du nœud, mais que, dans la passe, il est pas-à-lire, pour la raison qu'on y est dans le noir ! C'est du jury de la passe, dont il fait partie, que parle ici Lacan, moins d'un an avant de dire aux Assises de Deauville que la passe est un échec complet. Au regard de ce qui s'écrit du nœud que fait le dire du passant, c'était pour le jury de son Ecole une nuit sans clair de l'une-bévue !

Caravagesque de la passe : l'éclair obscur

Lacan dit que « le Réel dont il s'agit, c'est le nœud tout entier », *qu'il y a, pour ce nœud, corde, que la corde c'est aussi le corps-de, et qu'il faut penser à ceci, que cette corps-de, nous pourrions bien n'y avoir affaire que dans le noir. Comment reconnâtrions-nous, dans le noir, que c'est un nœud borroméen ? C'est de cela qu'il s'agit dans la passe. (...) La passe dont il s'agit, je ne l'ai envisagée que d'une façon tâtonnante, comme quelque chose qui ne veut rien dire que de « se reconnaître entre soi », si je puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un a-v après la première lettre, « se reconnaître entre s(av)oir ». »*

Comment reconnaître qu'un nœud est borroméen, quand on est dans le noir où tous les ronds sont gris et où l'on n'y voit goutte pour lire sa mise à plat ? Tout simplement en le coupant, en coupant un de ses ronds, n'importe lequel, à l'aveugle. On peut alors reconnaître au toucher, à tâtons, si les autres ronds sont libres, indépendants l'un de l'autre, qu'alors il était borroméen ! On le reconnaît même sans avoir à en toucher les cordes pour s'assurer qu'elles ne sont plus liées : on le reconnaît à ses effets (qui sont triples : effet de sens, effet de jouissance et effet de non-rapport sexuel), effets qui, l'espace du laps de son dénouage, s'évanouissent, disparaissent. C'est la coupure, et pas la lecture, qui prouve le borroméen. Le nœud borroméen se reconnaît dans l'éclair obscur de sa coupure. La passe, alors, c'est cette coupure du réel borroméen tout entier qui, un instant, l'esp d'un laps, se défait (mais que le dire de l'interprétation suture, raboute). Caravagesque de la passe par le borroméen qui, tel le baiser de nuit de Celan, imprime la brûlure du sens dans une langue.

Telle est la passe par le réel des « nuits innommées », pour m'exprimer comme Mallarmé. Une fois soufflée la bougie du sens par quelque coup de vent du réel, comme est restreinte l'action de qui alors est plongé dans le noir ! La passe, telle que Lacan la caractérise en 1977, n'est donc pas le lieu où se déchiffre, où se lit le nouage de l'inconscient borroméen par le symptôme. Elle est le lieu où son réel ne s'en atteste que par la coupure. Pour l'attester, le cartel de la passe n'a que le coup de ciseaux d'une nomination. Mais si la passe, c'est bien avoir affaire avec ça, avec la coupure de la corde (qui est aussi *corps-de*) comme seul moyen de vérifier, dans le noir, le nœud borroméen – ce qui d'ailleurs réduit la reconnaissance de l'inconscient à un « se reconnaître entre *s(av)oir* » qui en rabat sur le débat des lumières –, encore faut-il aussi qu'au soir de l'analyse on sache, ce nœud, *au clair* l'écrire – donc le refaire.

Se passer de la coupure : reconnaître l'effet du flip

Une question demeure toutefois : le borroméen du réel humain, celui de LOM, peut-on le reconnaître dans le noir sans avoir à y faire cette coupure probatoire ? Oui, si l'on tient compte de ceci : que c'est le lapsus, le « flip premier » du nœud (et donc la coupure primaire-recollage sur le symbolique dans R.S.I. que nécessite, à suivre Vassiliev, son opération chirurgicale topologique) qui est à son origine, et qui fait preuve de l'opération réussie du nouage borroméen. La question serait donc : comment reconnaître dans le noir le lapsus, le flip qui est la *cause du réel* propre au sinthome ?

La passe, alors, ce serait reconnaître ce qui, du nœud borroméen qu'a fait le dire de l'analyse, dans le noir *s'entend* de son lapsus, de son flip premier. Car si, dans la nuit borroméenne du réel, le lapsus calami du nœud ne peut se lire, c'est son effet qu'est le sinthome qui peut s'entendre.

Contribution de l'A.E.

Pedro Pablo AREVALO (Vénézuéla)

Acte de passage et remémoration³⁶ Conclusions de l'acte de passage et rapport initial de sa transmission

« Lentement et bien écrire
Car ce bien faire
Importe plus que seulement faire ».
Antonio Machado, *Proverbes et cantiques* (1924).

Il y a quelques semaines, je recevais la nouvelle de ma nomination en tant qu'analyste de L'Ecole.

Cela aurait pu me surprendre, mais ce ne fût pas ainsi. Je n'aurais sans doute pas été surpris du contraire, non plus³⁷. Par contre, j'ai bien été surpris de la joie qui accompagna ce message. La bonne neue se fondait à d'anciens souvenirs, de ma plus jeune enfance, et même au-delà. Se mêlaient alors la nouvelle et l'allégresse, aux souvenirs ; se soulevaient en moi des émotions partagées, indéfinissables. Quelque chose d'ineffable : du réel en moi. Cherchant mes mots pour l'exprimer, j'écrivais ces vers :

Voilà qu'advient le caducée !
Au-delà des mers qui baignent la Grèce
Par une fraîche nuit d'été
Vient à moi le caducée

La porteuse
Féminine Hermès
Exulte d'allégresse

Combien grande la magie ?
Celle du caducée,
Celle de son émotion ?

Elle touche mes mains

³⁶ Une première écriture a été publiée dans le n° 11, 2014, de la Revue *la Azote* du Forum du Champs Lacanien au Vénézuéla. Cet article a jouit d'un échange intense entre les collègues, en particulier de la part de Vicky Estévez, Margarita Mesa et Alexandra Noguera.

³⁷ Un pas-de-surprise qui, je pense, reflète les deux traits isolés par Lacan en 1967 : position dépressive et assurance d'un sujet qui est arrivé au bout du doute, à la fin de la question et de l'attente qui lui est associée (Soler, 2010, p.30).

*Se pressent en moi les paroles
Eclatent les réels*

*S'impose à moi...le silence
Se fit en moi
Enorme*

*Fusse la joie
De ne pas savoir vraiment pour quoi
De savoir seulement un si ?*

Dans les jours suivants, d'autres personnes, certaines, même, que je ne connaissais pas, me faisaient part de leur satisfaction à l'égard de la nouvelle, bonne non seulement pour le sujet, mais aussi pour le Forum, son Ecole, et le Champs. J'ai été frappé de ne pas partager les mêmes sentiments, mais plutôt un abattement, ou bien un certain malaise, et l'insistance de cette affection m'a remis à penser. Je me souvenais qu'enfant, j'avais toujours eu peur d'arriver à rien, bien qu'un mélange entre la persévérance et la peur d'échouer, produisait les résultats voulus. Ceci dit : sans jamais ressentir de joie véritable. « Les bons résultats » s'accumulaient ainsi, sans aucune reconnaissance intime. Je réalisais alors que le fantasme, mon bon et vieil ami, osait encore me dire que ça ne m'était pas permis. A cet instant, je retraversais *une fois de plus, mon propre* Charybde en Scylla, celui que je m'étais moi-même fabriqué, et, sur l'autre rive, se trouvait l'allégresse, comme rosée sur un désert aride. Et là, il n'y eut plus de retour en arrière : la joie vint s'installer pour de bon.

Le fantasme, bien qu'affaibli, continue d'agir, mais le sujet d'analyse sait comment le maîtriser. *Fantasme, vieil ami, tu ne forces plus en moi qu'un sourire.* Je retrouvais les paroles reçues en fin d'analyse : *Toi, tu as fait un pari pour la vie !...*

Selon l'expression de Vicky Estévez, *quoiqu'on fasse, quoiqu'on dise, on respire mieux.*³⁸ Après être arrivé au bout du passage, il convient de se demander la raison de l'avoir voulu. A cet égard, je cite Margarita Mesa : « L'analyste se voit forcé de mettre à l'épreuve ce savoir acquis par sa propre analyse (...) [ce qui] implique de concevoir le témoignage du passage comme un fait, non de prestige, sinon, comme une contribution à l'ordre du savoir. Ce qui intéresse, c'est, d'un côté, vérifier de quelle façon, le sujet a-t-il inscrit en lui la castration, et de l'autre, que la question en jeu ne soit pas de l'ordre des semblants, mais advienne par acte de consentement. C'est de cet acte dont il s'agit, celui qui ne cherche pas de médailles, pas de reconnaissance, parce qu'il s'agit d'un acte « intime » par lequel le sujet fait part aux autres de son analyse, ayant comme unique objectif d'essayer, pour le moins, d'être plus conséquent avec son choix pour le travail analytique et avec la responsabilité éthique inhérente à cette condition ».³⁹

Quelques jours plus tard, tombe entre mes mains, un beau poème du grand Rubén Darío, qui semblait faire honneur à l'occasion :

Passé et oublié

*Pèlerin qui cherche en vain
Meilleur chemin que ton chemin*

³⁸ V. Estévez, « Goce, satisfacción, satisfacción del fin » In: *La Azotea 11*, revista del Foro del Campo Lacaniano de Venezuela, Caracas, dernière ligne de l'article.

³⁹ M. Mesa, « El pase, ¿una consecuencia ética? » In: *La Azotea 11*, revista del Foro del Campo Lacaniano de Venezuela, Caracas, 2014, p.4^o de l'article.

*Comment veux-tu que je te donne la main
Si mon signe est le tien, Pèlerin ?*

*Tu n'arriveras jamais à tes fins :
Car tu portes en toi le vers
Qui dévore en toi tout ce que tu as d'humain...
D'humain et de divin !*

*Toi qui marches, suis tranquillement ton chemin ;
Est encore lointain
Ce pays inconnu dont tu rêves...*

*...Et rêver est un mal. Passe et oublie,
Si à rêver tu insistes...tu persistes
A vanner la flamme de ta vie.⁴⁰*

Une analyse portée à sa fin retrace l'histoire personnelle, retourne son dessein, son passé, son présent, le futur, de telle façon et dans la mesure où tout change, il n'y a, alors, pas moyen de revenir en arrière. Il ne reste plus de nostalgie ni peur à la jouissance la plus effroyable. C'est dès lors ainsi **que l'on passe, mais on n'oublie pas**. On se souvient de tout, mais il s'agit d'un **souvenir-autre**. « C'est une voie étroite que celle de la Psychanalyse, mais ce que l'on en tire, donne certainement plus de vitalité que l'errance névrotique ». ⁴¹ Oui, plus, beaucoup plus...

Quelqu'un... me disait : Je réfléchissais si le poème était bien à sa place. Comment l'as-tu trouvé ? C'est peut-être un cas de plus de synchronisation... on voit que « quelque chose » te travaille. Plus que de le trouver, c'est lui qui m'est tombé dessus... Un hasard qui s'inscrit dans un inconscient décrypté. Et oui ; « ça » me travaille. Vient à moi le caducée, et je ne trouve rien de mieux, pour lui faire honneur, que de suivre les pas d'un désir (inapaisable), sans répit, armé que je suis d'un logos qui a laissé entrevoir sa faille, par laquelle s'écoule le pouvoir du réel, de la main d'un langage trébuchant qui, auparavant, se croyait omnipotent.

Viennent à propos les paroles de Bioy Casares : « Je n'attends rien. Non ce n'est pas horrible. Après l'avoir résolu, j'ai gagné ma tranquillité. Et cette femme m'a donné un espoir. Je dois craindre les espoirs. Peut-être cette hygiène de ne rien attendre soit un peu ridicule. Rien attendre de la vie, pour ne pas la risquer ; faire le mort, pour ne pas mourir. Je ne suis pas mort : je suis tombé amoureux ». ⁴²

Après une traversée plus longue que celle d'Ulysse de retour à Ithaque, après une Odyssée intime infestée de Lotophages, de cyclopes, des fausses de Polyphème, de la furie d'Eole, de Lestrygons, Circé, Télémaque et Pénélope, je reçois la bonne nouvelle, à savoir que le dispositif du passage a cerné un témoignage duquel en ont été tirés les éléments qui ont permis de conclure qu'est advenu un nouvel analyste au sein de l'École, en tant que solde de son analyse.

Pendant que « ça » me travaillait, je mettais alors en œuvre l'engagement d'extraire de mon expérience du passage et de la fin d'analyse, les apports pour notre champs, afin de les

⁴⁰ R. Darío, « Pasa y olvida » In: *Rubén Darío: Poesía*. Fundación Biblioteca Ayacucho, Caracas, MPP para la Cultura, 1915, p. 484.

⁴¹ B. Zuluaga, *La Escuela. Aún*. Ponencia presentada en el IV° Encuentro Internacional de la Escuela de Psicoanálisis de los Foros del Campo Lacaniano, Paris, 2014, p. 1.

⁴² A. Bioy Casares, *La invención de Morel*. Buenos Aires, Colihue, 1940/2008, p. 54.

soumettre à notre *communauté d'expérience* (Izaguirre, 2014, les trois pages de l'article), cercle réduit et communauté agrandie, pour contribuer ainsi à impulser le dessein de l'Ecole : « La voix de l'Ecole ne pourrait être autre; autre que de veiller à extraire un enseignement de cette expérience unique, que peut être pour un sujet la rencontre avec la Psychanalyse. Rencontre qui a travers le dispositif de la passe, permet de formaliser que « ça » c'est transformé, que « ça » a **muté dans ce sujet, lui, qui, un jour, s'est engagé dans la conquête de son désir** [est rajouté ce qui est souligné] ».⁴³

L'ouvrage à-venir portera sur le signe du comment... « Le sujet fit le deuil de l'objet a, et (...) s'est assuré de savoir quels étaient les impasses que le langage impose au sexe, au sens, à la signification, à la position dépressive du deuil (...) [conditions que résume] la position de Lacan jusqu' en 1967 exposée dans La Proposition et celle de *l'Etourdi*,⁴⁴ [et par] la notion du réel à partir du Vingtième Séminaire (...), réel qui s'inscrit dans le nœud borroméen, en tant que réel complètement en dehors de la sphère symbolique, ce qui implique un en dehors du sens, radical, que Lacan a parfois même identifié dans le champs de la vie, en tant que jouissance du corps habité par la vie, de telle façon que celui-ci n'existe que par la-langue : il s'agit de la jouissance du corps qu'habite celui qui parle (p.16). [Par conséquent] assumption de la castration, identification au symptôme (p.66) [et introduction dans] la race paradoxale des différents » (p.85).

Leonora Santamaría dit,⁴⁵ en paraphrasant Octavio Paz:⁴⁶ *Etre exclu (...) c'est être différent*. Expression juste, de laquelle je fais une lecture inaperçue: Osons être différents, au risque même d'être exclus : différents en cela qui nous rend uniques, ce qu'une analyse menée à bout termine par passer au crible.

Qu'est-ce qui m'a amené ou bien m'a poussé à persévérer jusqu'à la fin de l'analyse? On aura le temps de s'étendre à ce sujet le temps voulu. Pour l'instant, suffit-il de se rappeler de ce *faire un pari pour la vie*, qui implique un ne pas céder à l'échec, ne pas se conformer avec le « *je sais que ce n'est pas fini* » [mais je m'arrête ici] (...) **S'arrêter sans conclure est une conséquence de la frustration** [ce qui est souligné est rajouté].⁴⁷

Pour mettre un terme à ce premier passage de transmission, je voudrais laisser ici une offrande votive à mes dieux déchus ; une fantaisie de jour en fin d'analyse qui s'imbriquait dans le souvenir de l'Interprétation, de Foucault, des Ménines de Velasquez (1656):

J'arrive à une session d'analyse. Je passe et s'entrouvre une porte au fond ; il y a là quelqu'un en analyse... je me vois comme dans un rêve : Est-ce bien moi qui suis là ? Mais, qu'est-ce que je fais là ?... tout en réfléchissant, je passe... à attendre dans le vestibule, à droite du couloir d'entrée. Quelques minutes plus tard, je passe au fond, quand sort la personne qui y était. Au moment de terminer la session, quelqu'un arrive (je vois son ombre sous la porte), l'analyste sort et ferme la porte de la pièce où je me trouve. Au moment où elle ouvre la porte d'entrée, s'entrouvre à nouveau la porte du fond, là où je suis. Et je suis là, en me regardant depuis le pas de la porte. Mais je me trouve aussi dans la salle, et me vois sur le pas de porte. Je ferme la porte ; même si la fantaisie est évidente, et l'inconscient continue de travailler...

Les Ménines de dedans (en dehors) et de dehors (en dedans). Quelle meilleure scène pour une destitution subjective ? Le spectateur se regarde dans la glace du fond, et la glace du fond, c'est moi, qui me regarde également...

⁴³ B. Zuluaga, *La Escuela. Aún*, op. cit., pp. 1-2.

⁴⁴ C. Soler, *El fin y las finalidades del análisis*. Buenos Aires, Letra Viva, 2013, p. 15.

⁴⁵ L. Santamaría, « ¿Qué lee el psicoanalista? » O. Paz: *Claridad errante* In: *La Azotea 11*, revista del Foro del Campo Lacaniano de Venezuela, Caracas, 2014, dernière ligne de l'article.

⁴⁶ O. Paz, "El pachuco y otros extremos" In: *El laberinto de la soledad*. México, Fondo de Cultura Económica, 1950/1992, p. 9.

⁴⁷ C. Soler, *El fin y las finalidades del análisis*, op. cit., p. 14.

« Peut-être s'agit-il dans ce tableau (...) d'une représentation de représentation (...) Mais là, au travers de cette dispersion qu'elle recueille et déploie à la fois dans l'ensemble, pointe impérativement en tout lieu, un vide essentiel : la disparition nécessaire de ce qui la constitue- de celui à qui il ressemble et de celui dont les yeux ne sont que ressemblance. **Ce sujet-là**, qui est lui-même- **a été supprimé...** » [Ce qui est souligné est rajouté].⁴⁸

Une interprétation...intéressante. Mais la fin de l'analyse, rapportée par cette fantaisie, dit d'autres choses, en dit plus. Le regard, objet pulsionnel par excellence, vidé de son pouvoir de braise, pend d'une drôle de tresse signifiante, sujette au regard qui se dirige sur l'infante Marguerite, précieux jouet des Habsbourg. Regard qui ne dit plus rien, mais un rien qui offre à nos yeux l'inestimable hors du sens, dû au fait de se trouver à la fois au fond et à l'entrée.

Traduction d'Isabelle Thiriez



Références bibliographiques

- Bioy Casares, Adolfo (1940/2008). *La invención de Morel*. Buenos Aires, Colihue.
- Estévez, Vicky (2014). Goce, satisfacción, satisfacción del fin. En *La Azotea 11*, revista del Foro del Campo Lacaniano de Venezuela. Caracas.
- Foucault, Michel (1966/1974). *Las palabras y las cosas*. México, Siglo veintiuno editores.
- Lacan, Jacques (1967/s.f.). *Proposición de 1967*. Disponible en http://wapol.org/es/las_escuelas/TemplateArticulo.asp?intTipoPagina=4&intEdicion=4&intIdiomaPublicacion=1&intArticulo=183&intIdiomaArticulo=1&intPublicacion=10
- Lacan, Jacques (1972/1984). El atolondradicho. En *Revista Escansión N° 1*. Buenos Aires, Paidós.
- Lacan, Jacques (1972-73/1989). *Seminario 20* (Aún). Buenos Aires, Paidós.
- Machado, Antonio (1924/s.f.). *Proverbios y cantares. Nuevas Canciones* (1ª Parte). Disponible en <http://www.poetasandaluces.com/poema.asp?idPoema=226>
- Mesa, Margarita (2014). El pase, ¿una consecuencia ética? En *La Azotea 11*, revista del Foro del Campo Lacaniano de Venezuela. Caracas.
- Paz, Octavio (1950/1992). El pachuco y otros extremos. En *El laberinto de la soledad*. México, Fondo de Cultura Económica. Disponible en <http://www.hacer.org/pdf/Paz00.pdf>
- Rubén Darío (1915/s.f.). Pasa y olvida. En *Rubén Darío: Poesía*. Fundación Biblioteca Ayacucho. Caracas, MPP para la Cultura. Disponible en: http://www.bibliotecayacucho.gob.ve/fba/index.php?id=97&backPID=87&begin_at=8&tt_products=9
- Santamaría, Leonora (2014). ¿Qué lee el psicoanalista? Octavio Paz: *Claridad errante*. En *La Azotea 11*, revista del Foro del Campo Lacaniano de Venezuela. Caracas.
- Soler, Colette (2010). Las condiciones del acto, ¿cómo reconocerlas? En *Wunsch 8* (dedicado al Primer Encuentro Internacional de Escuela). Boletín Internacional de Escuela de Psicoanálisis de los Foros del Campo Lacaniano.
- Soler, Colette (2013). *El fin y las finalidades del análisis*. Buenos Aires, Letra Viva.
- Velázquez, Diego (1656). *Las Meninas o La familia de Felipe IV*. Óleo sobre lienzo (3,18 m × 2,76 m). Madrid, Museo del Prado.
- Zuluaga, Beatriz (2014). *La Escuela. Aún*. Ponencia presentada en el IV° Encuentro Internacional de la Escuela de Psicoanálisis de los Foros del Campo Lacaniano. Paris.

⁴⁸ M. Foucault. *Las palabras y las cosas*. México, Siglo veintiuno editores, 1966/1974, p. 25.

Contribution des passeurs

Monica PALACIO (Colombie)

La fonction passeur, au-delà du témoignage

Être passeur est, sans doute, une grande responsabilité. C'est une fonction dans laquelle quelqu'un qui a persévéré dans sa propre analyse, qui a persévéré presque jusqu'à la fin, s'y voit précipité, voire forcé, sans l'avoir prévu. Sa tâche de recueil et de transmission du témoignage du passant, fonctions complètement inédites, instaurent, au moins dans mon expérience, un nouveau rapport à l'École et produisent un effet particulier dans l'analyse personnelle.

J'aimerais signaler quelques aspects de la fonction passeur, au-delà du témoignage. Dans une première tentative pour formaliser cette expérience, je situe trois moments du déroulement de la fonction du passeur.

1) Premier moment : la notification-surprise. Il s'agit du moment où l'on apprend qu'on a été tiré au sort pour exercer la fonction de passeur. Dans mon cas, cette notification a été faite par le passant et de cela ressortent les premiers effets au niveau de la surprise, de l'affect. C'est un moment intime, plutôt en rapport avec le sujet qui est passeur, un moment de surprise parce que, si nous suivons les indications de Lacan, la notification n'est pas annoncée préalablement par son analyste qui cependant, en tant que AME, a proposé d'intégrer son nom à la liste de possibles passeurs.

Il y a une note de Lacan à ce sujet au Congrès de l'École freudienne de Paris à la Grande Motte (1973), où il dit que l'analyste « le désigne comme passeur, et ce quelqu'un n'a pas à en être informé, ceci est une règle que je crois avoir très suffisamment indiqué pour qu'on puisse dire que dans les cas où les choses se sont passées autrement, c'est-à-dire où l'analyste a demandé en quelque sorte son agrément à l'analysant, pour le désigner comme passeur, il y a là une erreur tout au moins par rapport à la compréhension de ce que j'ai moi-même proposé. L'analyste désigne quelqu'un comme passeur et ne lui demande pas son avis. Voilà exactement, comment les choses doivent être entendues [...] »⁴⁹

L'effet de surprise initial est important dans cette fonction car autrement que ferait quelqu'un qui bien qu'ayant été averti par son analyste de sa désignation comme passeur, ne pourrait pas accomplir cette fonction, car il est évident que tous les noms proposés ne sont pas nécessairement tirés au sort ? Je trouve pour l'instant que la logique de la fonction de passeur n'est possible que si l'on peut accomplir la tâche de recueil et de transmission du témoignage, deux rencontres complètement inédites quant à la relation à l'École et à la psychanalyse pour celui qui exerce cette fonction.

2) Deuxième moment: la rencontre avec le passant et le recueil du témoignage. Ce moment contient en lui-même un autre, qui est celui de porter, voire de supporter pendant un

⁴⁹ J. Lacan, Congrès de l'École freudienne de Paris à la Grande Motte In : « Thésaurus sur le passeur », préparé par Ricardo Rojas et Dominique Fingermann, in *Wunsch* n° 11, octobre 2011, p. 73.

temps le poids dudit témoignage. Ce moment, du moins dans mon expérience – et je sais que ce n'est pas pareil pour tous les passeurs – c'est un temps pour comprendre ce qu'implique le parcours d'une analyse, ses effets thérapeutiques, mais aussi ce qui concerne la production d'un analyste et la fin de l'analyse. Ce moment implique d'écouter quelqu'un qui dans sa tâche analysante est arrivé à quelques conclusions qui, loin d'être liées au savoir, sont liées à une nouvelle façon, à une nouvelle position face au symptôme, à l'histoire subjective, à la clinique et à quelques conclusions qui de façon fantastique se manifestent à travers des formations de l'inconscient – des rêves – guidant le travail de la fin.

3) Troisième moment : la rencontre avec le cartel de la passe, moment dans lequel on exerce la fonction de transmission, fonction qui toutefois est mise en route dès le moment 1. La rencontre avec le cartel est décisive parce qu'elle précipite, sous la logique de la hâte, les effets que ces trois moments noués ont contenu. Il me semble que c'est là que réside la fonction du passeur, puisque c'est là où il arrive à passer ce que le passant à son tour lui a passé.

Au-delà de la fonction de transmission du témoignage, le passeur passe ces moments de façon particulière. À l'horizon il y a toujours la transmission et la rencontre avec le cartel de la passe, mais le passeur sait, ou du moins il perçoit à partir du témoignage entendu, qu'il y a quelque chose d'autre qui y est mis en jeu.

Dans mon cas, une sélection de quelques rêves, de quelques interprétations décisives, de quelques données de la biographie du passant, m'a permis déjà de présenter le témoignage au moment de la rencontre avec le cartel. La hâte a une fonction importante tant pour le passant que pour le passeur. Il est nécessaire de se délester de la charge qu'on a portée, mais la décharge ne se fait pas n'importe comment ; je crois que l'ordre même dans lequel le témoignage est présenté est soumis à ce qu'on a pu cerner, sinon, comment peut-on sélectionner parmi les rêves et les éléments qui se présentent ? J'insiste cependant sur le fait que le passeur est « saisi » par le témoignage même. Dans mon cas, je n'ai pu ni ordonner ni sélectionner de façon anticipée ce que j'ai présenté, le témoignage a été écrit comme le passant l'avait relaté, mais la façon d'isoler ce qui allait être présenté ne m'est venue qu'au moment même de la rencontre avec le cartel. Le fait de ne pas savoir comment le présenter a fait partie de l'angoisse vécue avant la rencontre avec le cartel, mais au moment même où je me suis assise et ai dit à haute voix : « voyons, par où je commence ? », cela a fait place au témoignage et j'ai pu le présenter sans faire appel à la pensée ou à mes notes, parce que c'est quelque chose qui s'organise au fur et à mesure que ça se présente. Je me souviens de quelques détails du témoignage, qui seulement surgissent pour expliquer, approfondir, mettre en relief. Je me rends compte au fur et à mesure que je parle, qu'être passeur est cela, laisser émerger ce qui a été « déposé » en moi, ce que pendant un temps j'ai retenu en relayant le passant et qui était important non seulement pour lui mais aussi pour l'Ecole.

À ce sujet, je me souviens au moment où j'écris que le passant m'a dit lors d'une de nos rencontres que témoigner était devenu une urgence pour lui, comme s'il devait s'en débarrasser, le raconter de façon urgente. En ce sens, le passeur est dépôt, réceptacle de ce qui n'appartient plus au sujet, mais qu'en raison du transfert à l'Ecole il a souhaité de rendre public. Le problème – car pour moi ce fut un problème – c'est qu'avant de le rendre public, j'ai dû le porter pendant sept mois au total, neuf si je compte les deux mois d'attente d'avant le recueil du témoignage. Ce « s'en débarrasser » n'est pas de la rhétorique, c'est une nécessité, arrêter de porter un savoir sur ce qui se produit à la fin de l'analyse, cela presse et pousse à être dit.

C'est la raison pour laquelle le titre de mon intervention, même si je n'y suis pas très attachée, a pour intention d'insister sur le fait que la fonction de passeur va au-delà de la transmission du témoignage. L'idée d'un nœud m'est venue pour exemplifier ce que je veux

dire. J'oserai dire que ce qui produit un nouage entre le passant et le passeur est le réel en jeu dans le témoignage et cela a quelques conséquences pour le passeur. Ce nœud – qui se noue à partir des rencontres avec le passeur et se dénoue seulement avec la présentation face au cartel de la passe comme moment final – a dû sans doute être construit avant, en tant que nœud transférentiel à l'École. Je crois qu'accepter d'être passeur est aussi en rapport avec ce que j'appelle « une nouvelle position face à l'École ». Si le transfert de travail à l'École est instauré, comme dans mon cas, comment dire non à la sollicitation voire à l'appel d'être passeur ? Le nœud transférentiel est en route, il ne manque qu'un lien nodal, celui de la rencontre avec le passant et le recueil de la trace de son témoignage pour que quelque chose d'un autre ordre s'installe chez le passeur et puisse être dénoué lors de la présentation du témoignage à l'École, le destinataire final.

Entre les effets de la notification-surprise (désignation) et le recueil du témoignage du passant, il y a eu une série de phénomènes complètement inédits pour moi : le premier étant une série de rêves que j'ai pu travailler en analyse et qui montraient quelque chose par rapport à ma propre passe. C'étaient des rêves sur la passe qui montraient de différentes manières l'acte de passer, passer un pont et/ou chercher une sortie. Je propose de les appeler « rêves indices⁵⁰ » dans le sens où ils signalent, pointent, visent quelque chose, et je crois que cela est en lien avec mon propre moment de passe.

Un autre effet important a été la apparition d'un affect d'angoisse dont je n'ai pu me dessaisir qu'au moment de rendre le témoignage ; angoisse et division subjective face aux multiples questions concernant ma propre capacité à exercer cette fonction, des questions sur comment accomplir cette fonction car il n'y a pas un savoir être-passeur ; il n'y a rien qui nomme ou indique la façon d'accomplir cette fonction. Non seulement cette angoisse m'empêchait de respirer mais elle était aussi accompagnée d'une insomnie féroce qui a duré plusieurs mois ; deux phénomènes étrangers à ma présentation symptomatique, phénomènes qui n'appartenaient pas à ma subjectivité jusqu'à ce moment, mais qui m'ont pourtant prise jusqu'au soir de mon arrivée dans la ville où j'allais présenter le témoignage.

On retrouve souvent des situations de ce type dans les textes écrits par des passeurs, des effets de l'ordre de l'expérience, proches de phénomènes symptomatiques, et il est évident que ce sont des manifestations de l'inconscient. Je crois que cela est en rapport avec ceci que, pour le passeur, je cite Colette Soler : « il s'agit d'une turbulence type, inhérente au discours analytique, produit par lui, effet de la logique de son processus. Turbulence c'est le terme que je choisis pour dire ce temps où se développent les affects de la conclusion en suspens, à savoir le tourment, le deuil, ou la jouissance inquiète de la phase finale pas encore finie. Attachez votre ceinture, c'est ce qu'il faudrait dire au passeur, parce que c'est lui qui est secoué dans cette zone, 'qu'il y soit ou non en difficulté' et le plus souvent y est en difficulté. Je voudrais souligner ce point. Il est en instance, sur le point de, dans un temps de suspens, de quoi ? De ce qui va faire solution propre pour un analysant donné ». ⁵¹

Je me demande si une partie des affects qui traversent le passeur durant le temps d'attente de la rencontre avec le cartel de la passe est en rapport avec cette zone de turbulences produite par le discours analytique, décrite par Colette Soler, et si cette dite turbulence est en rapport avec « le réel comme impossible à supporter », avec ce que la traversée d'une analyse implique et qui définit ainsi sa clinique. « Le réel en tant qu'impossible à supporter » produit en moi des résonances par rapport à ce que j'essaye d'articuler, cela

⁵⁰ J'ai constaté depuis que Marcelo Mazzuca (*Wunsch* n° 12) avait parlé aussi de « rêves indices » [*sueños índices*] et je ne sais pas s'il s'agit d'une expression qui appartient à quelqu'un, mais le nommer ainsi est quelque chose que je fais moi-même en analyse par rapport au travail des rêves.

⁵¹ C. Soler, « Le passeur », in *Wunsch* n° 12, juin 2012, p. 3.

évoque pour moi la dimension de la charge, du poids, y compris pourquoi pas, de la souffrance.

Je ne sais pas si c'est trop dire, mais je crois que le passeur prend note de ce que le passant a trouvé comme solution face au réel et c'est certainement cela que le cartel perçoit aussi : une solution inédite au symptôme, à l'impossible à supporter, qui est maintenant transmis à l'Ecole par l'intermédiaire du témoignage de passe, et qui n'embarrasse plus le sujet, mais qui le relance plutôt vers le travail épistémique sur ce qu'est la cure, sur ce qu'est le désir de l'analyste. Quelque chose qui était intime et subjectif devient public à travers le témoignage et grâce au transfert à l'Ecole, transfert qui dépasse de beaucoup la petite communauté de travail où s'insère le passant, car il concerne l'ensemble de l'Ecole.

J'ai ouvert cette parenthèse parce que je me demande si une partie des affects qui traversent le passeur durant le temps d'attente de la rencontre avec le cartel de la passe a un rapport avec le réel comme impossible à supporter. Je ne peux pas encore « dire » et encore moins comprendre l'angoisse que j'ai vécue durant le temps d'attente, le temps pendant lequel je portais le témoignage du passant. Je crois que les affects qui se sont présentés en moi ne m'appartenaient pas, c'étaient plutôt des affects d'un autre ordre que ceux vécus par moi dans ma subjectivité. C'est une question qu'on m'a posée au Forum de Medellin qui m'a fait penser à cela et à l'exprimer de cette façon, sans un support théorique sur lequel m'appuyer : on m'a interrogée sur la dimension des affects que suscite la rencontre avec le cartel et qui sont, dans mon récit, des affects de joie, d'euphorie, comme une décharge. Dans ma réponse, j'ai dit que lors de la rencontre avec le cartel, mes affects en tant que sujet n'étaient pas présents, car certes ce serait mes affects à moi qui pourraient interférer sur le lien à l'autre, jusque dans la parole, mais mes affects subjectifs ont disparu à ce moment-là faisant place à cet autre affect, inattendu, et qui a été pourtant aussi présent dans les rencontres avec le passant, celui de la joie. Je me demande alors si les autres affects que j'ai éprouvés pendant cette période de turbulence, celle où je portais le témoignage, correspondaient aussi à ce type d'affect qui n'appartient pas au sujet passeur, mais qui correspondent peut-être au passant et, pourquoi pas, à l'expérience en tant que telle, car ce sont des affects et des effets détachés, précipités par l'expérience même de la fonction.

Pour moi, ces questions insistent parce que lesdits effets-affects sont semble-t-il la marque d'être passé par l'expérience et il est possible qu'ils soient la marque de quelque chose qu'on portait sans le savoir, la marque du réel qui passe dans le témoignage, qu'on ne peut pas dire et qu'on ne peut qu'éprouver comme un effet intime de ce qui a été, pour le passant que j'ai entendu, l'émergence d'un désir nouveau.

Si l'angoisse est l'affect qui ne trompe pas et signe du désir le l'Autre, que me veut l'Autre ? Pour moi, c'est encore signe et énigme. La question sur ce que veut l'Autre est sans doute présente et traverse l'expérience : le seul souhait de bien présenter le témoignage, de pouvoir répondre à la confiance du passant – qui n'a pas refusé mon nom alors qu'il aurait pu le faire en raison de la proximité géographique et de travail, ce qui pour d'autres aurait pu être un empêchement. Il y a eu aussi l'émergence d'une gêne envers mon analyste, l'AME qui a mis mon nom sur la liste des passeurs, enfin, ces choses font encore état de la consistance de l'Autre, mais je crois en même temps que l'angoisse doit signaler quelque chose de plus. Selon Lacan, l'angoisse est le signal de la présence de l'objet, le syntagme est connu : « l'angoisse n'est pas sans objet ». Il s'agit de l'éminence de l'objet, du réel, de ce qui émerge de ce trou qui a été à peine bordé par le symbolique. J'insiste alors sur cette question : le témoignage et ce qui y est transmis peut relier le passeur au réel mis en jeu dans l'analyse du passant ? Serait-ce pour cela d'ailleurs qu'il peut transmettre quelque chose de ce qui est propre au passant, par cette résonance qui se produit et qui se manifeste dans certains phénomènes relatifs au seul affect

qui ne trompe pas et qui est ainsi déposé, comme une charge, du passant au passeur et de celui-ci au cartel pour ensuite savoir-faire transmission dans l'Ecole avec ce reste ?

Pour conclure, j'aimerais faire une dernière remarque sur le signifiant « témoignage ». Selon le dictionnaire de la *Real Academia Española*, le mot « témoignage » [*testimonio*] signifie : 1) Attestation ou affirmation de quelque chose ; 2) Instrument... qui atteste d'un fait ; 3) Preuve, justification et vérification de la certitude ou de la véracité de quelque chose.

Je crois donc qu'utiliser la modalité du témoignage dans le dispositif de la passe et non d'un autre type de transmission, comme une soutenance ou un exposé, donne un caractère particulier à la question du transfert de travail qui meut et soutient l'Ecole. Il me semble évident que Lacan choisît, créa un dispositif dans lequel le réel se discerne, se démontre plutôt par sa résonance, par ses effets, que par le savoir. Parce que celui-ci, c'est-à-dire le savoir théorique noué à cette expérience, apparaît dans un moment postérieur au témoignage. Ce réel, qui arrive lors de la rencontre avec le cartel de la passe à travers le passeur, qui émerge et surgit là, a un effet d'enseignement qui ne se transmet pas par les voies classiques, mais par la voie de la vérification de la certitude ou de la vérité prise dans l'expérience. C'est pour cela qu'être passeur, on a beau essayer de le formaliser, est avant tout une expérience intime. Cet aspect a constitué pour moi une des difficultés pour pouvoir en parler dans des termes distincts de ce qui a été éprouvé et des affects que cela a provoqués.

À la fin de l'expérience, je peux comprendre la confiance du passant en l'Ecole et dans le dispositif ; l'enthousiasme [*animo*] de quelques membres du cartel me demandant d'approfondir, l'affect joyeux presque euphorique vers la fin de l'entretien, les différentes expressions, les rires de quelques-uns, les expressions comme « c'est joli ! » [*qué bonito*] m'ont fait sentir, penser, croire que la fonction de faire passer quelque chose d'un désir inédit chez le passant avait été accompli. On ne m'a interrogée que sur le cas du passant, pas sur ses analystes, sur son transfert. On m'a interrogée sur ce que je connaissais de son travail dans l'Ecole, du fait de vivre dans le même pays que lui, sur ce qu'il avait dit sur sa clinique, sur sa névrose infantile etc., mais jamais sur sa filiation analytique ou la mienne.

Participer au dispositif de la passe comme une expérience qui va au-delà de la nomination, a pour moi un effet similaire : de confiance, quelque chose comme « cela existe bien », car « quelque chose se passe là et ne peut se passer que là, en ce moment et lieu » de la rencontre avec le passant et de la rencontre avec le cartel de la passe. Dans ce cas, le passant m'a appelée quelques jours après ma fonction terminée et me dit qu'il a été nommé AE de notre Ecole. Cette nouvelle me rend très heureuse. Il me semble que ce qui devait être passé est arrivé à bon port, mais je le dis, au-delà de la nomination, le pari avait été fait et c'est le chemin du dispositif fabuleux proposé par Lacan qui fait que cette expérience est unique et sans doute non-reproductible. La nomination, qui pourrait le dire, est secondaire par rapport à ce qu'on y éprouve. En effet, la nomination en tant que telle est très importante parce qu'elle permet de mettre en évidence l'effet de formation délivrée par l'Ecole et, dans ce cas précis, la nomination est encore plus importante parce qu'elle rend compte de la présence de l'Ecole dans notre milieu (AL-N).

Je crois qu'une cure analytique peut être comparée à ce que dit Rosa Montero dans « La ridicule idée de ne pas te revoir » [*La ridícula idea de no volver a verte*] : « La littérature ou l'art en général ne peut pas atteindre cette zone intérieure. La littérature se consacre à faire des tours autour du trou ; avec de la chance et du talent, elle pourra peut-être lancer un coup d'œil fugace à l'intérieur. Cet éclair illumine les ténèbres, mais de façon si brève qu'on n'en a qu'une intuition et non une vision. Plus tu t'approches de l'essentiel, moins tu peux le nommer. »⁵² Je me dis alors, qu'à la différence de la littérature et de l'art en général, une analyse menée jusqu'à

⁵² R. Montero, *La ridícula idea de no volver a verte*, Seix Barral, 2013.

ses dernières conséquences permet de présenter un témoignage sur cet innommable – sur ce qui est seulement bordé et à moitié illuminé comme par un éclair – et ainsi faire preuve d'un désir, celui de l'analyste, produit des tours autour de ce bord [*bordeamiento*].

Traduction d'Elisabete Thamer

Alejandra NOGUERA (Argentine)

Passeur... être traversé par l'École

« C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément ». ⁵³

En allant à mon analyse, je reçois un appel sur mon portable, le sujet parlait espagnol avec un accent caribéen, il se présente et dit qu'il a demandé à faire la Passe et que j'ai été tirée au sort pour être son passeur... L'appel se coupe plusieurs fois mais pas sans que je lui aie confirmé que j'étais d'accord, que je le recevrais à mon cabinet en septembre quand il voyagera à Buenos Aires et que nous communiquerions par e-mail. Je me trouvais déjà à l'intérieur du cabinet de mon analyste... avec une expression à demi amusée et à demi-surprise, je demande à mon analyste ce qu'il a à voir avec tout cela... Comment se fait-il que j'ai été tirée au sort sur une liste ?

Le jour même, j'ai commencé à lire tout ce que je pouvais trouver sur la fonction de passeur. Je savais qu'il y avait quelque chose sur ce thème dans les *Wunsch* 10, 11 et 12, et ils étaient tout près, certainement à côté de ma lampe! Je les avais achetés il y avait au moins un an et ils étaient là exactement... attendant d'être lus... Pour moi, jusque-là, la Passe était quelque chose de très éloigné, pour d'autres...

Quelques jours après, ayant déjà lu « le passeur est la Passe » et divers textes de Lacan sur la passe...

Je rêve : « je vois un caractère chinois et un autre de moitié » (le premier est apparemment entier et l'autre est coupé à la moitié), ces idéogrammes sont noirs sur fond jaune. Ce que j'ai d'abord pensé : un réel, non symbolisable, illisible... et ensuite : castré. Dans un second temps, alors que le caractère chinois me semblait absolument énigmatique, impossible à déchiffrer... je trouvais quelque chose... la seule chose connue ou familière : un « t » qui était en bas, faisant partie du signe... ou bien c'était un morceau du signe, j'interprète que ce « t » est celui de temps et je dis « je pensais que j'étais à des années-lumière de la Passe... ».

« Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente. Ce qui n'empêche pas qu'on coure après ». ⁵⁴

Tout en pensant à ce que j'avais dit, je tape sur Google « années-lumière ». Je ne me souvenais pas que l'année-lumière ne soit pas une mesure de temps mais de distance, je croyais qu'elle se référait au temps mis par la lumière pour traverser de grandes distances dans l'Univers. Un détail me surprit, la lumière met 8 minutes pour arriver du soleil jusqu'à la terre, ce qui me parût très rapide et assez paradoxal ! L'appel du passant avait duré plus ou moins ce

⁵³ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » In : *Autres écrits*, Seuil, 2001, collection du Champ freudien, p.255.

² J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* » In : *Autres écrits*, Seuil, 2001, collection du Champ freudien, p.531.

temps-là. Temps et distance se rejoignaient dans la même idée. La passe n'était pas quelque chose de pensé, elle me semblait aussi éloignée que le caractère chinois, j'y supposais un savoir théorique qui n'arriverait pas ou alors c'était quelque chose d'accessible, de possible à désirer pour ceux qui alimentent, poussent, soutiennent l'Ecole et je n'en étais même pas membre !

“Cela peut-être le cas de quelqu'un qui occupe n'importe quelle position dans l'Ecole... quelqu'un qui n'appartient pas à l'Ecole, et qui de ce fait y accède.” Une procédure pour la passe (1967).

La tâche se transforma en enthousiasme vital !! De quelle façon elle en était la cause !!!

Durant le temps qui s'écoula entre l'appel du passant et la rencontre, environ quatre mois, nous communiquions par e-mail et je lui demandai qu'il m'apporte deux livres qu'on ne trouve pas à Buenos Aires : « Ce qui se passe **dans la Passe** », il me les prêta. Il m'en remercia parce que cela lui permit également de lire quelques témoignages et de préparer le sien. Une présentation du forum de Cora Aguerre me fût également utile ainsi qu'une page web des forums d'Espagne qu'elle avait recommandée pour lire des témoignages. J'avais également lu des témoignages d'AE d'une autre Ecole.

Rencontre avec le passant

Le passant vint à Buenos Aires et nous nous rencontrâmes dans mon cabinet. Je possède en dehors du divan un fauteuil de style Le Corbusier (très confortable que j'utilise habituellement) et un autre, plus rigide, de style Mies van der Rohe. Le passant me demanda quel était le mien, celui que j'utilisais habituellement comme analyste, il s'assit dans l'autre. Je lui répondis que je n'étais pas là comme analyste mais en tant que passeur. Et je l'invitai à s'asseoir dans celui que j'utilise d'habitude. Il me demanda si j'avais de l'expérience par rapport à ce que j'allais faire, nous étions tous les deux débutants dans l'affaire... « Par où je commence ? » demanda-t-il. Je lui répondis « Par votre parcours analytique ».

L'écoute attentive de ce témoignage me parut être comme un trésor, être témoin de l'hystorisation d'une vie, du pathos que cela comporte...ce fut un honneur qui m'envahit... « ça » qui s'écoute, le « *Che Vuoi* » ? L'objet qu'il s'est fait pour l'Autre...un lapsus/une équivoque qui désarticule la jouissance condensée dans le fantasme et laisse le sujet anéanti... des rêves, des restes d'objet a, des signifiants qui représentent le sujet pour un autre signifiant, des « points vifs », des articulations inédites... « précieuses » qui font apparaître quelque chose de ce réel, si difficile à cerner dans la théorie. Une expérience analytique qui arrive à sa fin, permet de donner une autre dimension au parcours et de devenir analyste en tant que produit d'une analyse, jusqu'alors c'était quelque chose dont je ne comprenais pas comment cela se produisait... encore moins comment cela se transmettait ...mais là j'en ai vraiment eu une idée...

Il y eut un problème avec l'autre passeur qui était aussi de Buenos Aires, le passant me l'expliqua avant de partir, il n'y avait pas eu assez de temps pour mettre en place les entretiens... il en avait seulement eu un et il ne voulait pas revenir. Il était venu une semaine à Buenos Aires et il s'en allait sans avoir témoigné auprès du second passeur. Il sollicita la commission du CIG pour qu'on lui désigne un autre passeur mais il n'eut pas assez de temps pour le faire à Buenos Aires, il allait devoir le faire au Venezuela. Cela compliqua la tâche et je suppose aussi qu'il courût le risque que cette demande ne se concrétise pas. Plusieurs mois après, le passant me prévint qu'il avait bien eu les entretiens avec un autre passeur.

Rencontre avec le matériel récolté

Sept mois après, je me rassis face au matériel que j'avais. La Rencontre Internationale approchait, le cartel de la passe allait à nouveau se réunir. De mon courage initial et de ce qui

m'avait poussé à lire et à lire... maintenant je me demandais « Qu'est-ce que je vais faire de tout cela ? »

La métaphore de la plaque sensible que j'avais lue au départ dans les articles des passeurs m'avait appris quelque chose du se laisser impressionner, imprégner, traverser par le discours du Passant et je crois qu'il en fût ainsi... Mais après, au moment de l'élaboration du témoignage, pour le présenter au cartel, il me parût que la métaphore était passive... Je me sentais davantage comme si j'allais photographier ce qui signifie écrire, graver avec de la lumière. A partir des notes prises durant les quatre entretiens, je devais réduire, couper des scènes, des signifiants, des rêves, la traversée du fantasme, les modes de jouissance, je devais construire un récit, en lui prêtant ma voix durant une heure...

J'eus quelques doutes et nous dûmes parler avec le passant par Skype, ce qui ne posa aucun problème. Je ne connaissais personne qui avait été passeur... il m'arriva de penser à aller chez mon contrôleur mais... il me semblait que ce n'était pas l'endroit qui convenait... cela ne relevait pas de la direction d'une cure... je demandai son avis à mon analyste, il me répondit que non ! Que j'intellectualiserais... et que l'idée n'était pas de théoriser, je me mis donc à écrire le témoignage diverses fois de différentes manières jusqu'à ce que je trouve un fil conducteur...

La rencontre avec le cartel

Je voyageai à Paris avec le cahier du témoignage dans mes bagages à main, j'avais peur qu'ils égarent ma valise... j'emportais là l'agalma... En ce qui concernait ma fonction de passeur, ce savoir n'était pas saisissable grâce à davantage de *Wunschs* ou de textes sur la passe que j'aurais lus... mais j'avais toute confiance dans le dispositif inventé par Lacan.

Je fus deux jours au siège de la rue d'Assas. Ces deux jours furent entrecoupés par la Quatrième Rencontre Internationale, journée dédiée aux thèmes de la passe car elle est au cœur de l'Ecole et cela me permit de suivre ce dont il était question...

Lors des deux rencontres avec le cartel, j'étais habitée de sentiments différents, lors du premier je fus impressionnée par le travail qu'étaient en train de faire les membres du cartel *in situ* autour des signifiants qui se dégageaient du témoignage. Le fait que les membres parlent des langues différentes permit de prendre le temps de faire la transmission/traduction et les dits du passant « étaient en train d'être dits... », recoupant les différentes langues. C'est là que je compris quelque chose... du dispositif, quelque chose qui est à la lettre, quelque chose du réel qui ex-siste des dits... quelque chose d'impossible à dire... Il y a vraiment quelque chose du récit qui s'incarne dans la voix du passeur... c'est à dire, le passeur est **traversé** par les dits du passant... j'en fus surprise !!!⁵⁵

La seconde rencontre me parut une opportunité pour ajouter différentes choses relevées lors de la Rencontre de l'Ecole, ils me semblaient qu'elles avaient toute leur importance !! Pourtant il se passa quelque chose que je ne pus entendre ... quelques questions me désorientèrent... Je m'en allais un peu divisée, tout l'enthousiasme que j'avais eu lorsque j'étais sortie du premier rendez-vous... j'avais l'affect exactement contraire. Je pensais d'abord que quelque chose qu'avait dit l'autre passeur avait changé les choses, que quelque chose n'était pas passé... et ensuite la faute m'incomba... je devais avoir oublié quelque chose quand ils me demandèrent de raconter ce dont je me souvenais, je devais m'être trompée, il y avait quelque chose que je n'avais pas bien expliqué... etc. Le pas-tout de Lacan prit corps...

Quelques jours avant la divulgation de la nomination des A.E., sur le témoignage passé, je rêve : « Je suis en train de mettre une pellicule dans un appareil-photo analogique (les anciens appareils, pas les digitaux) et je me rends compte que je ne suis pas dans l'obscurité et

⁵⁵ V. Estevez, « La non réponse », *Wunsch 13*.

donc que je suis en train de troubler la pellicule !!! Mais...après, je vois dans les négatifs que plusieurs photos sont bonnes, la lumière a été gravée malgré tout... et les photos ne se sont pas troublées ».

Il y a une pellicule qui est passée entre les roues de l'engrenage et il y a dans le dispositif de la passe quelque chose qui reste trouble, occulte, obscure pour le passeur.

Je trouve cette phrase dans mes références sur la photographie : « La photographie est un fragment d'espace mais aussi l'expression d'un moment du temps qui, en tant que tel, ne se répètera jamais » (Roland Barthes).

Le singulier d'un témoignage qui passe, l'inédit, l'invention... du sujet qui s'est engagé avec son désir...

Le temps écoulé entre l'appel du passant et la transmission au cartel dura un an. Temps ou lumière ? Parcours... expérience qui me « dé-passa » et qui continue à avoir des effets... Dans ma position subjective, dans les cures où « j'ose » occuper la place d'analyste, dans les groupes de travail, mais plus qu'ailleurs dans la conceptualisation de la psychanalyse et dans ma relation à l'Ecole...

« Il y a la psychanalyse et il y a l'Ecole ».⁵⁶

Traduction d'Isabelle Cholloux

Natacha VELLUT (France)

Paradoxes du désir, paradoxes du passeur

J'ai désiré répondre à l'appel à communications de notre rencontre internationale, qui se tient cette année sous le titre des « paradoxes du désir », car je fais le constat que l'expérience d'être passeur n'engage pas immédiatement, du moins pour ce qui me concerne, sur un désir de passe. Ce constat m'interroge, me surprend même. J'imaginai, après avoir été passeur lors de trois passes – voici maintenant bientôt deux ans – décider rapidement de la passe pour moi-même. Pour l'instant cela n'est pas. Pourquoi ? Au-delà de mon expérience personnelle, nécessairement subjective, je crois qu'une logique est à l'œuvre, logique que je tente d'élaborer et de vous proposer aujourd'hui.

Le passeur « est » la passe⁵⁷. Cette formule forte de Lacan entre en paradoxe avec la définition de la passe comme « moment de savoir si dans la destitution du sujet [= séparation de l'Autre du savoir d'où nécessité de s'en remettre aux congénères], le désir advient qui permette d'occuper la place du désêtre [= assentiment à être comme désêtre].⁵⁸ » Le passant, bien qu'il soit aussi la passe, est convoqué comme sujet destitué pouvant occuper la place de désêtre. Le passeur est convoqué à être, être la passe. Autant dire que s'ils sont « congénères », ils n'ont pas la même fonction dans le dispositif.

Il me semble que le fonctionnement de la passe peut se saisir avec son ternaire, passant – passeur – cartel de la passe, comme dénouant et renouant le nœud RSI, ce qui a des

⁵⁶ Lacan J. « Adresse à l'Ecole » in *Autres écrits*, Paris, Le seuil, 2001, collection du champ freudien, p. 293.

⁵⁷ La formule exacte de Lacan : « d'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore cette passe. » in Lacan, Jacques. Proposition du 9 octobre 1967 in *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p.255

⁵⁸ J. Lacan, *Autres écrits*. Paris, Seuil, 2001, p.586

conséquences sur le désir, désir d'un analysant virant au désir de l'analyste, désir d'un passeur virant à un désir de passant.

Une lecture de la passe comme nœud

La passe est comme un nœud, un nœud qui se dénoue et se renoue dans cet espace-temps spécifique, dans cet espace-temps inédit qui met en scène un dire autre, un dire autrement. Le dispositif de la passe fait apparaître la fonction même de nouage et les différents registres, réel, symbolique et imaginaire, qui constituent ce nouage. Le passant mettrait en valeur le registre imaginaire, le passeur le registre réel, le cartel de la passe le registre symbolique. Cela ne veut absolument pas dire que le passant est uniquement du registre imaginaire, le passeur du registre réel, le cartel de la passe du registre symbolique. Chacun a affaire à ces trois registres, chaque individu se déploie dans ces trois registres, mais dans le dispositif de la passe, chacun fait consister, entendre ou plutôt résonner un registre en particulier. L'artifice du dispositif de la passe permet un échafaudage qui cerne le vide du nœud, vide opaque de cet passage qui va du désir d'un analysant au désir de l'analyste, dont Lacan soulignait l'« ombre épaisse à recouvrir ce raccord [...] celui où le psychanalyste passe au psychanalyste »⁵⁹. J'ai donc l'idée que chaque acteur de ce dispositif de la passe éclaire, à la façon d'un technicien chargé de la lumière dans une mise en scène, un de ces registres en particulier.

Le passant met en valeur le registre imaginaire. Le passant déploie son histoire, son historiole comme sujet, l'histoire de son analyse. Il transmet l'anecdote de son cas pour mieux la réduire, la dévaloriser. Il se débarrasse de toutes les identifications qui lui collaient à la peau, du moins on peut l'espérer. Il déconstruit l'idée d'un « moi » comme sa place de sujet. Il est destitué, dans le désêtre. Dans ce dépouillement même, il révèle à contrario l'importance des images, des identifications. Dans cette formidable réduction logique, cette « extraordinaire réduction »⁶⁰ effectuée dans la cure et dite dans la passe, apparaît comme en négatif, en retrait, en soustraction, la masse imaginaire que le passant laisse choir. Cette extraordinaire réduction est la réduction signifiante qui d'un long parcours analytique a extrait les signifiants clés, ramassé un ou deux énoncés qui ont fait destin, cerné un point de vérité, et fixé une jouissance hors sens dans une fixation (avec un x) réelle. Le passant, sommé de se dire sans son « moi », d'apparaître sans son unité imaginaire, délesté de ses différentes identifications comme un oignon pelé jusqu'à l'os (si je peux me permettre l'image d'un oignon pourvu d'un os), est même amené à se débarrasser de son corps dans la passe puisque ses dits se présentent sans son corps face au cartel de la passe. Cette absence fait résonner la dimension imaginaire comme superflue, menteuse, trompeuse. Le passant, séparé de l'Autre du savoir comme des autres, ses semblables, fait entendre la dimension structurante de l'image qu'il n'est pas seulement. Ainsi de mon expérience de passeur : à la fin de chaque témoignage de chaque passant, me tombait dessus cette impression très forte, presque indicible qu'une vie c'est si peu, un destin c'est un mot. Une cure analytique courant sur de longues années se résume à une maigre mais décisive articulation signifiante, et à un reste : un phonème, une lettre, qui n'a plus de sens. Cela me donnait le vertige – au sens propre – et dépréciait de beaucoup tout le bla-bla – évidemment – mais aussi nombre de conversations, romans, films, trop imaginairement boursoufflés. Un presque rien, un individu réduit à son squelette, rencontré dans la passe, mettait paradoxalement en lumière le bain imaginaire dans lequel nous pataugeons et parfois sombrons, sans vérité ni désir.

⁵⁹ J. Lacan, *Autres écrits*. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.252

⁶⁰ L'expression est d'Albert N'Guyèn dans « Des Bonnes surprises », in *Wunsch* 12, juin 2012, p. 79

Quant au cartel de la passe, il occupe surtout la place du sujet dans le dispositif. Il est sujet d'un acte : la nomination (ou la non-nomination) d'un analyste de l'Ecole, sujet d'un dire qui nomme. Le cartel de la passe écrit la passe du passant à partir des dire des passeurs issus des dits du passant. Il lit cette écriture du dire entendu dans les dits. Du dire des passeurs issus des dits du passant, le cartel de la passe extrait un texte, texte qui est déjà là dans les dits du passant et qui commande le dispositif de la passe. C'est au cartel d'écrire ou d'authentifier l'écriture de la logique de la cure du passant⁶¹. Le cartel de la passe en saisissant ce qui a échafaudé le sujet-passant, se situe dans le registre symbolique. Ce cartel « ne peut [d'ailleurs] pas s'abstenir d'un travail de doctrine » disait Lacan en 1967.

Pour ce qui est du passeur, c'est le réel de son corps affecté qui me semble au premier plan dans le dispositif de la passe. Son corps est le seul présent aux deux moments du témoignage : témoignage du passant au passeur, témoignage du passeur au cartel de la passe. Le passeur est l'individu dans son acception réelle : celui qui a un corps ; évidemment un corps-image mais ce n'est pas ce qui compte dans la passe, c'est son corps substance jouissante qui y est impliqué, son corps affecté, son corps écho du texte du passant. Je parle d'individu m'autorisant de Lacan qui y est revenu à la fin de son enseignement comme relevant de la singularité, d'une pure existence, d'une pure présence. Lacan a pu dire « il existe des individus c'est tout »⁶². L'individu est. Le passeur est la passe. Le passeur fait miroiter l'individu dans son versant réel. Il ne dit pas qui il est, qui il croit être. Il pourrait n'être personne. Le passeur fait résonner l'impersonnel de tout individu dans sa dimension de présence. Il est à en paraître inconsistant. Il est dans une position structurale d'énonciation qui n'est plus une position subjective. L'individu qu'il met en fonction dans la passe, est un individu unique, une différence radicale, comme tout individu, mais qui n'est ni reconnu, ni identifié dans la passe, puisque ce n'est pas de cet individu-là qu'il s'agit. Il met ainsi en valeur l'individu particulier qu'est le passant en lui prêtant voix, corps et affects. Le passeur prête son être de jouissance au passant, il prête son corps à l'inscription d'une autre marque signifiante que la sienne. Ainsi quand, lors de son témoignage, un passant avait l'idée – que je trouvais tout à fait saugrenue – de s'adresser à moi comme « moi » ou comme « sujet », ne serait-ce que pour me poser une banale question sur ce que je comprenais de ses dits, je restais sans voix : ma voix n'était déjà plus la mienne. Dans la journée qui précède la transmission d'une passe devant un cartel, je ressens de l'angoisse. Ais-je gardé mes notes ? Ne les ai-je pas égarées ? Je les cherche et les (re)trouve. La nuit venue, je rêve que j'ai les yeux fermés, collés, je ne peux donc ni voir ni lire. Au matin, je me réveille avec cet énoncé simple et clair : « je ne sais rien ». J'ai entendu comme un écho de ce rêve dans l'interview de Denis Podalydès par Cathy Barnier et Marc Strauss pour nos journées. Denis Podalydès témoignait que sur scène il pouvait « s'acharner quelque fois à être à la limite du trou de mémoire », pour donner « l'illusion du présent », c'est-à-dire de l'être. Si j'ai rêvé (rêve, réalisation de désir) de ne pas voir, ne pas lire, ne pas savoir, n'est-ce-pas pour partager ce même désir que Denis Podalydès : la présence et non le semblant, être plutôt que répéter, être plutôt qu'interpréter. Je suis, comme passeur, l'opérateur dans la passe de ce qui a opéré chez le passant (comme le désir de l'analyste est opérateur de la cure analytique). « Le réel n'est pas fait pour être su »⁶³ et je ne sais rien. Les dits du passant seront le dire de ma voix. Je suis, comme passeur, le réel de la passe.

La passe permet de dénouer les registres : les dits du passant sont sans corps face au cartel de la passe, le corps du passeur est sans dits face au passant et énonçant un autre dire que le sien

⁶¹ Même si le passeur est passeur de cette logique écrite dans les dits.

⁶² Interview publiée dans le *Magazine littéraire*, février 2004.

⁶³ C. Soler, *Les affects lacaniens*. Paris, PUF, 2011, p.138

face au cartel de la passe. La passe fait nouage inédit passant-passeurs-cartel de la passe pour saisir ce vide du nœud où peut se loger le désir de l'analyste⁶⁴.

Le passeur comme réel de la passe : quelles conséquences pour le désir ?

La passe n'est pas commandée par le désir du passeur, elle est décidée par le désir d'un passant et vectorialisée par le désir de l'analyste. Comment le désir du passeur pourrait-il s'y retrouver sans paradoxes puisque s'y cumule ses paradoxes propres, les paradoxes du désir d'un passant et ceux du désir de l'analyste?

L'expérience du réel en jeu dans la passe chavire le désir du passeur. Lacan avait remarqué que « cette expérience de la passe était pour tous [...] une chose absolument consumante, brûlante, absolument chavirée [n'est-ce-pas,] et ça se voit dans des effets qui étaient absolument considérables ».⁶⁵

Quand nous définissons le désir avec l'objet, avec la pulsion, nous l'envisageons comme une quête, un mouvement. Le désir du sujet-passeur ne peut qu'être chaviré, déboussolé, par l'expérience de la passe. Le désir comme boussole, qui vectorialise les investissements et intérêts de tout sujet, qui donne une direction à sa vie, est dérégulé, dévié, par l'expérience de la passe qui disjoint réel et symbolique, qui opère une coupure entre le corps – substance jouissante – et les signifiants du passeur. Le passeur est séparé de ce qu'il est comme sujet, il est, un temps, disjoint de son désir.

Dans la passe, le corps du passeur est encombré des grains de sable de la langue d'un autre. Il est affecté par l'inconscient, les affects, la vérité d'un autre. La parole agite le corps du passeur, comme la parole agite le corps de l'enfant, en le perçant tel une passoire par où ruisselle l'eau du langage, retenant au passage quelques détritres avec lesquels il faudra bien se débrouiller⁶⁶. Un certain temps, un temps comme suspendu, est nécessaire pour que de ces détritres au fond de sa passoire, il fasse son affaire ou en accepte les effets. Notre Ecole est essentielle pour vivre ce temps de suspension, qui, comme dans le temps logique de l'assertion anticipée que Lacan dégage de son analyse du sophisme des trois prisonniers, est un moment désubjectivé, un moment de doute, d'hésitation. Ce temps suspendu doit être logiquement vécu à plusieurs pour engager dans le temps de comprendre ou le moment de conclure. « Une émotion, un traumatisme peut laisser pour le sujet quelque chose en suspens, et ce aussi longtemps qu'un accord n'est pas retrouvé »⁶⁷ formulait Lacan dans le séminaire l'Éthique de la psychanalyse.

Après mon dernier témoignage devant le cartel de la passe, je rêve d'un œil de Bouddha et du texte de Lacan à ce sujet. Lacan, lors de son premier voyage au Japon, rencontre une statue bouddhique⁶⁸. Il s'agit de la statue d'un Bodhisattva, une divinité bouddhique nommée Guanyin en chinois, Kuan-non ou Kannon en japonais, qu'il croise dans un temple et dont il parle longuement lors du Séminaire X sur l'angoisse. Cette divinité est toujours célébrée comme déesse de la compassion car elle écoute les pleurs et les

⁶⁴ La passe paradoxale (paradoxe : du grec para et doxos : au-delà du crédible, au-delà de l'opinion commune) en acte : dénouant RSI qui noue la vérité de l'existence de chaque un, renouant RSI autrement en dépersonnalisant le désir de l'analyste.

⁶⁵ J. Lacan à l'École belge de psychanalyse en 1972, in Wunsch n°11, p.73

⁶⁶ J. Lacan, Conférence à Genève sur le Symptôme

⁶⁷ J. Lacan, *Le séminaire, livre VII. L'éthique de la psychanalyse*. Paris, Seuil, 1986 (Leçon du 25 mai 1960).

⁶⁸ Dans le séminaire X sur l'angoisse, Lacan évoque longuement, à la suite de son premier voyage au Japon, une expérience qu'il a eu dans un temple bouddhiste à Kamakura. Il s'agit de sa rencontre avec une œuvre d'art : la statue de la divinité bouddhique nommée Guanyin en chinois, Kuan-non puis Kannon en japonais.

gémissements, comme l'analyste écoute la plainte pour en extraire la vérité du sujet⁶⁹. Elle a renoncé à l'état de Bouddha qui lui aurait permis d'accéder au Nirvana, état de pure contemplation, mais au prix de la séparer du monde des humains, de la priver de leurs voix. De cette figure, Lacan fait l'illustration d' « un certain rapport du sujet humain au désir. »⁷⁰ Mon rêve signerait-il le désir de me désangoisser après cette épreuve de la passe ? La figure bouddhique, apaisée, asexuée, les yeux mis clos, peut représenter un dépassement de l'angoisse, cette angoisse qui naît de la distorsion entre le désir et la jouissance. Cette sérénité affichée par la statue, comme par celui qui la contemple, suggère à Lacan, que « cette figure prend le point d'angoisse à sa charge et suspend, annule apparemment le mystère de la castration. »⁷¹ Mon rêve peut aussi révéler un désir de m'y retrouver avec une certaine jouissance, de récupérer du plus-de-jouir, d'autant que dans un rêve d'avant témoignage, j'étais restée les yeux fermés. Grâce au rêve, je peux ainsi reprendre contact avec l'objet a, disparu de vue dans l'expérience de la passe, d'autant qu'« au niveau du désir scopique, celui où la structure du désir est la plus pleinement développée dans son aliénation fondamentale, [ce désir scopique] est aussi, paradoxalement, celui où l'objet a est le plus masqué et où, de ce fait, le sujet est le plus sécurisé quant à l'angoisse. »⁷² Je ferai ainsi d'une pierre deux coups : reprendre contact avec l'objet a mais en le masquant suffisamment pour qu'il ne provoque pas trop d'angoisse !

Je ne me contente cependant pas de rêver de cette figure bouddhique, de ce regard en forme de fente, je rêve des dits lacaniens qui accompagnent cette représentation. Dans mon rêve, ces dits apparaissent sous forme de texte, ce texte que je ne pouvais pas lire les yeux collés. Le texte lacanien est sans illusion sur le dépassement de l'angoisse : il n'existe pas de désir achevé, atteint, il existe toujours un reste, quelque chose de réel qui n'est pas assimilable par le signifiant, et qui dérange toute illusion de sérénité, tout sentiment de quiétude. Le texte lacanien révèle aussi l'irréductible de la cause du désir : « si cette cause s'avère aussi irréductible, c'est pour autant qu'elle se superpose, qu'elle est identique dans sa fonction à ce qu'ici je vous apprends cette année à cerner et à manier comme cette part de nous-mêmes, cette part de notre chair, qui reste nécessairement prise dans la machine formelle, ce sans quoi le formalisme logique ne serait pour nous absolument rien. »⁷³ Cette chair du passeur nourrit le formalisme du dispositif de la passe. Si cette part de chair, cette livre de chair donnée – ou plutôt prêtée – à la passe, a des effets sur le désir du passeur, le chavirant, le bouleversant, lui faisant perdre sa boussole, elle en révèle l'irréductible.

Cibele BARBARA (Brésil)

Témoignage issu de l'expérience de passeur

J'aimerais témoigner de mon expérience en tant que passeur dont j'ai eu l'honneur de participer par deux fois. Comme en ont témoigné d'autres passeurs, la surprise de l'indication

⁶⁹ « Pour le recueillir d'un autre, il y faut autre dit-mension : celle qui comporte de savoir que l'analyse, de la plainte, ne fait qu'utiliser la vérité. » in Note que Jacques Lacan adressa à ceux qui étaient susceptibles de désigner les passeurs (1974).

⁷⁰ J. Lacan, *Le séminaire, livre X, L'Angoisse*, p. 257.

⁷¹ J. Lacan, *Séminaire X, op. cit.*, p. 278.

⁷² J. Lacan, *Séminaire X, op. cit.*, p. 376

⁷³ J. Lacan, *Séminaire X, op. cit.*, p. 249.

est une forte interpellation : elle pointe vers l'École et réveille des questionnements qui, jusqu'alors, ne venaient pas à l'esprit. Sur la formation de psychanalyste, par exemple, sur le fonctionnement du dispositif de la passe – son importance épistémologique, sa relation avec d'autres discours et, principalement, sa relation directe avec l'effectivité de l'expérience clinique. La gratitude que j'ai ressentie, en percevant le pari, l'engagement et la générosité des membres de l'École à faire fonctionner le dispositif, a été marquante. Depuis son organisation dans la pratique jusqu'au sérieux avec lequel ils écoutent et considèrent le dispositif et le thème.

Écouter les témoignages a été une expérience enrichissante en même temps qu'étrange et nourrie de solitude. J'ai vécu la période des rencontres, et de leur préparation, dans une sorte d'état de suspension. Littéralement un « être entre » associé à la sensation que la transmission se situe au-delà de l'ordre de la conscience, de la vérité, de la technique. L'« **étrangeté de la nouveauté** » par rapport à la position d'écoute du passeur m'a semblé considérable, puisque c'est un lieu qui met en évidence ce qui ne doit pas être : qui n'est pas cela, ce n'est pas cela et ce n'est pas cela non plus. Je dis, avec prudence, qu'avec le temps, cette fonction m'est devenue un peu plus claire et, aujourd'hui, je souris à la pensée de mon affliction, en particulier quand je me rappelle Sandra Berta dire : « [...] Finalement, ne sommes-nous pas tous des passeurs ? »

La seconde fois, en particulier, je sentais comme si je portais en moi un ensemble d'affects, de lettres, de tons et de sons qui m'ont impressionnée au cours des rencontres. Ce n'était plus quelque chose de l'ordre de l'identification, mais plutôt de ce lieu de lecteur que nous ressentons parfois en nous retrouvant devant un poème ou une musique qui nous touchent profondément. Peut-être est-ce là la sagacité de Lacan d'indiquer comme passeurs les analysant en fin d'analyse, car c'est en général le moment où ils découvrent la dimension de l'expérience, de l'impossibilité de tout dire, la dimension artificielle du langage, et où ils se demandent avidement que faire de tout cela ! Un fameux commentaire que l'on entend dans la communauté et qui est bien difficile à digérer : « Et maintenant, comment vivre la pulsion ? » Cela me porte à penser que l'indication du passeur par l'A.M.E. est d'une importance capitale ; peut-être une de ses principales fonctions. Il demeure pour moi une question à ce sujet : n'y aurait-il pas, sur la période de fin d'analyse, un moment particulier au sein de ses opérations logico-cliniques pour faire l'indication ? Il me semble que nous pourrions développer davantage de commentaires dans la communauté au sujet de cette indication de l'A.M.E., ainsi que sur les effets recueillis par celui-ci dans le déroulement des analyses.

Suite à l'expérience avec les cartels de la passe, d'autres questions me sont apparues et c'est sur celles-ci que je voudrais m'attarder. On a toujours certaines attentes avant un vécu quelconque et je me souviens qu'après la rencontre avec le cartel de la passe est restée l'évidence – encore heureux – de combien le dispositif est troué. Ce qui rend la passe encore plus stimulante et risquée. Au travers de ce trou, j'ai pu commencer à penser davantage sur les questionnements de la psychanalyse au sens large. Le lieu de la psychanalyse et son expressivité dans le monde, ses relations politiques, ses effets, les contrepoints nécessaires avec d'autres discours, sa transmission et sa relation directe avec l'effectivité de la clinique. C'était comme si un autre trou eut été ouvert, révélant les impossibilités de ce discours. C'est pourquoi j'entends qu'entretenir ce dispositif troué est un travail difficile, continu et nécessaire. L'enjeu d'entretenir le paradoxe, souvent énoncé par Lacan de ce : « qu'il n'y a pas d'universel qui ne doive se contenir d'une existence qui le nie ».

Cela me fait penser à un autre point qui est demeuré *a posteriori* des deux expériences, c'est par rapport aux questions de langage/langue et, en particulier, par rapport aux questions du contexte culturel. Cela influence-t-il réellement la transmission ? Je ne parle aucune autre langue, non au point d'effectuer une transmission de ce type. Pourtant, dans les deux cartels,

mes paroles ont été traduites simultanément par l'un des membres. Dans l'un d'eux, il n'y avait aucun brésilien ; dans le second, il y en avait un à qui, non par hasard, a incombé de faire l'ardue traduction simultanée. Je dis ardue parce qu'il y avait des signifiants et des métaphores difficiles à traduire. Signifiants de poids, totalement brésiliens, en partie représentants de la singularité du passant, bien sûr, mais aussi empreints du poids de notre culture. Même en sachant qu'il n'y a pas de traductions sans pertes, ou, en d'autres termes, qu'il n'y a pas de traduction *stricto sensu*, la transmission de certains passages, à ce moment-là, a été réellement difficile. J'ai perçu l'effort du membre du cartel, de nationalité brésilienne, à trouver des raccourcis, des contours, afin de réussir à expliquer, en français, ce qui était décrit. C'est comme si lui, à ce moment-là, était un autre passeur, constituant un nouveau lien entre une berge et l'autre. Serait-ce là une impasse ? De plus, aurait-il pu, outre son extra fonction de passeur-traducteur, entendre le poème de la passe ? Juste lui, l'unique brésilien du cartel qui en est ressorti « épuisé » (sic). Comment cela fonctionne-t-il ? Au bout de tant d'explications, est-ce que le poème aboutit ? Sur ce point, je me suis souvenue de Freud qui disait qu'une plaisanterie perd son effet si elle demande un quelconque travail intellectuel. De plus, la plaisanterie fonctionne en faisant ressortir ce qui est étrange, requérant cependant le familier pour le faire passer. C'est pourquoi de nombreuses plaisanteries ne fonctionnent que dans des ghettos, des groupes culturels ou des sous-groupes particuliers. Si nous rapprochons ce que nous nommons de familier du contexte culturel, peut-on penser que celui-ci également peut influencer la passe ? Ce sont certaines questions des membres du cartel à la fin de la rencontre, et après mon récit, qui m'ont menées à penser cela. Ils ont montré une certaine incrédulité face à certains passages du récit : « Oui, il a réussi à partir de chez sa mère, trouver un travail qu'il désirait dans une autre ville... s'absenter pour un moment... mais et alors ? » Une question qui, selon moi, illustrerait la dimension des relations affectives avec lesquelles nous, latino-américains, traitons normalement parents et enfants. Comme ce sont des relations généralement valorisées de manière excessive, le travail de séparation dans une analyse est habituellement herculéen et cela n'est peut-être pas aussi perceptible par ceux qui vivent dans un autre pays, au sein d'une culture très différente. Dans le même ordre d'esprit, il est possible de réfléchir sur le poids que peut avoir l'influence de celui qui vient d'ailleurs, d'un autre pays, « l'étranger », mais aussi le poids d'un autre langage, « une autre langue », sur notre culture et nos fantasmes. N'y aurait-il pas besoin de prendre en compte les traits historiques d'un pays colonisé et esclavagiste qui caractérisent notre contexte culturel ? Sans oublier la grande diversité culturelle et l'immensité géographique qui modifient la possibilité de contrepoint : les frontières sont généralement distantes. Apprendre une autre langue, visiter un autre pays, voyager, connaître d'autres parties du monde, traverser des frontières est encore une gageure et une nouveauté pour une grande partie des brésiliens. Ne seraient-ce pas là des spécificités qui défient le modèle universaliste⁷⁴ de la passe ? Certes sans l'empêcher, ne rendent-elles pas sa transmission difficile ? Et, par ailleurs, les psychanalystes sont-ils ouverts et enthousiastes pour faire face à toute cette diversité culturelle ?

Des analyses dans d'autres langues sont bien évidemment possibles et nous en sommes témoins au quotidien. Mais le temps de l'analyse ne serait-il pas différent de celui de

⁷⁴ À propos du dispositif de la passe en tant que modèle universaliste, je m'en remets au texte de Christian Ingo Lenz Dunker publié en portugais : Dunker, I. L. C. *Psicanalista Global? Formação do psicanalista e transmissão da Psicanálise entre norma e contingência*. In: Duvidovich, E. (Org.). *Diálogos sobre Formação e Transmissão em psicanálise*. São Paulo: Zagodoni, 2013. pp. 17-31.

Pour explication, je cite le passage suivant: « Je considère que la passe est une expérience à laquelle Lacan est amené en fonction de sa position géopolitique et institutionnelle particulière. Il pense la transmission de la psychanalyse selon le modèle de l'*universalité*, qu'il oppose au modèle fondé sur la *totalité*, en tant que propositions normatives qui exploitent l'instrumentalisation des moyens de "production d'analystes" et le modèle fondé sur la *globalité*, qui inspire la fureur régulatrice des États ».

la passe, qui suppose une certaine brièveté ? Et parlant de brièveté, je me pose une autre question : il est dit qu'un témoignage doit être bref, et j'entends dire aujourd'hui que le témoignage du passeur doit être plus proche d'un conte que d'un roman ; que dire donc du temps passé à la traduction ?

Ma tâche terminée, et après quelques questions et une courte discussion, j'ai quitté le cartel de la passe avec une immense sensation de solitude, du genre de celles qui mettent au grand jour notre condition d'exil, qui exhibent le vide, la lacune de la transmission de l'expérience. Je pense que cet effet important peut être tiré de l'expérience de passeur. Un instant d'insurrection à partir d'une certaine perspective. Un rapide survol d'où l'on aperçoit le littoral.

Références bibliographiques

Lacan, J. (1973) « O Aturdito » In: *Outros escritos*. Rio de Janeiro: Zahar, 2001.

Prochains événements

IX^{EME} RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE L'IF-EPFCL
« Liaisons et déliaisons selon la clinique psychanalytique »
Medellin (Colombie), du 14 au 17 juillet 2016
www.epfcl-medellin2016.net

V^{EME} RENCONTRE DE L'EPFCL
Medellin, 14 juillet 2016

Table des matières

Éditorial

par Sidi Askofaré 02

Notre expérience d'École

Ouverture, par Sidi Askofaré (France) 04

PREMIERE SEQUENCE: Qu'avons-nous appris de notre expérience d'École ?

Sandra Berta (Brésil), *Effet d'École: assumer le risque pour l'acte analytique* 07

Ana Martinez Westerhausen (Espagne), *Cette fois le problème n'est pas la passe...* 11

Beatriz Zuluaga (Colombie), *L'École, encore* 15

Sol Aparicio (France), *La passe contre l'oubli* 18

DEUXIEME SEQUENCE: Notre expérience de la passe: témoignages, enseignements...

Anatasia Tzavidopoulou (France), *Le temps d'une histoire* 22

Andrea Dell'Uomo (Italie), *L'expérience de l'insu qui sait* 25

Jorge Ivan Escobar (Colombie), *La passe: passe-port pour le réel* 28

Nadine Cordova-Naïtali (France), *Rien ne l'oblige ?* 31

TROISIEME SEQUENCE: L'analyste ne s'autorise que de lui-même...

Vera Pollo (Brésil), *S'autoriser n'est pas se ritualiser* 35

Jacques Adam (France), *Le pas-tout de l'analyste* 39

Florencia Farias (Argentine), *Témoignages de femmes dans la passe* 43

Colette Soler (France), *S'autoriser, mais comment ?* 48

Travaux des Cartels de la passe

CARTEL 1

David Bernard (France), *Passe et histoire* 52

Cora Aguerre (Espagne), *Pourquoi la passe ?* 58

CARTEL 2

Lydie Grandet (France), *Quels passeurs pour quelle(s) passe(s) Vers quelle École ?* 61

Bernard Nominé (France), *Réflexions après une nomination* 63

Beatriz Zuluaga (Colombie), *Ce qui a-texte d'une expérience* 64

CARTEL 3

Silvia Migdalek (Argentine), *L'expérience de la passe dans l'École et ses contingences* 66

Ramón Miralpeix (Espagne), *La passe, un échec qui a du succès* 68

Michel Bousseyrroux (France), *La passe par le borroméen* 71

Contribution de l'A.E.

Pedro Arevalo (Vénézuëla), *Acte de passage et remémoration* 74

Contribution des passeurs

Monica Palacio (Colombie), *La fonction passeur, au-delà du témoignage* 79

Alejandra Noguera (Argentine), *Passeur... être traversé par l'École* 84

Natacha Vellut (France), *Paradoxes du désir, paradoxes du passeur* 87

Cibele Barbará (Brésil), *Témoignage issu de l'expérience de passeur* 91

Prochains événements 95

IX RENDEZ-VOUS INTERNATIONAL DE L'IF-EPFCL

V RENCONTRE DE L'ÉCOLE

Wunsch 14 est édité par le CAOÉ 2012-2014

composé de :

Cora AGUERRE

Sidi ASKOFARÉ

Maria Vitoria BITTENCOURT

Beatriz ZULUAGA

Mise en page

Cícero OLIVEIRA

Nous remercions tout spécialement tous les traducteurs qui ont rendu possible la publication de ce bulletin dans les langues de notre communauté (pas encore en anglais pour l'instant).

Ce sont:

Alba ABREU – Rita San Román ACUÑA– Cora AGUERRE – Sonia ALBERTI – Elena Pérez ALONSO – Sol APARICIO – Gracia AZEVEDO – Bittori BRAVO – Maria Vitoria BITTENCOURT – Ricardo CABRAL – Miguel CACEROS – Arturo CAMBA – Jorge CHAPUIS – Isabelle CHOLLOUX – Luís Guilherme COELHO – Esther DIDEROT – Vicky ESTEVEZ – Andréa H. FERNANDES – Dominique FINGERMANN – Lydie GRANDET – Claude LEGER – Zilda MACHADO – Ana MARTÍNEZ – Olga MEDINA – Rosane MELO – Ramón MIRALPEIX – Ângela MUCIDA – Patricia MUÑOZ – Cícero OLIVEIRA – Guilherme OLIVEIRA – Tereza OLIVEIRA – Xabier OÑATIBIA – Gláucia NAGEM – Bernard NOMINÉ – Matilde PELLEGRINI – Jean-Pierre PIRSON – Mikel PLAZAOLA – Vera POLLO – Catherine POMAREDE – Conrado RAMOS – Elisabeth da ROCHA MIRANDA – Maribel RODRÍGUEZ PACHECO – Alina María ROJAS – María Rita ROMÁN ACUÑA – Paulo RONA – Maria Luisa SANTANA – Bela Malvina SZAJDENFISZ – Elisabete THAMER – Isabelle THIRIEZ – Lina VELEZ – Patricia ZAROWSKY – Beatriz ZULUAGA

